



SERMONS

DE

M. MASSILLON.

PETIT CARÊME.

SERMONS
DE
M. MASSILLON,
EVÊQUE
DE CLERMONT,
Ci-devant Prêtre de l'Oratoire,

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

PETIT CARÊME.



A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { La Veuve ESTIENNE & FILS, à la Vertu.
ET
JEAN HERISSANT, à S. Paul & à S. Hilaire. }

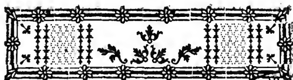
M. DCC. XLV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.











PRÉFACE.

LES Sermons du P. Maſſillon ont été prêchés vingt ans de ſuite, à Paris ou à la Cour, avec un ſuccès toujours égal. C'eſt le préjugé le moins équivoque & le plus déciſif, en faveur de ce genre d'ouvrages. Un talent médiocre a quelquefois la vogue; & tant qu'il ne ſera pas effacé par un talent ſupérieur, on le verra s'attirer, & ſe conſerver même pour un tems, l'eſtime & les applaudiſſemens du Public. Mais, réunir en ſa faveur, & fixer conſtamment les ſuffrages d'une multitude libre & indépendante, toujours prête à ſe retirer dès qu'on ceſſe de l'attacher & de lui plaire, c'eſt ce qui n'eſt donné qu'aux génies

du premier ordre. Il n'appartient qu'aux Boſſuets, aux Bourdaloues, & à ceux qui leur reſſemblent, d'éxercer un empire perpétuel ſur les eſprits & ſur les cœurs.

Nous pouvons donc nous diſpenſer de faire ici l'éloge des Sermons du P. Maſſillon. Qu'ajoûterions-nous à l'approbation conſtante & unanime de toute la France? D'ailleurs, le public s'appercevra bien-tôt que les Sermons que nous lui préſentons, ſont dans le vrai goût de la Chaire; c'eſt au cœur que parle le P. Maſſillon, c'eſt le cœur qu'il affecte & qu'il intéreſſe: or quiconque a le ſecret d'aller au cœur, ſoit qu'on l'écoute, ſoit qu'on le liſe, eſt ſûr de plaire, & de plaire toujours.

Ce pathétique qui fait la principale force de l'éloquence, & le caractère propre de notre Orateur, manquoit preſqu'entière-

ment à la Chaire, lorſque le miniſtère de la parole lui fut confié. On en avoit heureuſement banni tous ces traits entaſſés d'une érudition déplacée, aſſemblage bizarre du ſacré & du prophane, propre à impoſer au vulgaire ignorant, plus propre encore à révolter l'homme ſenſé. Mais le commun des Prédicateurs ignoroit l'art d'intéreſſer par le ſentiment, quoique de-là dépende tout le ſuccès du diſcours; & combien d'autres défauts n'avoit-on pas encore à leur reprocher? Auſſi, lorſque le P. Maſſillon arriva de la Province, le R. P. de la Tour Général de l'Oratoire, lui demandant ce qu'il penſoit des Prédicateurs le plus ſuivis: *Je leur trouve*, répondit-il, *bien de l'eſprit & des talens; mais ſi je prêche, je ne prêcherai pas comme eux*. Il tint parole, il prêcha, & s'ouvrit une route toute nouvelle.

Qu'on ne le ſoupçonne pas néanmoins d'avoir confondu le P. Bourdaloue avec les autres Orateurs de ſon tems. Pouvoit-il ne pas applaudir à ce grand homme, duquel il eſt vrai de dire, comme Quintilien le diſoit de Cicéron, *Qu'il faut juger du progrès que l'on a fait dans l'éloquence, par le goût que l'on trouve à la lecture de ſes Ouvrages.* Trop connoiſſeur pour s'y méprendre, à peine eut-il entendu le P. Bourdaloue, qu'il l'admira; & s'il ne le prit pas en tout pour ſon modéle, c'eſt que ſon talent le portoit vers un autre genre d'éloquence. Or il étoit fortement perſuadé que pour réuſſir en quelque genre que ce ſoit, l'on doit étudier ſon talent, & le ſuivre; en un mot, travailler de génie; que s'attacher ſervilement à copier la manière d'un autre, quelque parfait qu'il ſoit, à moins

que ſa manière ne ſe trouve aſſortie aux diſpoſitions que la nature a miſes en nous, c'eſt s'expoſer à ne jamais rien faire qui ait un certain feu, & ce tour original qui fait le mérite des bons ouvrages.

Pour la plupart des autres Prédicateurs, outre ce défaut d'onction & de ſentiment que le Père Maſſillon trouvoit à redire dans leurs Sermons, il reprochoit à pluſieurs d'entrer dans un trop grand détail ſur les conditions, & ſur les mœurs extérieures, moyen infaillible pour ennuyer les trois quarts de ſon Auditoire, toujours compoſé de perſonnes qui diffèrent toutes entre elles, ou par l'âge, ou par l'état, ou par la condition. Tandis que vous inſtruiſez le Magiſtrat ſur les devoirs de ſa charge, devez-vous vous flatter d'attirer l'attention de tout ce qui n'éxerce point les

fonctions de la Magiſtrature ? & tous ceux qui ne ſont point engagés dans le commerce, feront-ils curieux d'entendre des vérités qui n'attaquent que les fraudes & l'avarice des Négocians ? Non ſans doute ; l'intérêt que nous avons à ce que l'on nous dit, peut ſeul nous y rendre attentifs. Cela étant, toutes les vérités que le Prédicateur annonce, & que nous ne pouvons pas nous appliquer perſonnellement, ne nous intéreſſant point, ce n'eſt plus qu'avec ennui & avec dégoût, que nous les écoutons ; & nous ſoupirons après la fin d'un diſcours qui ne s'adreſſe point à nous.

Le Prédicateur doit donc être ſobre & réſervé dans la peinture des mœurs extérieures & des conditions, s'il deſire être écouté attentivement. Veut-il attacher tout ſon Auditoire ? qu'il attaque les paſſions qui ſont les mê-

mes dans tous les hommes, malgré la différence des objets vers lesquels elles se portent. En peignant d'après nature les mouvemens, les ruses, la souplesse des passions, rien de ce que l'on dit ne peut être étranger pour aucun de ceux qui écoutent.

Enfin le Père Massillon n'approuvoit pas que l'on s'arrêtât si long-tems à établir des vérités que personne n'ignore, des maximes générales dont tout le monde convient : il vouloit que l'on s'appliquât principalement à découvrir ces malheureux prétextes que l'amour propre trop ingénieux ne manque jamais de suggérer pour secouer le joug de la loi ; & qu'après les avoir découverts, l'on en fît sentir avec force toute l'illusion.

Il se fit donc une manière de composer qu'il ne dut qu'à lui-même ; & sans autre guide que

ſon propre génie, & ce talent original qu'il avoit reçu de la nature, il ſut ſe garantir des défauts qu'il avoit cru remarquer dans les autres. Chés lui, rien d'inutile & de ſuperflu. Dès la première phraſe, ſuppoſant les principes, ou les établiſſant en deux mots, il cherche les raiſons ſur leſquelles chacun en particulier, ſans conteſter l'éxiſtence de la loi, ni la néceſſité de lui obéir, ſe met dans le cas de la diſpenſe : il cherche ces raiſons dans le cœur de ceux qui l'écoutent, dans l'attache à ces paſſions dont les intérêts nous ſont malheureuſement plus chers que notre ſalut, paſſions auxquelles nous voudrions bien ne pas renoncer, ſans être forcés cependant de nous regarder comme infracteurs de la loi. C'eſt là qu'il découvre la ſource intariſſable de tous ces frivoles prétextes, & de ces tempéramens que

l'homme imagine pour allier Dieu & le monde, Jesus-Christ & Bélial. Nous sommes tentés d'accorder à nos passions tout ce qu'elles desirent, mais nous voudrions en même-tems nous mettre à l'abri des remords qui viennent empoisonner nos plaisirs : car pour peu qu'il reste de sentiment de Religion dans une ame, le remord est inséparable du vice, & pour calmer les allarmes d'une conscience qui n'est pas encore endurcie, il faut lui persuader qu'elle n'est pas coupable. Que faisons-nous donc ? nous avons recours à mille subtilités, à des subterfuges, à des exceptions, à des modifications, qui laissant subsister le précepte en lui-même, anéantissent totalement pour chacun de nous en particulier l'obligation de l'accomplir. Ainsi la conscience est rassurée contre les terreurs de la loi; elle apprend

à ne plus redouter ſes menaces. Que craindroit-elle en effet? la loi ne punit que les prévaricateurs; or, où la loi ceſſe d'obliger, il n'y a point de prévarication.

Que fait le P. Maſſillon? Afin de diſſiper ces ténébres, qui pour être volontaires n'en ſont pas moins épaiſſes, il vous met votre propre cœur ſous les yeux, ſelon l'expreſſion du Prophéte: il vous force de vous y voir tel que vous êtes, & tout autre que vous ne croyez être, c'eſt-à-dire, le jouet déplorable de mille paſſions qui obſcurciſſent les lumières de votre eſprit, & corrompent la droiture de votre cœur: il vous force de reconnoître que ce n'eſt pas de ce fond de lumière & de droiture naturelle que Dieu a mis en vous, encore moins des lumières de l'Evangile, que vous tirez les raiſons par leſquelles vous prétendez être diſpenſé de la loi,

que le langage que vous tenez eſt le langage des paſſions, & qu'elles ſeules vous inſpirent. Ceſſez donc d'être vicieux, & vous ceſſerez bientôt d'alléguer ces prétextes comme des raiſons déciſives. Et c'eſt ici ſur-tout que triomphe l'éloquence du P. Maſſillon. Lorſqu'après avoir démaſqué les ruſes & les artifices de l'amour propre, il en montre dans tout leur jour la miſère & la fauſſeté; avec quelle force & quelle véhémence ne les combat-il pas!

C'eſt un torrent impétueux qui renverſe tout ce qu'il rencontre; c'eſt, pour ainſi dire, un déluge de raiſons toutes convainquantes, toutes intéreſſantes, qui à l'appui les unes des autres, viennent coup ſur coup confondre & accabler le pécheur. Cependant le pécheur accablé & confondu, n'ayant rien à répliquer, voit avec étonnement que le Prédicateur

loin d'être épuiſé, a mille traits encore dont il pourroit le percer. Et ce qui forme le caractère diſtinctif de l'éloquence du P. Maſſillon, c'eſt que tous ſes traits portent droit au cœur : c'eſt de ce côté-là qu'il dirige toujours ſes coups ; ce qui eſt ſimplement raiſon & preuve dans les autres, prend dans ſa bouche la teinture du ſentiment ; non-ſeulement il convainc, mais il touche, il remue, il attendrit ; il ne ſe contente pas de vous prouver que le parti de la vertu eſt le plus raiſonnable & le plus digne de l'homme, dans ſes diſcours la vertu vous paroît ſouverainement aimable ; vous n'y trouvez que des douceurs & des conſolations ; vous voudriez déja être en poſſeſſion d'un bien ſans lequel vous n'imaginez plus de bonheur. Il ne ſe borne pas à faire ſentir l'injuſtice & la déraiſon du vice, il le fait trouver difforme, haïſ-

ſable ;

ſable ; vous ne pouvez plus vous ſouffrir ſous l'empire de ce cruel tyran ; vous ne l'enviſagez plus que comme l'ennemi juré de votre félicité : entrant dans une ſainte indignation contre vous-même, vous vous trouvez ſi aveugle, ſi injuſte, ſi malheureux, que vous ne voyez d'autre reſſource que de vous jetter entre les bras de la vertu.

Des Sermons compoſés dans ce goût ne pouvoient manquer d'être écoutés avec une extrême attention. Chacun ſe reconnoît dans ces tableaux vifs & naturels où le Prédicateur peint le cœur humain, & montre les reſſorts qui le font mouvoir : chacun s'imagine que c'eſt à lui que le diſcours s'adreſſe, que l'Orateur n'en veut qu'à lui : de-là l'effet prodigieux de ſes inſtructions. Après l'avoir entendu, on ne s'arrêtoit point à faire l'éloge ou la critique

du Sermon ; l'Auditeur se retiroit dans un morne silence, l'air pensif, les yeux baissés, le recueillement sur le visage, emportant l'aiguillon que l'Orateur chrétien lui avoit laissé dans le cœur. Ces suffrages muets valent bien les plus grands applaudissemens ; ceux-ci flattent le Ministre, & lui prouvent qu'il a su plaire ; ceux-là le consolent & l'assurent qu'il a touché. Aussi, lorsque le P. Massillon eut prêché son premier Avent à Versailles, Louis XIV. lui dit ces paroles remarquables : *Mon Père, j'ai entendu plusieurs grands Orateurs dans ma Chapelle, j'en ai été fort content : pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très-mécontent de moi-même.* Eloge parfait, qui honore également le goût & la piété du Monarque, & le talent du Prédicateur.

Le stile du P. Massillon, quoi-

que noble & digne de la majesté de la Chaire, n'en est pas moins simple & à la portée du peuple. La vivacité de son imagination ne préte à ses expressions, que ce qu'il faut d'agrément pour satisfaire l'homme d'esprit, sans que la multitude soit réduite à admirer ce qu'elle n'entend pas.

Ennemi de tout ce qui ressent l'affectation dans le stile, il l'étoit encore plus de ces pensées qui n'ont d'autre mérite que le brillant, qui ne font qu'amuser l'esprit & le détourner de l'attention qu'il doit aux vérités importantes qu'on lui annonce. Le P. Massillon n'offre par-tout que des idées grandes & sublimes qui élévent l'ame, qui montrent la Religion sous ce caractère de noblesse & de majesté qui lui est propre, & qu'elle semble perdre quelquefois, parcequ'on l'a confiée à des mains, qui loin de l'em-

bellir, ne peuvent que la défigurer.

On croira ſans doute que des diſcours ſi éloquens, dans leſquels il y a d'autant plus d'art qu'il n'y paroît rien que de naturel, étoient le fruit d'un travail long & pénible, & que cette belle & noble ſimplicité, qui ſe refuſe ſouvent aux efforts mêmes des plus grands hommes, n'eſt pas venue ſe préſenter à lui, ſans qu'il l'ait longtems recherchée : point du tout. Ces Sermons ont été compoſés avec une facilité qui tient du prodige; pas un ſeul qui ait couté plus de dix à douze jours. Combien de gens, même du métier, trouveroient que ce tems ſuffiroit à peine pour en former & pour en bien digérer le plan! En 1704. il parut pour la ſeconde fois à la Cour. Louis XIV. après lui avoir témoigné dans les termes les plus gracieux ſon extrême ſatisfaction,

ajoûta, *Et je veux, mon Père, vous entendre désormais tous les deux ans.* Sur le champ le P. Massillon forma le dessein de ne revenir à Versailles qu'avec des Sermons nouveaux. Il est fâcheux qu'un tel projet n'ait point eu de suite. A n'en juger que par cette abondance, cette richesse, cette variété qui régne dans tout ce qui est sorti de sa plume, on sent qu'il étoit parfaitement en état de l'exécuter.

En 1718. déja nommé à l'Evêché de Clermont, il fut chargé de prêcher le Carême devant le Roi, qui entroit alors dans cet âge où la raison commence à se développer. Il crut qu'en cette occasion il devoit prêcher pour le Prince lui-même, & pour l'instruire des devoirs de la Royauté. Mais pour cela il falloit des Sermons tout différens de ceux qu'il

avoit prêchés jusqu'alors, lesquels, & pour le fond des choses & pour la manière, ne pouvoient convenir à un jeune Prince de neuf ans. Il inventa donc, pour ainsi dire, un nouveau genre d'éloquence; le stile, l'instruction, tout fut proportionné à l'âge du jeune Monarque. Dans le stile, il y répandit plus de vivacité, plus d'agrémens, plus de fleurs, & même quelque chose d'académique. Les instructions, dépouillées de la sécheresse du raisonnement, furent des maximes sur les devoirs des Princes, exprimées en peu de mots, mais présentées de manière à faire une vive impression sur l'esprit & sur le cœur. Ce stile & cette façon d'instruire étoient quelque chose de tout nouveau pour le P. Massillon; cependant six semaines suffirent pour composer ces dix Sermons si admirés, si

vantés, qui renferment en abrégé tout ce qui peut former un Prince chéri de Dieu & des hommes, & qui furent souvent interrompus, ou par les applaudissemens, ou par les larmes de son auguste auditoire.

A l'égard de l'action, cette partie si essentielle à l'Orateur, ce ne fut pas d'abord par cet endroit qu'il se fit admirer. Le goût du tems n'étoit pas le sien. Il ne pouvoit souffrir qu'au lieu de cet air naturel qui porte avec soi la conviction, l'on prît un certain air emprunté & un ton de Déclamateur, qui faisant regarder les Ministres de Jesus-Christ comme des gens qui ne montent en chaire que pour jouer un personnage, ôte presque toute la force & toute croyance à leurs discours. Il falloit donc s'attendre que l'Auditeur, gâté par ce goût de décla-

mation presque généralement répandu, se révolteroit d'abord contre la manière de dire du Père Massillon, dans laquelle aucune des régles qu'on s'étoit faites, ne paroissoit observée. Mais comme il faisoit néanmoins une impression extraordinaire sur les esprits, on se rendit bientôt à l'expérience : on ne s'embarrassa plus de ces prétendues régles que l'Orateur paroissoit négliger; & le Public s'élevant au-dessus des préjugés, conclut avec raison qu'il falloit sans doute que sa manière de dire fût bonne, & qu'elle fût même la meilleure, puisque nul autre Prédicateur ne faisoit à beaucoup près, une impression aussi vive.

Au reste il seroit fort difficile de faire comprendre à ceux qui ne l'ont point entendu, ce que c'étoit que son action. Elle lui

étoit

étoit tellement propre, qu'on peut assurer que comme il n'eut point de modéle à suivre, il n'a point formé d'éléve qui l'ait imité.

On le voyoit arriver dans la chaire comme un homme qui vient de méditer profondément un Sujet. Dès qu'il paroît, son air recueilli & pénétré annonce déja la grandeur & l'importance des vérités dont il va vous entretenir. Il n'a pas ouvert la bouche, & l'auditoire est saisi. Il parle enfin, mais ce n'est pas comme un orateur qui vient débiter avec art un discours dont il a chargé sa mémoire. Tout coule de source. Il parle de l'abondance du cœur; ne pouvant contenir au-dedans de lui les vérités dont il est plein. Un feu intérieur le dévore, il faut qu'il lui ouvre une issue, & qu'il le laisse éclater au-dehors. Aussi rien en lui qui ne soit animé; tout

parle, tout persuade, tout remue, tout attendrit, tout porte dans l'ame la conviction & le sentiment : & cela, ce n'étoit point du tout un effet de l'art dans le P. Massillon. C'étoit un talent naturel, qui lui faisoit exprimer & dire les choses avec force & vivacité, parcequ'il les sentoit de même.

Il faisoit donc proprement consister tout le mérite de l'action, à paroître bien pénétré lui-même des vérités dont il vouloit convaincre ses Auditeurs. Jamais personne n'a porté ce talent plus loin que le Père Massillon : c'est le témoignage que le Public en a rendu, & l'éloge qu'en ont fait toutes les Personnes de goût. Seroit-il permis de rapporter à ce sujet un trait remarquable par sa singularité, & qui nous échape ? L'Acteur le plus parfait qu'ait eu le Théâtre Fran-

çois voulut l'entendre : il fut frappé du vrai, qu'il trouva dans sa manière de prononcer, & dit à un autre Acteur qui l'avoit accompagné : *Mon ami, voilà un Orateur, & nous, nous ne sommes que des Comédiens.*

Il n'est pas besoin d'avertir le Public que c'est ici la première édition des Sermons du P. Massillon. Il est vrai qu'on imprima sous son nom, il y a près de quarante ans, quatre ou cinq petits volumes ; mais plus de la moitié des Sermons que renferme ce Recueil sont de différens Prédicateurs, dont quelques-uns même ont revendiqué publiquement ce qui leur appartenoit, entr'autres, feu M. Poncet de la Rivière Evêque d'Angers. L'Editeur du P. Bretonneau vient d'en reclamer trois qu'il a, dit-il, trouvés dans le Manuscrit de ce Prédicateur, &

que nous ne trouvons point en effet dans celui du P. Maſſillon. Pour les autres dont les Auteurs ne nous ſont point connus, en attendant que quelqu'un veuille les adopter, ils ne jouiront pas ſans doute plus long-tems de la réputation que leur donnoit une origine ſuppoſée.

A l'égard d'une vingtaine de Sermons que l'on pourroit appeller avec un peu plus de fondement, Sermons du P. Maſſillon, qu'on prenne la peine de les confronter avec l'Original que nous donnons aujourd'hui, la différence eſt palpable; ſi l'on y trouve quelques traits de reſſemblance, c'eſt celle qui peut ſe trouver entre un ſquelette, & un corps vivant plein de ſuc & d'embonpoint; entre un original de Michel-Ange, & la copie de ce même Tableau faite par quelque

apprenti ſans talent.

On retrouve dans ces piéces informes des lambeaux du P. Maſſillon, & même dans quelques-unes d'aſſés longs morceaux de ſes véritables Sermons. Mais quelle comparaiſon entre un mauvais aſſortiment de lambeaux couſus enſemble par un copiſte qui d'ordinaire, pour ne rien dire de pis, n'eſt pas un homme du métier, & un Diſcours tel qu'il ſort des mains d'un ſi grand maître?

D'ailleurs, notre Edition contient près de cent Sermons, dont pluſieurs même n'ont jamais été prononcés. On y trouve un Avent & un Carême complet, ſans compter le Petit-Carême qu'il compoſa pour le Roi en 1718. Nous donnons auſſi pluſieurs Oraiſons funébres, pluſieurs Diſcours & Panégyriques qui n'ont jamais vu le jour, les Conférences Ecclé-

ſiaſtiques qu'il fit dans le Séminaire S. Magloire en arrivant à Paris, celles qu'il a faites à ſes Curés pendant ſon Epiſcopat ; les Diſcours qu'il prononçoit à la tête des Synodes qu'il aſſembloit tous les ans : nous donnons enfin un Ouvrage auquel il a conſacré pendant quelques années toutes les heures de loiſir que lui laiſſoient les fonctions Epiſcopales. Ce ſont des Paraphraſes ſur une partie des Pſeaumes. Ce qu'on peut dire de ces différentes Piéces, c'eſt qu'elles ſont toutes frappées au coin de l'Auteur. Le même goût régne partout. Toujours même élévation & même nobleſſe ſoit dans le ſtile, ſoit dans les penſées; toujours ce pathétique qui enléve, toujours ces peintures du cœur humain ſi vraies & ſi intéreſſantes. La Cour ſe ſouvient encore des applaudiſſemens qu'elle don-

na au Petit-Carême. Les Conférences Eccléſiaſtiques commencèrent à lui faire ſa réputation : ſes Sermons la portèrent à ce haut degré dans lequel elle s'eſt ſoutenue juſqu'à la fin : ſes Oraiſons Synodales ont plus d'une fois attendri ſes Curés juſques aux larmes : & nous ne craignons point d'aſſurer que le Public regrettera qu'il n'ait pas achevé ce qu'il avoit commencé ſur les Pſeaumes ; il n'eſt peut-être point d'Ouvrage où ſoient mieux développés les mouvemens d'un cœur qui gémit ſur ſes égaremens paſſés, & qui, déſabuſé du monde & des faux biens, reconnoît enfin, que n'ayant été créé que pour Dieu, il ne peut trouver qu'en Dieu ſa conſolation & ſon bonheur.

Voici donc un Recueil exact & fidéle des Ouvrages du Père Maſſillon, tels qu'il avoit pris la

peine de les revoir, de les corriger & de les copier une seconde fois de sa propre main. Que nous reste-t'il à desirer, sinon que le cœur s'ouvre aux saintes vérités si dignement établies dans ces Discours, & qu'ils opèrent sur ceux qui les liront les mêmes effets de grace & de conversion qu'ont souvent ressenti ceux qui les entendoient ?



AVERTISSEMENT.

LEs Sermons que nous mettons ici à la tête de tous les autres, ſont néanmoins les derniers qu'ait composés le P. Maſſillon. Mais nous avons cru devoir leur accorder ce rang d'honneur, tant à cauſe de l'approbation authentique dont notre auguſte Monarque (*) a bien voulu les honorer, que pour ſatisfaire à la curioſité du Public, qui paroît les attendre avec un empreſſement plus marqué. Ceux-ci d'ailleurs ont cet avantage, que non-ſeulement ils ont été prêchés devant le Roi, comme la plupart des autres l'avoient été devant Louis XIV. mais ils ont été prêchés uniquement pour le Roi, & pour ſa Cour.

Nous pourrions ajoûter à cela l'importance des matières qui ſont traitées dans ces Sermons. Ils forment pour les Princes & pour les Grands, comme un corps de Morale, où les devoirs de leur état ſont expoſés dans un détail également noble & intéreſſant.

A la ſuite de ces Sermons, nous

(*) Ces Sermons ont été préſentés manuſcrits au Roi.

avons mis un Discours *Sur les Vices & les Vertus des Grands*. La ressemblance du sujet nous y eût déterminés, quand nous n'y aurions pas été obligés, pour rapprocher un peu ce Volume de la grosseur de ceux qui le suivent. Les mêmes raisons ont fait placer à la fin le Discours *Sur la Bénédiction des Drapeaux du Régiment de Catinat.*

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé: *Sermons prêchés par feu M. Massillon, Evêque de Clermont, en présence du Roi pendant sa Minorité.* Les applaudissemens que la Cour leur a donnés, lorsqu'elle les a entendu prononcer, répondent de ceux qu'ils recevront du Public. Le célébre Orateur y expose à l'auguste Monarque, les devoirs d'un Roi chrétien, dans toute leur étendue; la Doctrine sainte, dans toute sa pureté; les vœux de la France, & les tendres sentimens des Peuples pour sa Personne sacrée, dans toute leur force. Enfin M. Massillon paroît éxercer avec une égale dignité, dans ces éloquens Discours, le glorieux ministère d'un Prédicateur accompli de l'Evangile, & d'un fidéle interpréte de la Nation. Quoi de plus capable de leur concilier des suffrages universels! A Paris ce 19 Septembre 1744. MILLET, *Docteur en Théologie, de la Faculté de Paris, & Censeur Royal.*

SERMONS

Contenus dans ce Volume.

AVIS DE L'AUTEUR.

CEs Sermons ne sont que des Entretiens particuliers, faits pour l'instruction du Roi avant sa Majorité, & pour les Personnes de la Cour qui composoient seules l'auditoire de la Chapelle du Château des Thuilleries, quand ces Discours y furent prononcés.

SERMON



SERMON

POUR LA FÊTE DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.



Des éxemples des Grands.

Ecce positus est hic in ruinam & in resurrectionem multorum in Israel.

Celui que vous voyez est établi pour la ruine & pour la résurrection de plusieurs en Israel. Luc. 2. 34.

SIRE,



TELLE est la destinée des Rois & des Princes de la terre, d'être établis pour la perte comme pour le salut du reste des hommes; & quand

le Ciel les donne au monde, on peut dire que ce sont des bienfaits ou des châtimens publics que sa miséricorde ou sa justice prépare aux peuples.

Oui, SIRE, en ce jour heureux où vous fûtes donné à la France, & où porté dans le temple saint, le Pontife vous marqua sur les autels du signe sacré de la foi; il fut vrai de dire de vous: Cet Enfant auguste vient de naître pour la perte comme pour le salut de plusieurs.

Jesus-Christ lui-même prenant possession aujourd'hui dans le temple de sa nouvelle royauté, n'est pas exempt de cette loi. Il est vrai que ses exemples, ses miracles, & sa doctrine qui vont assurer le salut à tant de brebis d'Israel, ne deviendront une occasion de chûte & de scandale pour le reste des Juifs, que par l'incrédulité qui les rendra plus inexcusables; & qu'ainsi le même Evangile qui sera le salut & la rédemption des uns, sera la ruine & la condamnation des autres.

Heureux les Princes & les Grands, si leur sainteté toute seule étoit, pour les hommes corrompus, une occasion

de cenſure & de ſcandale ; & ſi leurs éxemples, comme ceux de Jeſus-Chriſt, ne devenoient l'écueil & la condamnation du vice, qu'en le rendant plus inexcuſable, en devenant l'appui & le modéle de la vertu.

Ainſi, mes Frères, vous que la Providence a élevés au-deſſus des autres hommes, & vous ſur-tout, SIRE, vous que la main de Dieu, protectrice de cette Monarchie, a comme retiré du milieu des ruines & des débris de la Maiſon royale, pour vous placer ſur nos têtes : vous, qu'il a rallumé comme une étincelle précieuſe dans le ſein même des ombres de la mort, où il venoit d'éteindre toute votre auguſte race, & où vous étiez ſur le point de vous éteindre vous-même : oui, SIRE, je le répete; voilà les deſtinées que le ciel vous prépare : vous êtes établi pour la perte comme pour le ſalut de pluſieurs : *Poſitus in ruinam & in reſurrectionem multorum in Iſrael.*

Les éxemples des Princes & des Grands roulent ſur cette alternative inévitable : ils ne ſauroient ni ſe perdre ni ſe ſauver tout ſeuls. Vérité capitale

qui va faire le ſujet de ce Diſcours,

SIRE,

I. PARTIE. COmme le premier panchant des peuples eſt d'imiter les Rois ; le premier devoir des Rois, eſt de donner de ſaints éxemples aux peuples. Les hommes ordinaires ne ſemblent naître que pour eux ſeuls : leurs vices ou leurs vertus ſont obſcures comme leur deſtinée : confondus dans la foule, s'ils tombent ou s'ils demeurent fermes, c'eſt également à l'inſçû du public ; leur perte ou leur ſalut ſe borne à leur perſonne : ou du moins, leur éxemple peut bien ſéduire & détourner quelquefois de la vertu ; mais il ne ſauroit impoſer & autoriſer le vice.

Les Princes & les Grands au contraire, ne ſemblent nés que pour les autres. Le même rang qui les donne en ſpectacle, les propoſe pour modéles ; leurs mœurs forment bien-tôt les mœurs publiques ; on ſuppoſe que ceux qui méritent nos hommages, ne ſont pas indignes de notre imitation ; la foule n'a point d'autre loi que les éxemples de ceux qui commandent :

leur vie se reproduit, pour ainsi dire, dans le public ; & si leurs vices trouvent des censeurs, c'est d'ordinaire parmi ceux mêmes qui les imitent.

Aussi la même grandeur qui favorise les passions, les contraint & les gêne ; & comme dit un Ancien, plus l'élévation semble nous donner de licence par l'autorité, plus elle nous en ôte par les bienséances.

Ita in maximâ fortunâ minima licentia est. *Salust.*

Mais d'où viennent ces suites inévitables que les éxemples des Grands ont toujours parmi les peuples : le voici ; du côté des Peuples, c'est la vanité & l'envie de plaire ; du côté des Grands, c'est l'étendue & la perpétuité.

Je dis la vanité du côté des peuples. Oui, mes Frères, le monde, toujours inexplicable, a de tout tems attaché également de la honte & au vice & à la vertu : il donne du ridicule à l'homme juste ; il perce de mille traits l'homme dissolu : les passions & les œuvres saintes fournissent la même matière à ses dérisions & à ses censures ; & par une bizarrerie, que ses caprices seuls peuvent justifier, il a trouvé le secret de rendre en

même-tems & le vice méprisable & la vertu ridicule. Or, les exemples de dissolution dans les Grands, en autorisant le vice, en annoblissent la honte & l'ignominie, & lui ôtent ce qu'il a de méprisable aux yeux du public : leurs passions deviennent bien-tôt dans les autres de nouveaux titres d'honneurs, & la vanité seule peut leur former des imitateurs.

Notre nation sur-tout, ou plus vaine, ou plus frivole, comme on l'en accuse; ou pour parler plus équitablement & lui faire plus d'honneur, plus attachée à ses Maîtres & plus respectueuse envers les Grands, se fait une gloire de copier leurs mœurs, comme un devoir d'aimer leur personne : on est flatté d'une ressemblance, qui nous rapprochant de leur conduite, semble nous rapprocher de leur rang. Tout devient honorable d'après de grands modéles; & souvent l'ostentation toute seule nous jette dans des excès auxquels l'inclination le refuse : la Ville croiroit dégénérer en ne copiant pas les mœurs de la Cour : le Citoyen obscur, en imitant la licence des Grands, croit

mettre à ses passions le sceau de la grandeur & de la noblesse ; & le désordre dont le goût lui-même se lasse bien-tôt, la vanité toute seule le perpétue.

Mais, SIRE, d'un autre côté tout reprend sa place dans un Etat où les Grands, & le Prince sur-tout, adorent le Seigneur. La piété est en honneur dès qu'elle a de grands éxemples pour elle : les Justes ne craignent plus ce ridicule que le monde jette sur la vertu, & qui est l'écueil de tant d'ames foibles : on craint Dieu sans craindre les hommes : la vertu n'est plus étrangère à la Cour ; le désordre lui-même n'y va plus la tête levée ; il est réduit à se cacher, ou à se couvrir des apparences de la sagesse : la licence ne paroît plus revétue de l'autorité publique ; & si le vice n'y perd rien, le scandale du moins diminue. En un mot, les devoirs de la Religion entrent dans l'ordre public ; ils deviennent une bienséance que le monde lui-même nous impose : le culte peut encore être méprisé en secret par l'impie ; mais il est vengé du moins par la majesté & la décence

publique. Le Temple ſaint peut encore voir aux pieds de ſes autels des pécheurs & des incrédules ; mais il n'y voit plus de profanateurs : le zèle de votre auguſte Biſaïeul avoit par des loix ſévères puni ſouvent, & toujours flétri de ſon indignation & de ſa diſgrace, ce ſcandale dans ſon Royaume : il peut ſe trouver encore des hommes corrompus qui refuſent à Dieu leur cœur ; mais ils n'oſeroient lui refuſer leurs hommages : en un mot, il peut être encore aiſé de ſe perdre ; mais du moins il n'eſt pas honteux de ſe ſauver.

Or, quand l'exemple des Grands ne ſerviroit qu'à autoriſer la vertu ; qu'à la rendre reſpectable ſur la terre ; qu'à lui ôter ce ridicule impie & inſenſé que le monde lui donne ; qu'à mettre les Juſtes à couvert de la tentation des dériſions & des cenſures ; qu'à établir qu'il n'eſt pas honteux à l'homme de ſervir le Dieu qui l'a fait naître & qui le conſerve ; que le culte qu'on lui rend eſt le devoir le plus glorieux & le plus honorable à la créature, & que le titre de ſerviteur du Très-Haut, eſt mille fois plus grand

& plus réel, que tous les titres vains & pompeux qui entourent le diadême des Souverains : quand l'éxemple des Grands n'auroit que cet avantage, quel honneur pour la Religion, & quelle abondance de bénédictions pour un Empire !

SIRE, heureux le peuple qui trouve ses modéles dans ses maîtres ; qui peut imiter ceux qu'il est obligé de respecter ; qui apprend dans leurs éxemples à obéir à leurs loix ; & qui n'est pas contraint de détourner ses regards de ceux à qui il doit des hommages !

Mais quand les éxemples des Grands ne trouveroient pas dans la vanité seule des peuples, une imitation toujours sûre; l'intérêt, & l'envie de leur plaire, leur donneroit autant d'imitateurs de leurs actions, que leur autorité forme de prétendans à leurs graces.

Le jeune Roi Roboam oublie les conseils d'un Père le plus sage des Rois; une jeunesse inconsidérée est bien-tôt appellée aux premières places, & partage ses faveurs en imitant ses désordres.

Les Grands veulent être applaudis ; & comme l'imitation eſt de tous les applaudiſſemens le plus flatteur & le moins équivoque, on eſt ſûr de leur plaire, dès qu'on s'étudie à leur reſſembler : ils ſont ravis de trouver dans leurs imitateurs l'apologie de leurs vices ; & ils cherchent avec complaiſance dans tout ce qui les environne, de quoi ſe raſſurer contre eux-mêmes.

Ainſi l'ambition, dont les voies ſont toujours longues & pénibles, eſt charmée de ſe frayer un chemin plus court & plus agréable : le plaiſir d'ordinaire irréconciliable avec la fortune, en devient l'artiſan & le miniſtre : les paſſions déja ſi favoriſées par nos panchans, trouvent encore dans l'eſpoir de la récompenſe un nouvel attrait qui les anime ; tous les motifs ſe réuniſſent contre la vertu : & s'il eſt ſi mal-aiſé de ſe défendre du vice qui plaît ; qu'il eſt difficile de ne pas s'y livrer, lorſque de plus il nous honore !

Tel eſt, SIRE, le malheur des Grands que des paſſions injuſtes entraînent. Leur éxemple corrompt

tous ceux que leur autorité leur soumet : ils répandent leurs mœurs, en distribuant leurs graces ; tout ce qui dépend d'eux, veut vivre comme eux. SIRE, n'estimez dans les hommes que l'amour du devoir ; & vos bienfaits ne tomberont que sur le mérite : condamnez dans les autres ce que vous ne sauriez vous justifier à vous-même ; les imitateurs des passions des Grands insultent à leurs vices en les imitant. Quel malheur ! quand le souverain peu content de se livrer au désordre, semble le consacrer par les graces dont il l'honore dans ceux qui en sont ou les imitateurs ou les honteux ministres ! quel opprobre pour un Empire ! quelle indécence pour la majesté du Gouvernement ! quel découragement pour une nation, & pour les sujets habiles & vertueux, à qui le vice enléve les graces destinées à leurs talens & à leurs services ! quel décri & quel avilissement pour le Prince dans l'opinion des Cours étrangères ! & delà quel déluge de maux dans le peuple ! Les places occupées par des hommes corrompus : les passions toujours punies

par le mépris, devenues la voie des honneurs & de la gloire; l'autorité établie pour maintenir l'ordre & la pudeur des loix, méritée par les excès qui les violent: les mœurs corrompues dans leur source; les astres qui devoient marquer nos routes, changés en des feux errans qui nous égarent; les bienséances même publiques, dont le vice est toujours jaloux, renvoyées comme des usages surannés, à l'antique gravité de nos pères; le désordre débarrassé de la gêne même des ménagemens; la modération dans le vice, devenue presque aussi ridicule que la vertu.

Mais, SIRE, si la justice & la piété dans les Grands prennent la place des passions & de la licence, quelle source de bénédictions pour les peuples! C'est la vertu qui distribue les graces; c'est elle qui les reçoit: les honneurs vont chercher l'homme sage qui les mérite & qui les fuit; & fuyent l'homme vendu à l'iniquité, qui court après: les fonctions publiques ne sont confiées qu'à ceux qui se dévouent au bien public: le crédit & l'intrigue ne ménent à rien; le mé-

rite & les services n'ont besoin que d'eux-mêmes : le goût même du Souverain ne décide pas de ses largesses ; rien ne lui paroît digne de récompense dans ses sujets que les talens utiles à la patrie : les faveurs annoncent toujours le mérite ou le suivent de près ; il n'y a de mécontens dans l'Etat que les hommes oisifs & inutiles. La paresse & la médiocrité murmurent toutes seules contre la sagesse & l'équité des choix ; les talens se développent par les récompenses qui les attendent : chacun cherche à se rendre utile au public ; & toute l'habileté de l'ambition se réduit à se rendre digne des places auxquelles on aspire. En un mot, les peuples sont soulagés, les foibles soutenus, les vicieux laissés dans la boue, les Justes honorés, Dieu béni dans les Grands qui tiennent ici-bas sa place : & si l'envie de leur plaire peût former des hypocrites ; outre que le masque tombe tôt ou tard, & que l'hypocrisie se trahit toujours par quelque endroit elle-même ; c'est du moins un hommage que le vice rend à la vertu, en s'honorant même de ses apparences.

Voilà du côté des peuples, les ſuites que la vanité & l'envie de plaire attache toujours aux éxemples des Grands : de leur côté c'eſt l'étendue & la perpétuité qui en font comme le ſignal ou du déſordre ou de la vertu parmi les hommes.

II. PARTIE. JE dis l'étendue, une étendue d'autorité : que de miniſtres de leurs paſſions, n'enveloppent-ils pas dans leur condamnation & dans leur deſtinée ?

Si un amour outré de la gloire les enyvre, tout leur ſouffle la déſolation & la guerre ; & alors, SIRE, que de peuples ſacrifiés à l'idole de leur orgueil ! que de ſang répandu, qui crie vengeance contre leur tête ! que de calamités publiques, dont ils ſont les ſeuls auteurs ! que de voix plaintives s'élévent au ciel contre des hommes nés pour le malheur des autres hommes ! que de crimes naiſſent d'un ſeul crime ! leurs larmes pourroient-elles jamais laver les campagnes teintes du ſang de tant d'innocens ? & leur repentir tout ſeul peut-il déſarmer la colère du ciel, tandis qu'il laiſſe encore après lui tant de troubles & de malheurs ſur la terre ?

SIRE, regardez toujours la guerre comme le plus grand fleau dont Dieu puisse affliger un Empire : cherchez à désarmer vos ennemis, plutôt qu'à les vaincre ; Dieu ne vous a confié le glaive que pour la sûreté de vos peuples, & non pour le malheur de vos voisins : l'Empire sur lequel le ciel vous a établi, est assés vaste ; soyez plus jaloux d'en soulager les misères, que d'en étendre les limites ; mettez plutôt votre gloire à réparer les malheurs des guerres passées, qu'à en entreprendre de nouvelles ; rendez votre régne immortel par la félicité de vos peuples, plus que par le nombre de vos conquêtes ; ne mesurez pas sur votre puissance la justice de vos entreprises ; & n'oubliez jamais que dans les guerres les plus justes, les victoires traînent toujours après elles autant de calamités pour un Etat, que les plus sanglantes défaites.

Mais si l'amour du plaisir l'emporte dans les Souverains sur la gloire ; hélas ! tout sert à leurs passions ; tout s'empresse pour en être les ministres ; tout en facilite le succès ; tout en ré-

veille les desirs ; tout préte des armes à la volupté : des sujets indignes la favorisent ; les adulateurs lui donnent des titres d'honneur ; des Auteurs profanes la chantent & l'embellissent ; les arts s'épuisent pour en diversifier les plaisirs ; tous les talens destinés par l'Auteur de la nature, à servir à l'ordre & à la décoration de la société, ne servent plus qu'à celle du vice ; tout devient les ministres, & par là les complices de leurs passions injustes. SIRE, qu'on est à plaindre dans la grandeur ! les passions, qui s'usent par le tems, s'y perpétuent par les ressources ; les dégoûts, toujours inséparables du désordre, y sont réveillés par la diversité des plaisirs ; le tumulte seul, & l'agitation qui environne le Trône, en bannit les réfléxions, & ne laisse jamais un instant le Souverain avec lui-même. Les Nathans eux-mêmes, les Prophétes du Seigneur se taisent & s'affoiblissent en l'approchant : tout lui met sans cesse sous l'œil sa gloire ; tout lui parle de sa puissance ; & personne n'ose lui montrer même de loin ses foiblesses.

A l'étendue de l'autorité, ajoûtez encore une étendue d'éclat; ce n'eſt pas à leur nation ſeule que ſe borne l'impreſſion & l'effet contagieux de leurs éxemples. Les Grands ſont en ſpectacle à tout l'univers; leurs actions paſſent de bouche en bouche, de Province en Province, de nation en nation : rien n'eſt privé dans leur vie; tout appartient au public : l'Etranger, dans les Cours les plus éloignées, a les yeux ſur eux comme le citoyen : ils vont ſe faire des imitateurs juſques dans les lieux où leur puiſſance leur forme des ennemis : le monde entier ſe ſent de leurs vertus ou de leurs vices : ils ſont, ſi je l'oſe dire, citoyens de l'univers; au milieu de tous les peuples ſe paſſent des événemens, qui prennent leur ſource dans leurs éxemples : ils ſont chargés devant Dieu de la juſtice ou des iniquités des nations; & leurs vices ou leurs vertus ont des bornes encore plus étendues que celles de leur Empire.

La France ſur-tout, qui depuis long-tems fixe tous les regards de l'Europe, eſt encore plus en ſpecta-

cle qu'aucune autre nation : les Etrangers y viennent en foule étudier nos mœurs, & les porter ensuite dans les contrées les plus éloignées : nous y voyons même les enfans des Souverains, s'éloigner des plaisirs & de la magnificence de leur Cour, venir ici comme des hommes privés, substituer à la langue & aux manières de leur nation la politesse de la nôtre ; & comme le Trône a toujours leurs premiers regards, se former sur la sagesse & la modération, ou sur l'orgueil & les excès du Prince qui le remplit. SIRE, montrez-leur un Souverain qu'ils puissent imiter : que vos vertus & la sagesse de votre Gouvernement les frappent encore plus que votre puissance : qu'ils soient encore plus surpris de la justice de votre régne, que de la magnificence de votre Cour : ne leur montrez pas vos richesses, comme ce Roi de Juda aux Etrangers venus de Babylone ; montrez-leur votre amour pour vos Sujets, & leur amour pour vous, qui est le véritable trésor des Souverains : soyez le modéle des bons Rois, & en faisant l'admiration des

Étrangers, vous ferez le bonheur de vos peuples.

Mais ce n'eſt pas ſeulement aux hommes de leur ſiécle, que les Princes & les Grands ſont redevables : leurs éxemples ont un caractère de perpétuité qui intéreſſe tous les ſiécles à venir.

Les vices ou les vertus des hommes du commun meurent d'ordinaire avec eux : leur mémoire périt avec leur perſonne : le jour de la manifeſtation tout ſeul révélera leurs actions aux yeux de l'univers ; mais en attendant, leurs œuvres ſont enſevelies, & repoſent ſous l'obſcurité du même tombeau que leurs cendres.

Mais les Princes & les Grands, SIRE, ſont de tous les ſiécles ; leur vie, liée avec les événemens publics, paſſe avec eux d'âge en âge ; leurs paſſions, ou conſervées dans des monumens publics, ou immortaliſées dans nos hiſtoires, ou chantées par une poéſie laſcive, iront encore préparer des piéges à la dernière poſtérité : le monde eſt encore plein d'écrits pernicieux qui ont tranſmis juſ-

qu'à nous les désordres des Cours précédentes : les dissolutions des Grands ne meurent point ; leurs éxemples prêcheront encore le vice ou la vertu à nos plus reculés neveux; & l'histoire de leurs mœurs aura la même durée que celle de leur siécle.

Que d'engagemens heureux, SIRE, leur état seul ne forme-t-il pas aux Grands & aux Rois pour la piété & pour la justice ? s'ils y trouvent plus d'attraits pour le vice, que de puissans motifs n'y trouvent-ils pas aussi pour la vertu? quelle noble retenue ne doit pas accompagner des actions qui seront écrites en caractères ineffaçables dans le livre de la postérité? quelle gloire mieux placée, que de ne point se livrer à des vices & à des passions, dont le souvenir souillera l'histoire de tous les tems, & les hommes de tous les siécles? quelle émulation plus louable que de laisser des éxemples, qui deviendront les titres les plus précieux de la Monarchie, & les monumens publics de la justice & de la vertu ? enfin, quoi de plus grand que d'être né pour le bonheur même des siécles

à venir ; de compter que nos éxemples seuls formeront une succession de vertu, & de crainte du Seigneur parmi les hommes ; & que de nos cendres mêmes il en renaîtra d'âge en âge, des Princes qui nous seront semblables ?

Telle est, SIRE, la destinée des bons Rois ; & tel fut votre auguste Bisaïeul, ce grand Roi que nous vous proposerons toujours pour modéle : hélas ! il le sera de tous les Rois à venir. N'oubliez jamais ces derniers momens, où cet héroïque Vieillard, comme aujourd'hui Siméon, vous tenant entre ses bras, vous baignant de ses larmes paternelles, & offrant au Dieu de ses Pères, ce reste précieux de sa Race Royale, quitta la vie avec joie, puisque ses yeux voyoient l'Enfant miraculeux, que Dieu réservoit encore pour être le salut de la Nation, & la gloire d'Israel.

SIRE, ne perdez jamais de vûe ce grand spectacle : ce Père des Rois mourant, & voyant revivre en vous seul l'espérance de toute sa postérité éteinte ; recommandant votre enfance à la tendre & respectable Dépositaire



taire (1) de votre première éducation, laquelle en formant vos premières inclinations, & pour ainsi dire, vos premières paroles, fut sur le point de recueillir vos derniers soupirs; confiant le sacré dépôt de votre Personne au pieux Prince (2) qui vous inspire des sentimens dignes de votre Sang, à l'illustre Maréchal (3), qui a reçu comme une vertu héréditaire, la science d'élever les Rois; & qui, devenu un des premiers Sujets de l'Etat, vous apprendra à devenir le plus grand Roi de votre siécle; au Prélat fidéle, (4) qui, après avoir gouverné sagement l'Eglise, lui formera en vous son plus zélé Protecteur; enfin, à toute la Nation, dont vous êtes en même-tems, & le précieux Pupile, & le Père.

Puissiez-vous, SIRE, n'effacer jamais de votre souvenir les maximes de sagesse que ce grand Prince vous laissa dans ces derniers momens, comme un héritage plus précieux que sa Couronne.

(1) *Madame la Duchesse de Vantadour.*
(2) *Le Duc du Maine.*
(3) *Le Maréchal de Villeroy.*
(4) *L'ancien Evêque de Frejus.*

Il vous exhorta à ſoulager vos peuples : ſoyez-en le Père , & vous en ſerez doublement le maître.

Il vous inſpira l'horreur de la guerre , & vous exhortade ne pas ſuivre là-deſſus ſon éxemple : ſoyez un Prince pacifique ; les conquêtes les plus glorieuſes ſont celles qui nous gagnent les cœurs.

Il vous avertit de craindre le Seigneur : marchez devant lui dans l'innocence ; vous ne régnerez heureuſement , qu'autant que vous régnerez ſaintement.

SIRE , que les dernières paroles de ce grand Roi , de ce Patriarche de votre famille Royale, ſoient comme celles du Patriarche Jacob mourant , les prédictions de ce qui doit arriver un jour à ſa race ; & puiſſent ſes dernières inſtructions devenir la Prophétie de votre Régne.

Ainſi ſoit-il.



SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

Sur les tentations des Grands.

Jeſus ductus eſt in deſertum à Spiritu, ut tentaretur à diabolo.

Jeſus fut conduit par l'Eſprit dans le déſert ; pour y être tenté par le diable. Matth. 4. 1.

SIRE,

Les ſignes éclatans qui avoient accompagné la naiſſance & les commencemens de la vie de Jéſus-Chriſt, ne permettoient pas au démon d'ignorer que le Très-Haut ne le deſtinât à de grandes choſes.

Plus il entrevoit les premières lueurs de ſa grandeur future, plus il ſe hâte de lui dreſſer des piéges. Sa deſcendance

descendance des Rois de Juda ; son droit à la Couronne de ses Ancêtres ; les Prophéties qui annonçoient, que dans les derniers tems, Dieu susciteroit de la race de David, le Prince de la paix, & le Libérateur de son peuple ; tout ce qui annonce la grandeur de Jesus-Christ, arme la malice du Tentateur contre son innocence.

Les Grands, SIRE, sont les premiers objets de sa fureur : plus exposés que les autres hommes à ses séductions & à ses piéges, il commence de bonne heure à leur en préparer ; & comme leur chûte lui répond de celle de tous ceux presque qui dépendent d'eux, il rassemble tous ses traits pour les perdre.

Changez ces pierres en pain, dit-il à Jesus-Christ : il l'attaque d'abord par le plaisir ; & c'est le premier piége qu'il dresse à leur innocence. Matth. 4. 3.

Puisque vous êtes Fils de Dieu, ajoûte-t-il, *il enverra ses Anges pour vous garder* : il continue par l'adulation ; & c'est un trait encore plus dangereux, dont il empoisonne leur ame. Ibid. ℣. 6.

Enfin, *je vous donnerai les Royaumes du monde, & toute leur gloire* : il finit Ibid. ℣. 8.

par l'ambition ; & c'eſt la dernière & la plus ſûre reſſource qu'il employe, pour triompher de leur foibleſſe.

Ainſi, le plaiſir commence à leur corrompre le cœur ; l'adulation l'affermit dans l'égarement, & lui ferme toutes les voies de la vérité ; l'ambition conſomme l'aveuglement, & achéve de creuſer le précipice. Expoſons ces vérités importantes, après avoir imploré, &c. *Ave, Maria.*

SIRE,

I. Partie. Le premier écueil de notre innocence, c'eſt le plaiſir. Les autres paſſions plus tardives ne ſe développent, & ne mûriſſent pour ainſi dire, qu'avec la raiſon : celle-ci la prévient ; & nous nous trouvons corrompus, avant preſque d'avoir pu connoître ce que nous ſommes : ce panchant infortuné, qui ſouille tout le cours de la vie des hommes, prend toujours ſa ſource dans les premières mœurs : c'eſt le premier trait empoiſonné qui bleſſe l'ame : c'eſt lui qui efface ſa première beauté ; & c'eſt de lui que coulent enſuite tous ſes autres vices.

Mais ce premier écueil de la vie

humaine devient comme l'écueil privilégié de la vie des Grands. Dans les autres hommes, cette paſſion déplorable n'exerce jamais qu'à demi ſon empire : les obſtacles la traverſent ; la crainte des diſcours publics la retient ; l'amour de la fortune la partage.

Dans les Princes & dans les Grands, ou elle ne trouve point d'obſtacle, ou les obſtacles eux-mêmes facilement écartés, l'enflâment & l'irritent. Hélas ! quels obſtacles a jamais trouvé là-deſſus la volonté de ceux qui tiennent en leurs mains la fortune publique ? les occaſions préviennent preſque leurs deſirs : leurs regards, ſi j'oſe parler ainſi, trouvent partout des crimes qui les attendent : l'indécence du ſiécle, & l'aviliſſement des Cours, honore même d'éloges publics les attraits qui réuſſiſſent à les ſéduire : on rend des hommages indignes à l'effronterie la plus honteuſe : un bonheur ſi honteux eſt regardé avec envie, au lieu de l'être avec éxécration ; & l'adulation publique couvre l'infamie du crime public. Non, SIRE, les Princes, dès qu'ils ſe livrent au



vice, ne connoissent plus d'autre frein que leur volonté; & leurs passions ne trouvent pas plus de résistance que leurs ordres.

David veut jouir de son crime: l'élite de son armée est bientôt sacrifiée; & par-là périt le seul témoin incommode à son incontinence. Rien ne coûte, & rien ne s'oppose aux passions des Grands: ainsi la facilité des passions en devient un nouvel attrait: devant eux toutes les voies du crime s'applanissent, & tout ce qui plaît est bientôt possible.

La crainte du Public est un autre frein pour la licence du commun des hommes: quelque corrompues que soient nos mœurs, le vice n'a pas encore perdu parmi nous toute sa honte: il reste encore une sorte de pudeur publique qui nous force à le cacher; & le monde lui-même, qui semble s'en faire honneur, lui attache pourtant encore une espéce de flétrissure & d'opprobre: il favorise les passions; & il impose pourtant des bienséances qui les gênent: il fait des leçons publiques du vice & de la volupté; & il éxige pourtant le secret, & une sorte

de ménagement de ceux qui s'y livrent.

Mais les Princes & les Grands ont ſecoué ce joug : ils ne font pas aſſés de cas des hommes pour redouter leurs cenſures : les hommages publics qu'on leur rend, les raſſurent ſur le mépris ſecret qu'on a pour eux : ils ne craignent pas un Public, qui les craint, & qui les reſpecte ; & à la honte du ſiécle, ils ſe flatent avec raiſon, qu'on a pour leurs paſſions les mêmes égards que pour leur perſonne. La diſtance qu'il y a d'eux au peuple, le leur montre dans un point de vûe ſi éloigné, qu'ils le regardent comme s'il n'étoit pas : ils mépriſent des traits partis de ſi loin, & qui ne ſauroient venir juſqu'à eux ; & preſque toujours, devenus les ſeuls objets de la cenſure publique, ils ſont les ſeuls qui l'ignorent.

Ainſi plus on eſt grand, SIRE, plus on eſt redevable au Public. L'élévation, qui bleſſe déja l'orgueil de ceux qui nous ſont ſoumis, les rend des cenſeurs plus ſévères & plus éclairés de nos vices : il ſemble qu'ils veulent regagner par les cenſures ce qu'ils

perdent par la ſoumiſſion ; ils ſe vengent de la ſervitude par la liberté des diſcours. Non, Sire, les Grands ſe croyent tout permis, & on ne pardonne rien aux Grands ; ils vivent comme s'ils n'avoient point de ſpectateurs, & cependant ils ſont tout ſeuls comme le ſpectacle éternel du reſte de la terre.

Enfin, l'ambition & l'amour de la fortune dans les autres hommes, partage l'amour du plaiſir : les ſoins qu'elle éxige, ſont autant de momens dérobés à la volupté ; le deſir de parvenir ſuſpend du moins des paſſions, qui de tout tems en ont été l'obſtacle : on ne ſauroit allier les mouvemens ſages & meſurés de l'ambition, avec le loiſir, l'oiſiveté, & preſque toujours le dérangement & les extravagances du vice : en un mot, la débauche a toujours été l'écueil inévitable de l'élévation ; & juſques ici les plaiſirs ont arrêté bien des eſpérances de fortune, & l'ont rarement avancée.

Mais les Princes & les Grands, qui n'ont plus rien à deſirer du côté de la fortune, n'y trouvent rien auſſi

qui gêne leurs plaiſirs : la naiſſance leur a tout donné ; ils n'ont plus qu'à jouir, pour ainſi dire, d'eux-mêmes : leurs ancêtres ont travaillé pour eux ; le plaiſir devient l'unique ſoin qui les occupe : ils ſe repoſent de leur élévation ſur leurs titres ; tout le reſte eſt pour les paſſions.

Auſſi les enfans des hommes illuſtres ſont d'ordinaire les ſucceſſeurs du rang & des honneurs de leurs pères, & ne le ſont pas de leur gloire & de leurs vertus : l'élévation dont la naiſſance les met en poſſeſſion, les empêche toute ſeule de s'en rendre dignes : héritiers d'un grand nom, il leur paroît inutile de s'en faire un à eux-mêmes : ils goûtent les fruits d'une gloire dont ils n'ont pas goûté l'amertume : le ſang & les travaux de leurs ancêtres deviennent le titre de leur molleſſe & de leur oiſiveté : la nature a tout fait pour eux ; elle ne laiſſe plus rien à faire au mérite : & ſouvent l'époque glorieuſe de l'élévation d'une race, devient un moment après elle-même, ſous un indigne héritier, le ſignal de ſa décadence & de ſon opprobre : les exemples

là-dessus sont de toutes les nations & de tous les siécles.

Salomon avoit porté la gloire de son nom jusqu'aux extrémités de la terre : l'éclat & la magnificence de son régne avoit surpassé celle de tous les Rois d'Orient : un fils insensé devient le jouet de ses propres sujets, & voit dix Tribus se choisir un nouveau maître. Les enfans de la gloire & de la magnificence sont rarement les enfans de la sagesse & de la vertu ; & il est presque plus rare de soutenir la gloire & les honneurs auxquels on succéde, que de les acquérir soi-même.

II. PARTIE. LE plaisir est donc le premier écueil des Grands, & c'est par-là que le tentateur commence à les séduire ; il continue par l'adulation : le plaisir corrompt le cœur par le vice ; l'adulation achéve de le fermer à la vertu : les attraits qui environnent le Trône soufflent de toutes parts la volupté ; l'adulation la justifie : le désordre laisse toujours au fond de l'ame le ver dévorant ; mais le flateur traite le remord de foiblesse ;

enhardit la timidité du crime, & lui ôte la seule ressource, qui pouvoit le ramener à la pudeur de l'ordre & de la raison.

SIRE, quel fléau pour les Grands, que ces hommes nés pour applaudir à leurs passions, ou pour dresser des piéges à leur innocence ! quel malheur pour les peuples, quand les Princes & les Puissans se livrent à ces ennemis de leur gloire, parcequ'ils le sont de la sagesse & de la vérité ! Les fléaux des guerres & des stérilités sont des fléaux passagers, & des tems plus heureux ramènent bientôt la paix & l'abondance : les peuples en sont affligés ; mais la sagesse du Gouvernement leur laisse espérer des ressources : le fléau de l'adulation ne permet plus d'en attendre ; c'est une calamité pour l'Etat, qui en promet toujours de nouvelles : l'oppression des peuples déguisée au Souverain ne leur annonce que des charges plus onéreuses : les gémissemens les plus touchans que forme la misère publique, passent bientôt pour des murmures : les remontrances les plus justes & les plus respectueuses, l'adulation

les travestit en une témérité punissable ; & l'impossibilité d'obéir n'a plus d'autre nom que la rébellion & la
Ps. 11.4. mauvaise volonté qui refuse. Que le Seigneur, disoit autrefois un saint Roi, confonde ces langues trompeuses & ces lévres fausses, qui cherchent à nous perdre, parcequ'elles ne s'étudient qu'à nous plaire.

SIRE, défiez-vous de ceux, qui, pour autoriser les profusions immenses des Rois, leur grossissent sans cesse l'opulence de leurs peuples. Vous succédez à une Monarchie florissante il est vrai, mais que les pertes passées ont accablée : le zèle de vos Sujets est inépuisable ; mais ne mesurez pas là-dessus les droits que vous avez sur eux : leurs forces ne répondront de long-tems à leur zèle ; les nécessités de l'Etat les ont épuisés ; laissez-les respirer de leur accablement : vous augmenterez vos ressources en augmentant leur tendresse. Ecoutez les conseils des Sages & des Vieillards auxquels votre enfance est confiée, & qui présidèrent aux conseils de votre auguste Bisaïeul ; & souvenez-vous de ce jeu-

ne Roi de Juda, dont je vous ai déja cité l'éxemple, qui pour avoir préféré les avis d'une jeunesse inconsidérée à la sagesse & à la maturité de ceux aux conseils desquels Salomon son père étoit redevable de la gloire & de la prospérité de son régne, & qui lui conseilloient d'affermir les commencemens du sien par le soulagement de ses peuples, vit un nouveau royaume se former des débris de celui de Juda; & pour avoir voulu éxiger de ses sujets au-delà de ce qu'ils lui devoient, il perdit leur amour & leur fidélité, qui lui étoit dûe. Les conseils agréables sont rarement des conseils utiles; & ce qui flatte les Souverains, fait d'ordinaire le malheur des Sujets.

Oui, SIRE, par l'adulation les vices des Grands se fortifient; leurs vertus mêmes se corrompent. Leurs vices se fortifient: & quelle ressource peut-il rester à des passions qui ne trouvent autour d'elles que des éloges? hélas! comment pourrions-nous haïr & corriger ceux de nos défauts que l'on loue, puisque ceux même qu'on censure trouvent encore au-

dedans de nous, non-seulement des panchans, mais des raisons même qui les défendent ? nous nous faisons à nous-mêmes l'apologie de nos vices : l'illusion peut-elle se dissiper, lorsque tout ce qui nous environne nous les donne pour des vertus ?

Leurs vertus mêmes se corrompent : c'est l'expérience de tous les siécles, disoit Assuérus ; les suggestions flatteuses des méchans ont toujours perverti les inclinations louables des meilleurs Princes ; & les plus anciennes histoires nous en fournissent des exemples : *Et ex veteribus probatur historiis, ... quomodò malis quorumdam suggestionibus, regum studia depraventur.* C'étoit un Roi infidéle qui fait cet aveu public à ses sujets : les conseils spécieux & iniques d'un flatteur alloient souiller toute la gloire de son Empire : la fidélité du seul Mardochée arréta le bras prêt à tomber sur les innocens. Un seul sujet fidéle décide souvent de la félicité d'un régne & de la gloire du Souverain ; & il ne faut aussi qu'un seul adulateur, pour flétrir toute la gloire du Prince, & faire tout le malheur d'un Empire.

Esther. 16. 7.

En effet, l'adulation enfante l'orgueil, & l'orgueil eſt toujours l'écueil fatal de toutes les vertus. L'adulateur en prêtant aux Grands les qualités louables qui leur manquent, leur fait perdre celles mêmes que la nature leur avoit données ; il change en ſources de vice des panchans qui étoient en eux des eſpérances de vertu : le courage dégénère en préſomption ; la majeſté qu'inſpire la naiſſance, qui ſied ſi bien au Souverain, n'eſt plus qu'une vaine fierté, qui l'avilit & le dégrade : l'amour de la gloire, qui coule en eux avec le ſang des Rois leurs ancêtres, devient une vanité inſenſée, qui voudroit voir l'univers entier à leurs pieds ; qui cherche à combattre, ſeulement pour avoir l'honneur frivole de vaincre; & qui, loin de dompter leurs ennemis, leur en fait de nouveaux, & arme contre eux leurs voiſins & leurs alliés : l'humanité ſi aimable dans l'élévation, & qui eſt comme le premier ſentiment qu'on verſe dès l'enfance dans l'ame des Rois, ſe bornant à des largeſſes outrées, & à une familiarité ſans réſerve pour un petit

nombre de favoris, ne leur laiſſe plus qu'une dure inſenſibilité pour les miſères publiques : les devoirs mêmes de la Religion dont ils ſont les premiers Protecteurs, & qui avoient fait la plus ſérieuſe occupation de leur premier âge, ne leur paroiſſent plus bien-tôt que les amuſemens puériles de l'enfance. Non, Sire, les Princes naiſſent d'ordinaire vertueux, & avec des inclinations dignes de leur ſang: la naiſſance nous les donne tels qu'ils devroient être; l'adulation toute ſeule les fait tels qu'ils ſont.

Gâtés par les louanges, on n'oſeroit plus leur parler le langage de la vérité: eux ſeuls ignorent dans leur Etat, ce qu'eux ſeuls devroient connoître : ils envoyent des Miniſtres pour être informés de ce qui ſe paſſe de plus ſecret dans les Cours & dans les Royaumes les plus éloignés; & perſonne n'oſeroit leur apprendre ce qui ſe paſſe dans leur Royaume propre : les diſcours flatteurs aſſiégent leur Trône, s'emparent de toutes les avenues, & ne laiſſent plus d'accès à la vérité. Ainſi le Souverain eſt ſeul étranger au milieu de ſes peuples ; il

croit manier les reſſorts les plus ſecrets de l'Empire, & il en ignore les événemens les plus publics : on lui cache ſes pertes ; on lui groſſit ſes avantages ; on lui diminue les miſères publiques : on le joue à force de le reſpecter : il ne voit plus rien tel qu'il eſt ; tout lui paroît tel qu'il le ſouhaite.

Telles ſont les triſtes ſuites de l'adulation. Cependant, SIRE, c'eſt là le vice le plus commun des Cours, & l'écueil des meilleurs Princes. A peine le jeune Roi Joas eut-il perdu le fidéle Pontife Joïada, ce ſage tuteur de ſon enfance, & le ſeul homme par qui la vérité alloit encore juſqu'aux pieds de ſon Trône ; que ſéduit par les flatteries des courtiſans, dit l'Ecriture, il ſe livra à leurs mauvais conſeils, & à ſes propres foibleſſes : *Delinitus obſequiis eorum, acquievit eis.* 2. Paral. 24. 17.

C'eſt l'adulation qui fait d'un bon Prince, un Prince né pour le malheur de ſon peuple : c'eſt elle qui fait du ſceptre un joug accablant ; & qui à force de louer les foibleſſes des Rois, rend leurs vertus mêmes mépriſables.

Oui, SIRE, quiconque flatte ſes

maîtres, les trahit : la perfidie, qui les trompe, est aussi criminelle que celle qui les détrône : la vérité est le premier hommage qu'on leur doit ; il n'y a pas loin de la mauvaise foi du flatteur à celle du rébelle : on ne tient plus à l'honneur & au devoir, dès qu'on ne tient plus à la vérité qui seule honore l'homme, & qui est la base de tous les devoirs. La même infamie qui punit la perfidie & la révolte, devroit être destinée à l'adulation : la sûreté publique doit suppléer aux loix, qui ont omis de la compter parmi les grands crimes auxquels elles décernent des supplices : car il est aussi criminel d'attenter à la bonne-foi des Princes qu'à leur personne sacrée ; de manquer à leur égard de vérité, que de manquer de fidélité ; puisque l'ennemi qui veut nous perdre, est encore moins à craindre, que l'adulateur qui ne cherche qu'à nous plaire.

Mais l'adulation la plus dangereuse est dans la bouche de ceux, qui, par la sainteté de leur caractère, sont établis les Ministres de la vérité. Allez, dit le Seigneur à l'Esprit de mensonge :

ge : entrez dans la bouche des Prophétes du Roi Achab : vous réussirez ; vous le tromperez ; & sa séduction est inévitable : *Decipies & prævalebis.* 3. Reg. 22. 22.
Helas ! si l'adulation a tant de charmes, lors même que les vices & les dissolutions du flatteur en affoiblissent l'autorité, & la rendent suspecte ; quelle séduction ne forme-t-elle point, lorsqu'elle est consacrée par les apparences mêmes de la vertu ? Quel avilissement pour nous, si nous faisons du ministère même de la vérité un ministère d'adulation & de mensonge ; si dans ces Chaires mêmes destinées à instruire & à corriger les Grands, nous leur donnons de fausses louanges, qui achévent de les séduire ; si le seul canal par où la vérité peut encore aller jusqu'à eux, n'y porte qu'une lueur trompeuse, qui leur aide à se méconnoître ; si nous empruntons le langage flatteur & rampant des Cours, en venant leur annoncer la parole généreuse & sublime du Seigneur ; & si, loin d'être ici les maîtres & les docteurs des Rois, nous ne sommes que les vils esclaves de la vanité & de la fortune ! Mais

quel malheur pour les Grands, de trouver d'indignes Apologiſtes de leurs vices, parmi ceux qui en auroient dû être les Cenſeurs; d'entendre autour de leur Thrône les Miniſtres & les Interprétes de la Religion, parler comme le Courtiſan; & trouver des adulateurs, où ils auroient dû trouver des Ambroïſes!

O vous, SIRE, que Dieu a établi pour commander aux hommes, n'aimez dans les hommes que la vérité; elle ſeule les rend aimables: fermez l'oreille aux diſcours qui vous flattent; le flatteur hait votre perſonne; il n'aime que vos faveurs: écoutez les louanges, qui nous prétent de fauſſes vertus, comme des reproches publics de nos vices véritables: ſouvenez-vous que l'amour des peuples eſt l'éloge le moins ſuſpect du Souverain: les bons & les mauvais Princes ont été également loués pendant leur vie: il ſemble même que les baſſes flatteries ont été encore plus prodiguées à ces derniers: la haine publique ſe cache d'ordinaire ſous l'adulation: SIRE, rendez-vous digne d'être loué, & vous mépriſerez les louanges.

L'Adulation ferme donc le cœur à la vérité ; mais l'ambition eſt bientôt le triſte fruit de l'aveuglement où jette l'adulation, & achéve de creuſer le précipice : c'eſt le dernier piége que le démon tend aujourd'hui à Jesus-Chriſt : *Je vous donnerai les Royaumes du monde, & toute leur gloire.* III. PARTIE.

Oui, SIRE, c'eſt l'adulation, qui méne toujours les Grands à la gloire inſenſée & mal entendue de l'ambition : & ce deſir inſenſé de gloire, où ne méne-t-il point un cœur qui s'y livre ?

Cette paſſion infortunée rend d'abord malheureux l'ambitieux qu'elle poſſéde ; elle l'avilit enſuite, & le dégrade ; enfin, elle le conduit à une fauſſe gloire, par des moyens injuſtes, qui lui font perdre la gloire véritable : tels ſont les caractères honteux de l'ambition ; de ce vice dont le monde honore ſes Héros, & dont ils s'honorent ſi fort eux-mêmes.

Ce n'eſt pas que je prétende autoriſer dans les Grands, non-plus que dans le reſte des hommes, une vie molle & obſcure, des ſentimens bas

& timides ; & sous prétexte de blâmer l'ambition, consacrer l'oisiveté & l'indolence.

Je sai qu'il y a une noble émulation, qui méne à la gloire par le devoir : la naissance nous l'inspire, & la Religion l'autorise : c'est elle qui donne aux Empires des Citoyens illustres, des Ministres sages & laborieux, de vaillans Généraux, des Auteurs célébres, des Princes dignes des louanges de la postérité : la piété véritable n'est pas une profession de pusillanimité & de paresse : la Religion n'abbat & n'amollit point le cœur ; elle l'annoblit & l'éélve ; elle seule fait former de grands hommes : on est toujours petit, quand on n'est grand que par la vanité : ainsi, la mollesse & l'oisiveté blessent également les régles de la piété, & les devoirs de la vie civile ; & le Citoyen inutile n'est pas moins proscrit par l'Evangile que par la société.

Mais l'ambition, ce desir insatiable de s'élever au-dessus, & sur les ruines mêmes des autres ; ce ver qui pique le cœur, & ne le laisse jamais tranquille ; cette passion, qui est le

grand ressort des intrigues, & de toutes les agitations des Cours; qui forme les révolutions des Etats, & qui donne tous les jours à l'univers de nouveaux spectacles: cette passion, qui ose tout, & à laquelle rien ne coûte, est un vice encore plus pernicieux aux Empires que la paresse même.

Déja il rend malheureux celui qui en est possédé: l'ambitieux ne jouit de rien; ni de sa gloire, il la trouve obscure; ni de ses places, il veut monter plus haut; ni de sa prospérité, il séche & dépérit au milieu de son abondance; ni des hommages qu'on lui rend, ils sont empoisonnés par ceux qu'il est obligé de rendre lui-même; ni de sa faveur, elle devient amère, dès qu'il faut la partager avec ses concurrens; ni de son repos, il est malheureux à mesure qu'il est obligé d'être plus tranquille: c'est un Aman, l'objet souvent des desirs & de l'envie publique, & qu'un seul honneur refusé à son excessive autorité rend insupportable à lui-même.

L'ambition le rend donc malheureux; mais de plus, elle l'avilit & le

dégrade. Que de bassesses pour parvenir ? il faut paroître, non pas tel qu'on est, mais tel qu'on nous souhaite. Bassesse d'adulation ; on encense, & on adore l'Idole qu'on méprise : bassesse de lâcheté ; il faut savoir essuyer des dégoûts, dévorer des rebuts, & les recevoir presque comme des graces : bassesse de dissimulation; point de sentimens à soi, & ne penser que d'après les autres : bassesse de déréglement ; devenir les complices, & peut-être les ministres, des passions de ceux de qui nous dépendons ; & entrer en part de leurs désordres, pour participer plus sûrement à leurs graces : enfin, bassesse même d'hypocrisie ; emprunter quelquefois les apparences de la piété ; jouer l'homme de bien pour parvenir ; & faire servir à l'ambition, la Religion même qui la condamne. Ce n'est point là une peinture imaginée ; ce sont les mœurs des Cours, & l'histoire de la plupart de ceux qui y vivent.

Qu'on nous dise après cela, que c'est le vice des grandes ames : c'est le caractère d'un cœur lâche & rampant ; c'est le trait le plus marqué

d'une ame vile : le devoir tout ſeul peut nous mener à la gloire : celle qu'on doit aux baſſeſſes & aux intrigues de l'ambition, porte toujours avec elle un caractère de honte, qui nous deshonore : elle ne promet les Royaumes du monde & toute leur gloire, qu'à ceux qui ſe proſternent devant l'iniquité, & qui ſe dégradent honteuſement eux-mêmes : *Si cadens, adoraveris me.* On reproche toujours vos baſſeſſes à votre élévation; vos places rappellent ſans ceſſe les aviliſſemens qui les ont méritées; & les titres de vos honneurs & de vos dignités, deviennent eux-mêmes les traits publics de votre ignominie. Mais dans l'eſprit de l'ambitieux le ſuccès couvre la honte des moyens : il veut parvenir; & tout ce qui le méne là, eſt la ſeule gloire qu'il cherche : il regarde ces vertus Romaines qui ne veulent rien devoir qu'à la probité, à l'honneur & aux ſervices, comme des vertus de roman & de theâtre; & croit que l'élévation des ſentimens pouvoit faire autrefois les héros de la gloire; mais que c'eſt la baſſeſſe & l'aviliſſement, qui fait

Matth. 4. 9.

aujourd'hui ceux de la fortune.

Auſſi l'injuſtice de cette paſſion en eſt un dernier trait encore plus odieux que ſes inquiétudes & ſa honte. Oui, mes Frères, un ambitieux ne connoît de loi que celle qui le favoriſe : le crime qui l'éléve, eſt pour lui comme une vertu qui l'annoblit. Ami infidéle ; l'amitié n'eſt plus rien pour lui dès qu'elle intéreſſe ſa fortune : mauvais citoyen ; la vérité ne lui paroît eſtimable qu'autant qu'elle lui eſt utile : le mérite, qui entre en concurrence avec lui, eſt un ennemi auquel il ne pardonne point : l'intérêt public céde toujours à ſon intérêt propre : il éloigne des ſujets capables, & ſe ſubſtitue à leur place : il ſacrifie à ſes jalouſies le ſalut de l'Etat ; & il verroit avec moins de regret les affaires publiques périr entre ſes mains, que ſauvées par les ſoins & par les lumières d'un autre.

Telle eſt l'ambition dans la plupart des hommes ; inquiette, honteuſe, injuſte. Mais, Sire, ſi ce poiſon gagne & infecte le cœur du Prince ; ſi le Souverain, oubliant qu'il eſt le protecteur de la tranquillité publique, préfère

préfère sa propre gloire à l'amour & au salut de ses peuples; s'il aime mieux conquérir des Provinces, que régner sur les cœurs; s'il lui paroît plus glorieux d'être le destructeur de ses voisins, que le père de son peuple; si le deuil & la désolation de ses sujets, est le seul chant de joie qui accompagne ses victoires; s'il fait servir à lui seul une puissance qui ne lui est donnée que pour rendre heureux ceux qu'il gouverne; en un mot, s'il n'est Roi que pour le malheur des hommes; & que comme ce Roi de Babylone, il ne veuille élever la statue impie, l'idole de sa grandeur, que sur les larmes & les débris des peuples & des nations: grand Dieu! quel fléau pour la terre! quel présent faites-vous aux hommes dans votre colère, en leur donnant un tel maître!

Sa gloire, SIRE, sera toujours souillée de sang: quelque insensé chantera peut-être ses victoires; mais les Provinces, les villes, les campagnes en pleureront: on lui dressera des monumens superbes, pour immortaliser ses conquêtes; mais les

cendres encore fumantes de tant de villes autrefois florissantes ; mais la désolation de tant de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté ; mais les ruines de tant de murs sous lesquelles des citoyens paisibles ont été ensevelis ; mais tant de calamités qui subsisteront après lui, seront des monumens lugubres, qui immortaliseront sa vanité & sa folie. Il aura passé comme un torrent pour ravager la terre, & non comme un fleuve majestueux pour y porter la joie & l'abondance : son nom sera écrit dans les annales de la postérité parmi les conquérans, mais il ne le sera pas parmi les bons Rois ; & l'on ne rappellera l'histoire de son régne, que pour rappeller le souvenir des maux qu'il a faits aux hommes. Ainsi son orgueil, (a) dit l'Esprit de Dieu, sera monté jusqu'au Ciel : sa tête aura touché dans les nuées : ses succès auront égalé ses desirs ; & tout cet amas de gloire ne sera plus à la fin qu'un monceau de boue, qui ne laissera après

(a) Si ascenderit usque ad cœlum superbia ejus, & caput ejus nubes tetigerit : quasi sterquilinium in fine perdetur. *Job.* 20. 6. 7.

elle que l'infection & l'opprobre.

Grand Dieu ! vous qui êtes le protecteur de l'enfance des Rois, & surtout des Rois pupilles, éloignez tous ces piéges de l'enfant précieux que vous nous avez laissé dans votre miséricorde. Il peut vous dire, comme autrefois un Roi selon votre cœur : *Mon père & ma mère m'ont abandonné.* Ps. 26. 10. A peine avois-je les yeux ouverts à la lumière, qu'une mort prématurée les ferma en même-tems à Adélaïde qui m'avoit porté dans son sein, & dont les traits aimables & majestueux sont encore peints sur mon visage ; & au Prince pieux de qui je tiens la vie, & dont les sentimens religieux seront toujours gravés dans mon cœur : *Pater meus & mater mea dereliquerunt me.* Mais vous, Seigneur ! qui êtes le Père des Rois, & le Dieu de mes pères ; vous m'avez pris sous votre protection, & mis à couvert sous l'ombre de vos aîles & de votre bonté paternelle : *Dominus autem assumpsit me.* Ibid.

Grand Dieu ! gardez donc son innocence comme un trésor encore plus estimable que sa Couronne : faites-

la croître avec son âge : prenez son cœur entre vos mains, & que le feu impur de la volupté ne profane jamais un sanctuaire que vous vous êtes
Ps. 36. 37. réservé depuis tant de siécles : *Custodi innocentiam.*

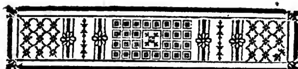
Voyez ces semences de droiture & de vérité, que vous avez jettées dans son ame ; cet esprit de justice & d'équité qui se développe de jour en jour, & qui paroît être né avec lui ; cette aversion naissante pour les artifices & les fausses louanges du flatteur ; & ne permettez pas que l'adulation corrompe jamais ces présages
Ibid. heureux de notre félicité future : *Et vide æquitatem.*

Qu'il régne pour notre bonheur, & il régnera pour sa gloire. Que son unique ambition soit de rendre ses Sujets heureux ; que son titre le plus chéri soit celui de Roi bienfaisant & pacifique : il ne sera grand qu'autant qu'il sera cher à son peuple. Qu'il soit le modéle de tous les bons Rois ; & que ce Prince pacifique puisse laisser encore après lui des
Ibid. Princes qui lui ressemblent : *Quoniam sunt reliquiæ homini pacifico.* Re-

cevez ces vœux, ô mon Dieu ! & qu'ils ſoient pour nous les gages de la tranquillité de la vie préſente, & l'eſpérance de la future !

Ainſi ſoit-il.





SERMON

POUR

LE SECOND DIMANCHE

DE CARÊME.

Sur le respect que les Grands doivent à la Religion.

Et ecce apparuerunt illis Moyses & Elias cum Jesu loquentes.

En même-tems ils virent paroître Moïse & Elie, qui s'entretenoient avec Jesus. Matth. 17. 3.

SIRE,

CE sont les deux plus grands hommes qui eussent encore paru sur la terre, qui viennent aujourd'hui sur la montagne sainte, rendre hommage à la gloire & à la grandeur de Jesus-Christ.

Moïse, ce Dieu de Pharaon, ce Législateur des peuples, ce Vain-

queur des Rois, ce Maître de la nature, & plus grand encore par le titre de serviteur fidéle de la maison du Seigneur.

Elie, cet homme miraculeux; la terreur des Princes impies; qui pouvoit faire descendre le feu du Ciel, ou s'y élever lui-même sur un char de gloire & de lumière; & plus célébre encore par le zèle saint qui le dévoroit, que par toutes les merveilles qui accompagnèrent sa vie.

Cependant l'un & l'autre n'avoient été grands, que parcequ'ils avoient été les images de Jesus-Christ. Ils viennent donc adorer celui qu'ils avoient figuré; & rendre à ce divin original la puissance & la gloire qui appartiennent à lui seul, & dont ils n'avoient été eux-mêmes que comme les précurseurs & les dépositaires.

Telle est, SIRE, la destinée des Princes & des Grands de la terre. Ils ne sont grands, que parcequ'ils sont les images de la gloire du Seigneur, & les dépositaires de sa puissance: ils doivent donc soutenir les intérêts de Dieu, dont ils représentent la majesté; & respecter la Religion, qui

ſeule les rend eux-mêmes reſpecta-bles.

Je dis la reſpecter : elle éxige d'eux un reſpect de fidélité, figuré par Moïſe, qui leur en faſſe obſerver les maximes ; & un reſpect de zèle, repréſenté dans Elie, qui les rende Protecteurs de ſa doctrine & de ſa vérité.

Fidéles dans l'obſervance de ſes maximes ; zélés dans la défenſe de ſa doctrine & de ſa vérité. *Ave, Maria.*

SIRE,

I. PARTIE. ETre né Grand, & vivre en Chrétien, n'ont rien d'incompatible, ni dans les fonctions de l'autorité, ni dans les devoirs de la Religion ; ce ſeroit dégrader l'Evangile, & adopter les anciens blaſphêmes de ſes ennemis, de le regarder comme la Religion du peuple, & une ſecte de gens obſcurs.

Il eſt vrai que les Céſars, & les puiſſans ſelon le ſiécle, ne crurent pas d'abord en Jeſus-Chriſt : mais ce n'eſt pas que ſa doctrine réprouvât leur état ; elle ne réprouvoit que leurs

vices : il falloit même montrer au monde que la puissance de Dieu n'avoit pas besoin de celle des hommes ; que le crédit & l'autorité du siécle, étoit inutile à une doctrine descendue du Ciel ; qu'elle se suffisoit à elle-même pour s'établir dans l'univers ; que toutes les Puissances du siécle en se déclarant contre elle, & en la persécutant, devoient l'affermir ; & que si elle n'eût pas eu d'abord les Grands pour ennemis, elle eût manqué du principal caractère qui les rendit ensuite ses Disciples.

La loi de l'Evangile est donc la loi de tous les Etats ; plus même la naissance nous éléve au-dessus des autres hommes, plus la Religion nous fournit des motifs de fidélité envers Dieu. Je dis des motifs, de reconnoissance & de justice.

Oui, mes Frères, ce n'est pas le hazard qui vous a fait naître Grands & Puissans. Dieu, dès le commencement des siécles, vous avoit destiné cette gloire temporelle ; marqué du sceau de sa grandeur, & séparé de la foule, par l'éclat des titres, & des distinctions humaines. Que lui aviez-

vous fait, pour être ainsi préférés au reste des hommes, & à tant d'infortunés sur-tout, qui ne se nourrissent que d'un pain de larmes & d'amertume? ne sont-ils pas comme vous l'ouvrage de ses mains & rachetés du même prix? n'êtes-vous pas sortis de la même boue? n'êtes-vous pas peut-être chargés de plus de crimes? le sang dont vous êtes issu, quoique plus illustre aux yeux des hommes, ne coule-t-il pas de la même source empoisonnée, qui a infecté tout le genre humain? vous avez reçu de la nature un nom plus glorieux; mais en avez-vous reçu une ame d'une autre espéce & destinée à un autre Royaume éternel, que celle des hommes les plus vulgaires? Qu'avez-vous au-dessus d'eux devant celui qui ne connoît de titres & de distinctions dans ses créatures, que les dons de sa grace? cependant Dieu, leur père comme le vôtre, les livre au travail, à la peine, à la misère & à l'affliction; & il ne réserve pour vous, que la joie, le repos, l'éclat & l'opulence : ils naissent pour souffrir, pour porter le poids du jour & de la chaleur, pour four-

tir de leurs peines & de leurs ſueurs à vos plaiſirs & à vos profuſions; pour traîner, ſi j'oſe parler ainſi, comme de vils animaux le char de votre grandeur & de votre indolence. Cette diſtance énorme que Dieu laiſſe entre eux & vous a-t-elle jamais été ſeulement l'objet de vos réfléxions, loin de l'être de votre reconnoiſſance? vous vous êtes trouvés en naiſſant en poſſeſſion de tous ces avantages; & ſans remonter au ſouverain diſpenſateur des choſes humaines, vous avez cru qu'ils vous étoient dûs, parceque vous en aviez toujours joui. Hélas! vous exigez de vos créatures une reconnoiſſance ſi vive, ſi marquée, ſi ſoutenue, un aſſujettiſſement ſi déclaré de ceux qui vous ſont redevables de quelques faveurs; ils ne ſauroient ſans crime oublier un inſtant ce qu'ils vous doivent; vos bienfaits vous donnent ſur eux un droit qui vous les aſſujettit pour toujours: meſurez là-deſſus ce que vous devez au Seigneur, le bienfaiteur de vos pères & de toute votre race: quoi! vos faveurs vous font des eſclaves, & les bienfaits de Dieu

ne lui feroient que des ingrats & des rebelles ?

Ainſi, mes Frères, plus vous avez reçu de lui, plus il attend de vous. Mais hélas ! cette loi de reconnoiſſance, que tout ce qui vous environne vous annonce ; & qui devroit être, pour ainſi dire, écrite ſur les portes & ſur les murs de vos palais, ſur vos terres & ſur vos titres, ſur l'éclat de vos dignités & de vos vétemens, n'eſt point même écrite dans votre cœur ! Dieu reprendra ſes propres dons, mes Frères, puiſque loin de lui en rendre la gloire qui lui eſt dûe, vous les tournez contre lui-même : ils ne paſſeront point à votre poſtérité ; il tranſportera cette gloire à une race plus fidéle : vos deſcendans expieront peut-être dans la peine & dans la calamité le crime de votre ingratitude ; & les débris de votre élévation feront comme un monument éternel, où le doigt de Dieu écrira juſqu'à la fin l'uſage injuſte que vous en avez fait.

Que dis-je ! il multipliera peut-être ſes dons ; il vous accablera de nouveaux bienfaits ; il vous élévera

encore plus haut que vos ancêtres : mais il vous favorisera dans sa colère ; ses bienfaits seront des châtimens ; votre prospérité consommera votre aveuglement & votre orgueil ; ce nouvel éclat ne sera qu'un nouvel attrait pour vos passions ; & l'accroissement de votre fortune verra croître dans le même dégré vos dissolutions, votre irreligion, & votre impénitence.

C'est donc une erreur, mes Frères, de regarder la naissance & le rang comme un privilége qui diminue & adoucit à votre égard vos devoirs envers Dieu, & les régles sévères de l'Evangile. Au contraire, il éxigera plus de ceux à qui il aura plus donné; ses bienfaits deviendront la mesure de vos devoirs ; & comme il vous a distingué des autres hommes par des largesses plus abondantes, il demande que vous vous en distinguiez aussi par une plus grande fidélité. Mais outre la reconnoissance qui vous y engage, plus tout allume les passions dans votre état, plus vous avez besoin de vigilance pour vous défendre : il faut aux Grands de grandes vertus ; la

prospérité est comme une persécution continuelle contre la foi; & si vous n'avez pas toute la force & le courage des Saints, vous aurez bien-tôt plus de vices & de foiblesses que le reste des hommes.

Mais d'ailleurs, sur quoi prétendez-vous que Dieu doit se relâcher en votre faveur, & éxiger moins de vous que du commun des Fidéles? avez-vous moins de plaisirs à expier? votre innocence est-elle le titre qui vous donne droit à son indulgence? vous êtes-vous moins livrés aux desirs de la chair, pour vous croire plus dispensés des violences qui la mortifient & la punissent? votre élévation a multiplié vos crimes; & elle adouciroit votre pénitence? vos excès vous distinguent encore plus du peuple que votre rang; & vous prétendriez trouver là-dessus dans la Religion des exceptions qui vous fussent favorables?

Quelle idée de la divinité avons-nous, mes Frères? quel Dieu de chair & de sang nous formons-nous? quoi! dans ce jour terrible où Dieu seul sera grand; où le Roi & l'escla-

ve feront confondus ; où les œuvres feules feront pefées, Dieu n'exerceroit que des jugemens favorables envers ces hommes que nous appellons grands ? ces hommes qu'il avoit comblés de biens, qui avoient été les heureux de la terre, qui s'étoient fait ici-bas une injufte félicité, & qui oubliant prefque tous l'auteur de leur profpérité n'avoient vécu que pour eux-mêmes ? & il s'armeroit alors de toute fa févérité contre le pauvre qu'il avoit toujours affligé ? & il réferveroit toute la rigueur de fes jugemens, pour des infortunés qui n'avoient paffé que des jours de deuil, & des nuits laborieufes fur la terre ; & qui fouvent l'avoient béni dans leur affliction, & invoqué dans leur délaiffement & leur amertume ? Vous êtes jufte, Seigneur, & vos jugemens feront équitables.

Mais, SIRE, quand ces motifs de juftice & de reconnoiffance n'engageroient pas les Grands à la fidélité qu'ils doivent par tant de titres à Dieu ; que de motifs n'en trouvent-ils pas encore en eux-mêmes ?

N'eft-ce pas en effet la fageffe & la

crainte de Dieu toute seule, qui peut rendre les Princes & les Grands plus aimables aux peuples ? C'est par elle, disoit autrefois un jeune Roi, que je deviendrai illustre parmi les nations ; que les vieillards respecteront ma jeunesse ; que les Princes qui sont autour de mon trône baisseront par respect les yeux devant moi ; que les Rois voisins, quelque redoutables qu'ils soient, me craindront ; que je serai aimé dans la paix & redouté
Sap. 8. dans la guerre : *Per hanc timebunt me*
13. 15. *Reges horrendi : in multitudine videbor bonus, & in bello fortis.* C'est par elle que mon régne sera agréable à votre peuple, ô mon Dieu ! que je le gouvernerai justement, & que je serai
Sap. 9. digne du trône de mes pères : *Per hanc*
12. *disponam populum tuum justè, & ero dignus sedium patris mei.*

Non, SIRE, ce ne sera ni la force de vos armées, ni l'étendue de votre Empire, ni la magnificence de votre Cour, qui vous rendront cher à vos peuples ; ce seront les vertus qui font les bons Rois, la justice, l'humanité, la crainte de Dieu. Vous êtes un grand Roi par votre naissance ; mais

vous ne pouvez être un Roi cher à vos peuples que par vos vertus : les paſſions qui nous éloignent de Dieu, nous rendent toujours injuſtes & odieux aux hommes ; les peuples ſouffrent toujours des vices du Souverain : tout ce qui outre l'autorité, l'affoiblit & la dégrade ; les Princes dominés par les paſſions ſont toujours des maîtres incommodes & bizarres ; le Gouvernement n'a plus de régle, quand le maître lui-même n'en a point : ce n'eſt plus la ſageſſe, & l'intérêt public, qui préſident aux Conſeils, c'eſt l'intérêt des paſſions ; le caprice & le goût forment les déciſions, que devoit dicter l'amour de l'ordre ; & le plaiſir devient le grand reſſort de toute la prudence de l'Empire. Oui, SIRE, la ſageſſe & la piété du Souverain toute ſeule peut faire le bonheur des Sujets ; & le Roi qui craint Dieu, eſt toujours cher à ſon peuple.

Mais ſi la crainte de Dieu rend dans les Princes & les Grands l'autorité aimable, c'eſt elle encore, SIRE, qui la rend glorieuſe. Tous les biens & tous les ſuccès, diſoit encore un

ſage Roi, me ſont venus avec elle ; & c'eſt par elle, que l'honneur & la gloire m'ont toujours accompagné :
Sap. 7. 11. *Et innumerabilis honeſtas per manum illius.* Dieu ne prend pas ſous ſa protection ceux qui ne vivent pas ſous ſes ordres.

Je ſai que l'impie proſpère quelquefois, qu'il paroît élevé comme le cédre du Liban, & qu'il ſemble inſulter le Ciel par une gloire orgueilleuſe, qu'il ne croit tenir que de lui-même. Mais attendez : ſon élévation va lui creuſer elle-même ſon précipice : la main du Seigneur l'arrachera bien-tôt de deſſus la terre : la fin de l'impie eſt preſque toujours ſans honneur ; tôt ou tard il faut enfin que cet édifice d'orgueil & d'injuſtice s'écroule : la honte & les malheurs vont ſuccéder ici-bas à la gloire de ſes ſuccès : on le verra peut-être traîner une vieilleſſe triſte & deshonorée ; il finira par l'ignominie ; Dieu aura ſon tour, & la gloire de l'homme injuſte ne deſcendra pas avec lui dans le tombeau.

Repaſſez ſur les ſiécles qui nous ont précédé, comme diſoit autrefois

un Prince Juif à ses enfans : *Cogitate* I. *Mach.* 2. 61.
generationes singulas ; & vous verrez que le Seigneur a toujours soufflé sur les races orgueilleuses, & en a fait sécher la racine ; que la prospérité des impies n'a jamais passé à leurs descendans ; que les Trônes eux-mêmes, & les successions Royales ont manqué sous des Princes fainéans & efféminés ; & que l'histoire des crimes & des excès des Grands, est en mêmetems l'histoire de leurs malheurs & de leur décadence.

Mais enfin, SIRE, en quoi les Princes & les Grands sont moins excusables lorsqu'ils abandonnent Dieu, c'est que d'ordinaire ils naissent avec des inclinations plus nobles & plus heureuses pour la vertu que le peuple.

J'étois encore enfant, disoit le Roi Salomon ; mais je me trouvois déja les lumières d'un âge avancé, & je sentois que je devois à ma naissance une ame bonne & des sentimens plus élevés que ceux des autres hommes : *Puer autem eram ingeniosus, & sortitus* *Sap.* 8. 1
sum animam bonam.

Le sang, l'éducation, l'histoire des ancêtres, jette dans le cœur des

Grands & des Princes, des femences, & comme une tradition naturelle de vertu. Le peuple, livré en naiffant à un naturel brute & inculte, ne trouve en lui pour les devoirs fublimes de la foi, que la péfanteur & la baffeffe d'une nature laiffée à elle-même : les bienféances inféparables du rang, & qui font comme la première école de la vertu, ne gênent pas fes paffions : l'éducation fortifie le vice de la naiffance ; les objets vils qui l'environnent, lui abbattent le cœur & les fentimens : il ne fent rien au-deffus de ce qu'il eft ; né dans les fens & dans la boue, il s'éléve difficilement au-deffus de lui-même : il y a dans les maximes de l'Evangile une nobleffe & une élévation, où les cœurs vils & rampans ne fauroient atteindre : la Religion, qui fait les grandes ames, ne paroît faite que pour elles ; & il faut être grand, ou le devenir pour être Chrétien.

Je n'ignore pas que la grace fupplée à la nature ; que la chair & le fang ne donnent aucun droit au royaume de Dieu ; que les premiers Héros de la foi fortirent d'entre le peuple ;

que les vases de boue entre les mains de l'ouvrier souverain, deviennent bientôt des vases de gloire & de magnificence ; & que tout Chrétien est né grand, parcequ'il est né pour le Ciel.

Mais une haute naissance nous prépare, pour ainsi dire, aux sentimens nobles & héroïques qu'éxige la foi : un sang plus pur s'éléve plus aisément ; il en doit moins coûter de vaincre les passions à ceux qui sont nés pour remporter des victoires : le mensonge & la duplicité entrent plus difficilement dans un cœur à qui la vérité ne sauroit nuire, & qui n'a rien à craindre ni à espérer des hommes : l'espérance d'une fortune éclatante ne peut corrompre la probité de ceux qui ne voyent plus de fortune au-dessus de la leur, & qui tiennent en leurs mains la fortune & la destinée publique : le respect humain n'intimide & n'arrête pas la vertu des Grands, eux que tout le monde fait gloire d'imiter, & dont les mœurs deviennent toujours la loi de la multitude : la bassesse de la débauche & de la dissolution trouve moins d'accès dans une ame que la naissance

destine à de grandes choses : la régle, & les devoirs sont moins étrangers à ceux qui sont établis pour maintenir l'ordre & la régle parmi les peuples : s'ils sont entourés de plus de piéges, ils trouvent en eux plus de freins & plus de ressources : la nature toute seule a environné leur ame d'une garde d'honneur & de gloire : enfin, les premiers panchans dans les Grands sont pour la vertu ; & ils dégénèrent dès qu'ils les tournent au vice. Ils doivent donc à la Religion un respect de fidélité qui leur en fasse observer les maximes ; mais ils lui doivent encore un respect de zèle qui les rende défenseurs de sa doctrine & de sa vérité.

II. Partie. LA Religion est la fin de tous les desseins de Dieu sur la terre : tout ce qu'il a fait ici bas, il ne l'a fait que pour elle ; tout doit servir à l'aggrandissement de ce Royaume de Jesus-Christ. Les vertus, & les vices ; les Grands, & le peuple ; les bons & les mauvais succès ; l'abondance, ou les calamités publiques ; l'élévation, ou la décadence des Empires ; tout enfin, dans l'ordre des conseils éternels,

doit coopérer à la formation & à l'accroissement de cette sainte Jérusalem. Les Tyrans l'ont purifiée par les persécutions ; les Fidéles la perpétuent par la charité ; les incrédules & les libertins l'éprouvent & l'affermissent par les scandales : les Justes sont les témoins de sa foi ; les Pasteurs, les dépositaires de sa doctrine ; les Princes & les Puissans, les protecteurs de sa vérité.

Ce n'est pas assés pour eux d'obéir à ses loix ; c'est le devoir de tout Fidéle : la majesté de son culte, la sainteté de ses maximes, le dépôt de sa vérité doivent trouver une sûre protection dans leur autorité & dans leur zèle.

Je dis la majesté de son culte. Rien, SIRE, n'honore plus la Religion, que de voir les Grands & les Princes confondus aux pieds des Autels avec le reste des Fidéles, dans les devoirs communs & extérieurs de la Foi : c'est à eux à opposer leurs hommages publics & respectueux dans le Temple saint, aux irrévérences & aux profanations publiques ; & à venir montrer à la multitude, combien il est

indécent à des ſujets de paroître ſans pudeur & ſans contrainte aux pieds du Sanctuaire, devant lequel les Princes & les Rois eux-mêmes s'anéantiſſent : ils doivent cet éxemple aux peuples, & ce reſpect à la majeſté du culte ſaint. Hélas ! ils regardent comme une bienſéance de leur rang, d'autoriſer par leur préſence les plaiſirs publics, & ils croiroient ſouvent ſe dégrader en paroiſſant à la tête des cantiques de joie, & des ſolemnités ſaintes de la Religion ! ils ſe font un intérêt d Etat de donner du crédit par leur éxemple aux amuſemens du théâtre & aux vains ſpectacles du ſiécle ; l'Egliſe eſt-elle donc moins intéreſſée, que leurs éxemples en donnent aux ſpectacles ſacrés & religieux de la Foi ?

Les plaiſirs publics n'ont pas beſoin de protection : hélas ! la corruption des hommes leur répond aſſés de la perpétuité de leur crédit & de leur durée: & s'ils ſont néceſſaires aux Etats, l'autorité n'a que faire de s'en mêler ; de tous les beſoins publics, c'eſt celui qui court moins de riſque.

Mais les devoirs de la Religion, qui

qui ne trouvent rien pour eux dans nos cœurs, il faut que de grands éxemples les soutiennent : le culte achéve de s'avilir, dès que les Princes & les Grands le négligent : Dieu ne paroît plus si grand, si j'ose parler ainsi, dès qu'on ne compte que le peuple parmi ses adorateurs : sa parole n'est plus écoutée, ou perd tous les jours son autorité, dès qu'elle n'est plus destinée qu'à être le pain des pauvres & des petits : les devoirs publics de la piété sont abandonnés ; tout tombe & languit, si la Religion du Prince & des Grands ne le soutient & ne le ranime. C'est ici où l'intérêt du culte se trouve mêlé avec celui de l'Etat ; où il importe au Souverain de maintenir & les dehors augustes de la Religion, & l'unité de sa doctrine, qui soutiennent eux-mêmes le Trône, & d'accoutumer ses sujets à rendre à Dieu & à l'Eglise le respect & la soumission qui leur sont dûs, de peur qu'ils ne les lui refusent ensuite à lui-même. Les troubles de l'Eglise ne sont jamais loin de ceux de l'Etat : on ne respecte guéres le joug des Puissances, quand on est parvenu à se-

couer le joug de la Foi : & l'héréſie a beau ſe laver de cet opprobre ; elle a par-tout allumé le feu de la ſédition ; elle eſt née dans la révolte : en ébranlant les fondemens de la Foi, elle a ébranlé les Trônes & les Empires ; & par-tout, en formant des ſectateurs, elle a formé des rébelles : elle a beau dire que les perſécutions des Princes lui mirent en main les armes d'une juſte défenſe ; l'Egliſe n'oppoſa jamais aux perſécutions que la patience & la fermeté : ſa foi fut le ſeul glaive avec lequel elle vainquit les Tyrans : ce ne fut pas en répandant le ſang de ſes ennemis, qu'elle multiplia ſes diſciples ; le ſang de ſes martyrs tout ſeul fut la ſemence de ſes Fidéles : ſes premiers Docteurs ne furent pas envoyés dans l'univers comme des lions pour porter par-tout le meurtre & le carnage, mais comme des agneaux pour être eux-mêmes égorgés : ils prouvèrent, non en combattant, mais en mourant pour la Foi, la vérité de leur miſſion : on devoit les traîner devant les Rois pour y être jugés comme des criminels, & non pour y paroître les armes à la main, &

les forcer de leur être favorables : ils respectoient le sceptre dans des mains même prophanes & idolâtres ; & ils auroient cru deshonorer & détruire l'œuvre de Dieu, en recourant pour l'établir à des ressources humaines.

Les Princes affermissent donc leur autorité en affermissant l'autorité de la religion. Aussi c'est à eux que le culte doit sa première magnificence : ce fut sous les plus grands Rois de la race de David, que le Temple du Seigneur vit revivre sa gloire & sa majesté : les Césars, sous l'Evangile, tirèrent l'Eglise de l'obscurité où les persécutions l'avoient laissée : les Charlemagne, les saint Louis, relevèrent l'éclat de leur régne en relevant celui du culte ; & les monumens publics de leur piété, que les tems n'ont pu détruire, & que nous respectons encore parmi nous, font plus d'honneur à leur mémoire, que les statues & les inscriptions qui en immortalisant les victoires & les conquêtes, n'immortalisent d'ordinaire que la vanité des Princes & le malheur des sujets.

Mais les mêmes motifs qui obligent

les Grands à ſoutenir la majeſté & la décence extérieure du culte, les rendent en même-tems protecteurs de la ſainteté de ſes maximes : il faut qu'ils apprennent au peuple à reſpecter la piété en reſpectant eux-mêmes ceux qui la pratiquent ; c'eſt une protection publique qu'ils doivent à la vertu.

Oui, SIRE, les gens de bien ſont la ſeule ſource du bonheur & de la proſpérité des Empires. C'eſt pour eux ſeuls que Dieu accorde aux peuples l'abondance & la tranquillité : s'il ſe fût trouvé dix Juſtes dans Sodôme, le feu du Ciel ne ſeroit jamais tombé ſur cette ville criminelle : l'Etat périroit ; le Trône ſeroit renverſé, nos villes abîmées, & réduites en cendres, & nous aurions le même ſort que Sodôme & Gomorrhe, ſi Dieu ne voyoit encore au milieu de nous des ſerviteurs fidéles ; s'il ne nous laiſſoit encore une ſemence ſainte ; ſi l'innocence peut-être de l'Enfant auguſte & précieux, la ſeule ſemence qui nous reſte du ſang de nos Rois, n'arrétoit les foudres que la diſſolution publique de nos mœurs

auroit dû déja attirer sur nos têtes : *Nisi Dominus reliquisset nobis semen, sicut Sodoma facti essemus, & sicut Gomorrha similes fuissemus.* Les Princes, SIRE, sont donc intéressés à protéger la vertu, puisque les Empires & les Monarchies, & le monde entier ne subsistera, que tant qu'il y aura de la vertu sur la terre. Rom. 9. 29.

Mais ce n'est pas, SIRE, par un simple respect, que les Princes doivent honorer les gens de bien. C'est par la confiance; ils ne trouveront d'amis fidéles, que ceux qui sont fidéles à Dieu : c'est par les emplois publics; l'autorité n'est sûre & bien placée qu'entre les mains de ceux qui la craignent : c'est par des préférences; les grands talens sont quelquefois les plus dangereux, si la crainte de Dieu ne fait les rendre utiles : c'est par l'accès auprès de leur personne; la familiarité n'a rien à craindre de ceux qui respecteroient même nos rebuts & nos mauvais traitemens: c'est enfin par les graces; nos bienfaits ne sauroient faire des ingrats, de ceux que le devoir tout seul & la conscience nous attache.

Quel bonheur, SIRE, pour un siécle, pour un Empire, pour les peuples, lorsque Dieu leur donne dans sa miséricorde des Princes favorables à la piété ! Par eux croissent & s'animent les talens utiles à l'Eglise : par eux se forment & sont protégés des ouvriers fidéles destinés à répandre la science du salut, à arracher les scandales du Royaume de Jesus-Christ, & à ranimer la foi par des ouvrages pleins de l'Esprit qui les a dictés : par eux s'élévent au milieu de nous des maisons saintes, des établissemens pieux où l'innocence est préservée, où le vice sauvé du naufrage trouve un port heureux : par eux enfin, nos neveux trouveront encore ces ressources publiques de salut, monumens heureux ! qui perpétuent la piété dans les Empires, qui assurent aux Princes la reconnoissance des âges à venir, qui mettent la postérité dans leurs intérêts, & qui les rendent les héros de tous les siécles.

Non, SIRE, la gloire des monumens que l'orgueil ou l'adulation ont élevée, sera ou ensevelie dans l'oubli par le tems, ou effacée par les cen-

ſures, & les jugemens plus équitables de la poſtérité : les races futures diſputeront à la plupart des Souverains les titres & les honneurs que leur ſiécle leur aura déférés ; mais la gloire des ſecours publics accordés à la piété, & qui ſubſiſteront après eux, ne leur ſera pas diſputée : & quelque grand qu'ait été le Roi que nous pleurons encore, de tous les monumens élevés ſi juſtement pour immortaliſer la gloire de ſon régne, les deux édifices pieux & auguſtes, où la valeur d'un côté & la nobleſſe du ſexe de l'autre, trouveront juſqu'à la fin des reſſources ſûres & publiques, ſont les titres qui lui répondent le plus des éloges, & des actions de graces de la poſtérité.

Tel eſt le zèle de protection que les Princes & les Grands doivent à la ſainteté des maximes de la Religion ; mais ils le doivent encore au dépôt ſacré de ſa doctrine & de ſa vérité, & notre ſiécle ſur-tout, où l'irreligion fait tant de progrès, doit encore plus réveiller là-deſſus leur attention & leur zèle.

J'avoue que les impies ont été de

tous les ſiécles ; que chaque âge & chaque nation a vû des eſprits noirs & ſuperbes, dire non-ſeulement dans leur cœur & en ſecret, mais oſer blaſphêmer tout haut qu'il n'y a point de Dieu ; & que dès le tems même de Salomon, où le ſouvenir des merveilles du Séigneur en Egypte & dans le déſert étoit encore ſi récent, ils propoſoient déja contre tout culte rendu au Très-Haut, ces doutes impies qui ſont devenus le langage vulgaire de l'incrédulité.

Mais s'il a paru autrefois des impies, le monde lui-même les a regardés avec horreur ; & ces ennemis de Dieu n'ont paru ſur la terre, que pour être comme le rebut & l'anathême de tous les hommes.

Aujourd'hui, hélas ! l'impiété eſt preſque devenue un air de diſtinction & de gloire ; c'eſt un titre qui honore ; & ſouvent on ſe le donne à ſoi-même par une affreuſe oſtentation, tandis que la conſcience n'oſe encore ſecouer le joug, & nous le refuſe ! aujourd'hui c'eſt un mérite qui donne accès auprès des Grands ; qui reléve, pour ainſi dire, la baſſeſſe du nom &

de la naissance ; qui donne à des hommes obscurs, auprès des Princes du peuple, un privilége de familiarité, dont nos mœurs mêmes, toutes corrompues qu'elles sont, rougissent ; & l'impiété, qui devroit avilir l'éclat même de la naissance & de la gloire, décore & annoblit l'obscurité & la roture. Ce sont les Grands qui ont donné du crédit à l'impie ; c'est à eux à le dégrader & à le confondre.

Quelle honte pour la Religion, mes Frères ! les plus grands hommes du Paganisme ne parloient qu'avec respect des superstitions de l'idolâtrie, dont ils connoissoient la puérilité & l'extravagance : ils pensoient avec les Sages, & ils n'osoient parler que comme le peuple : ils n'auroient osé, avec toute leur réputation & leurs lumières, insulter tout haut un culte si insensé, mais que la majesté des loix de l'Empire & l'ancienneté rendoit respectable : & Socrate lui-même, l'honneur de la Gréce, ce premier Philosophe du monde, si estimé de tous les siécles, & qui devoit être si cher au sien, perd la vie par un arrêt public d'Athénes, pour avoir

parlé avec moins de circonſpection de ces dieux bizarres, auxquels ſes citoyens devoient moins de reſpect & d'honneur qu'à lui-même.

Et parmi nous, le Dieu du ciel & de la terre eſt inſulté hautement, ſans que le zèle public ſe réveille ! & ſous l'empire même de la Foi, des hommes vils & ignorans font des dériſions publiques d'une doctrine deſcendue du Ciel, & on applaudit à l'impiété ! & dans un Royaume où le titre de Chrétien honore nos Rois, l'incrédulité impunie devient même un titre d'honneur pour des ſujets ! Les vaines idoles auroient donc eu le miniſtère public pour vengeur contre les Savans & les Sages ; & le ſeul Dieu véritable ne l'auroit pas contre les libertins & les inſenſés ?

Vengez l'honneur de la Religion, vous, mes Frères, dont les illuſtres ancêtres en ont été les premiers dépoſitaires ; & dont vous devez être par conſéquent les premiers défenſeurs : éloignez l'impie d'auprès de vous ; n'ayez jamais pour amis les ennemis de Dieu : il y a tant de dignité pour les Grands, à ne pas ſouf-

frir qu'on insulte & qu'on avilisse devant eux la foi de leurs pères; ce doit être pour vous manquer de respect à votre rang, que d'en manquer en votre présence à la Religion que vous professez : c'est un langage indécent, qui blesse les égards & les attentions qui vous sont dues : on vous méprise, en méprisant devant vous le Dieu que vous adorez : n'écoutez donc qu'avec une indignation qui ferme la bouche à l'incrédule, les discours de l'incrédulité : comme c'est la vanité seule qui fait les impies, ils seront rares dès qu'ils seront méprisés.

Ayez vous-même un noble & religieux respect pour les vérités de la Religion. La véritable élévation de l'esprit, c'est de pouvoir sentir toute la majesté & toute la sublimité de la Foi : les grandes lumières nous conduisent elles-mêmes à la soumission; l'incrédulité est le vice des esprits foibles & bornés : c'est tout ignorer, que de vouloir tout connoître; les contradictions & les abîmes de l'impiété sont encore plus incompréhensibles que les mystères de la Foi; & il y a encore moins de ressource pour la

raiſon à ſecouer tout joug, qu'à obéir & à ſe ſoumettre.

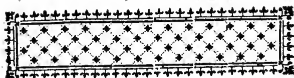
Que votre reſpect & votre zèle pour la Religion de vos pères, cultive & faſſe croître celui du jeune Prince, auprès duquel vos noms & vos dignités vous attachent, & dont l'éducation eſt, pour ainſi dire, confiée à tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher de plus près : qu'il retrouve en vous les premiers témoins de la Foi, que ſes ancêtres placèrent ſur le Trône : que le zèle pour la défenſe de l'Egliſe, qui coule en lui avec le ſang, ſoit encore réveillé & animé par vos éxemples : que les erreurs & les profanes nouveautés ſoient les premiers ennemis qu'il ſe propoſe de combattre ; & qu'il ſoit encore plus jaloux qu'on ne touche point aux anciennes bornes de la Foi, qu'à celles de la Monarchie.

Que la tranquillité de ſon régne, ô mon Dieu ! devienne celle de l'Egliſe : que les troubles qui l'agitent ſoient calmés, avant qu'il puiſſe les connoître : que la concorde & l'union rétablies parmi nous préviennent la ſévérité de ſes loix, & ne

laissent plus rien à faire à son zèle: que son régne soit le régne de la paix & de la vérité : que le lion & l'agneau vivent ensemble paisiblement sous son Empire ; & que cet Enfant miraculeux, comme dit Isaïe, les méne encore, & les voie réunis dans les mêmes pâturages : *Et puer parvulus minabit eos*. Is. 11. 6. Que le camp des infidéles & des Philistins ne se réjouisse plus de nos dissensions ; & que s'ils entendent encore des clameurs autour de l'Arche, ce ne soient plus celles qui annoncent ses périls, & des malheurs nouveaux, mais ses triomphes & sa gloire.

Ainsi soit-il.





SERMON

POUR

LE TROISIÉME DIMANCHE

DE CARÊME.

Sur le malheur des Grands qui abandonnent Dieu.

Cùm immundus ſpiritus exierit de homine, ambulat per loca inaquoſa, quærens requiem, & non invenit.

Lorſque l'eſprit immonde eſt ſorti d'un homme, il s'en va par des lieux arides, cherchant du repos, & il n'en trouve point. Luc. 11. 24.

SIRE,

CET eſprit inquiet & immonde, qui ſort, & rentre dans l'homme d'où il eſt ſorti; qui change ſans ceſſe de lieu; qui eſſaye de toutes les ſituations, & ne peut ſe plaire & ſe fixer

dans aucune ; qui court toujours pour découvrir des sentiers agréables & délicieux, & qui ne marche jamais que par des lieux tristes & arides ; qui cherche le repos & ne le trouve pas ; c'est l'image de l'humeur & du caractère des Grands de la terre ; toujours plus inquiets, plus agités & plus malheureux que le simple peuple, dès que livrés à leurs passions & à eux-mêmes, ils ont abandonné Dieu.

C'est la figure naturelle de cet état d'élévation & de prospérité, si envié du monde, & si peu digne d'envie selon Dieu. Le bonheur, SIRE, n'est pas attaché à l'éclat du rang & des titres ; il n'est attaché qu'à l'innocence de la vie : ce n'est pas ce qui nous éléve au-dessus des autres hommes, qui nous rend heureux, c'est ce qui nous réconcilie avec Dieu. Vous portez la plus belle Couronne de l'univers ; mais si la piété ne vous aide à la soutenir, elle va devenir le fardeau même qui vous accablera. En un mot, point de bonheur où il n'y a point de repos ; & point de repos où Dieu n'est point.

Ainsi l'élévation toute seule ne

fait pas le bonheur des Grands, si elle n'est accompagnée de la vertu, & de la crainte du Seigneur : au contraire plus on est grand, plus on vit malheureux, si l'on ne vit point avec Dieu.

Vérité importante qui va faire le sujet de ce Discours. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

SIRE,

Si l'homme n'étoit fait que pour la terre, plus il y occuperoit de place, & plus il seroit heureux.

Mais l'homme est né pour le Ciel : il porte écrits dans son cœur les titres augustes & ineffaçables de son origine ; il peut les avilir, mais il ne peut les effacer. L'univers entier seroit sa possession & son partage, qu'il sentiroit toujours qu'il se dégrade, & ne se satisfait pas en s'y fixant : tous les objets qui l'attachent ici-bas, l'arrachent, pour ainsi dire, du sein de Dieu, son origine & son repos éternel, & laissent une plaie de remords & d'inquiétude dans son ame, qu'ils ne sauroient plus fermer eux-mêmes : il sent toujours la douleur secrette

de la rupture & de la ſéparation ; & tout ce qui altère ſon union avec Dieu, le rend irréconciliable avec lui-même.

Cependant nous nous promettons toujours ici-bas une injuſte félicité. Nous courons tous dans cette terre aride, comme l'eſprit de notre Evangile, après un bonheur & un repos que nous ne ſaurions trouver : à peine détrompés par la poſſeſſion d'un objet, du bonheur qui ſembloit nous y attendre, un nouveau deſir nous jette dans la même illuſion ; & paſſant ſans ceſſe de l'eſpérance du bonheur au dégoût, & du dégoût à l'eſpérance, tout ce qui nous fait ſentir notre mépriſe, devient lui-même l'attrait qui la perpétue.

Il ſemble d'abord que cette erreur ne devroit être à craindre que pour le peuple. La baſſeſſe de ſa fortune laiſſant toujours un eſpace immenſe au-deſſus de lui, il ſeroit moins étonnant qu'il ſe figurât une félicité imaginaire dans les ſituations élevées, où il ne peut atteindre ; & qu'il crût, car tel eſt l'homme, que tout ce qu'il ne peut avoir, c'eſt cela même qui

eſt le bonheur qu'il cherche.

Mais l'éclat du rang, des titres, & de la naiſſance, diſſipe bien-tôt cette vaine illuſion. On a beau monter, & être porté ſur les aîles de la fortune au-deſſus de tous les autres, la félicité ſe trouve toujours placée plus haut que nous-mêmes : plus on s'éléve, plus elle ſemble s'éloigner de nous : les chagrins & les noirs ſoucis montent, & vont s'aſſeoir même avec le Souverain ſur le Trône : le diadême, qui orne le front auguſte des Rois, n'eſt ſouvent armé que de pointes & d'épines qui le déchirent; & les Grands, loin d'être les plus heureux, ne ſont que les triſtes témoins qu'on ne peut l'être ſans la vertu ſur la terre.

Il eſt vrai même que l'élévation nous rend plus malheureux, ſi elle ne nous rend pas plus fidéles à Dieu. Les paſſions y ſont plus violentes; l'ennui plus à charge; la bizarrerie plus inévitable; c'eſt-à-dire, le vuide de tout ce qui n'eſt pas Dieu, plus ſenſible & plus affreux.

I. Reflex. LEs paſſions plus violentes. Oui, Sire, les paſſions ſont tous nos mal-

heurs ; & tout ce qui les flatte & les irrite, augmente nos peines : un Grand voluptueux est plus malheureux & plus à plaindre que le dernier & le plus vil d'entre le peuple : tout lui aide à assouvir son injuste passion, & tout ce qui l'assouvit la réveille : ses desirs croissent avec ses crimes ; plus il se livre à ses panchans, plus il en devient le jouet & l'esclave : sa prospérité rallume sans cesse le feu honteux qui le dévore, & le fait renaître de ses propres cendres : les sens devenus ses maîtres, deviennent ses tyrans : il se rassasie de plaisirs, & sa satiété fait elle-même son supplice ; & les plaisirs enfantent eux-mêmes, dit l'Esprit de Dieu, le ver qui le ronge & qui le dévore : *Et dulcedo illius vermis.* Ainsi ses inquiétudes naissent de son abondance : ses desirs toujours satisfaits, ne lui laissant plus rien à desirer, le laissent tristement avec lui-même : l'excès de ses plaisirs en augmente de jour en jour le vuide ; & plus il en goûte, plus ils deviennent tristes & amers.

Job. 24. 20.

Son rang même, ses bienséances, ses devoirs, tout empoisonne sa paf-

ſion criminelle. Son rang ; plus il eſt élevé ; plus il en coûte pour la dérober aux regards & à la cenſure publique : ſes bienſéances ; plus il en eſt jaloux, plus les allarmes qu'une indiſcrétion ne trahiſſe ſes précautions & ſes meſures ſont cruelles : ſes devoirs ; parcequ'il les faut toujours prendre ſur ſes plaiſirs.

Non, SIRE, le Trône où vous êtes aſſis, a autour de lui encore plus de ramparts qui le défendent contre la volupté, que d'attraits qui l'y engagent : ſi tout dreſſe des piéges à la jeuneſſe des Rois, tout leur tend les mains auſſi pour leur aider à les éviter. Donnez-vous à vos peuples à qui vous vous devez ; le poiſon de la volupté ne trouvera guéres de moment pour infecter votre cœur : elle n'habite & ne ſe plaît qu'avec l'oiſiveté & l'indolence ; que les ſoins de la royauté en deviennent pour vous les plus chers plaiſirs. Ce n'eſt pas régner de ne vivre que pour ſoi-même ; les Rois ne ſont que les conducteurs des peuples : ils ont à la vérité ce nom & ce droit par la naiſſance ; mais ils ne le méritent que par les ſoins

& l'application. Auſſi les régnes oiſifs forment un vuide obſcur dans nos annales ; elles n'ont pas daigné même compter les années de la vie des Rois fainéans ; il ſemble que n'ayant pas régné eux-mêmes, ils n'ont pas vécu : c'eſt un cahos qu'on a de la peine à éclaircir encore aujourd'hui ; loin de décorer nos hiſtoires, ils ne font que les obſcurcir & les embarraſſer ; & ils ſont plus connus par les grands hommes qui ont vécu ſous leur régne, que par eux-mêmes.

Je ne parle pas ici de toutes les autres paſſions, qui plus violentes dans l'élévation, font ſur le cœur des Grands des plaies plus douloureuſes & plus profondes. L'ambition y eſt plus démeſurée : hélas ! le citoyen obſcur vit content dans la médiocrité de ſa deſtinée ; héritier de la fortune de ſes pères, il ſe borne à leur nom & à leur état ; il regarde ſans envie, ce qu'il ne pourroit ſouhaiter ſans extravagance ; tous ſes deſirs ſont renfermés dans ce qu'il poſſéde ; & s'il forme quelquefois des projets d'élévation, ce ſont de ces chimères agréables qui amuſent le loiſir d'un eſprit

oiseux, mais non pas des inquiétudes qui le dévorent.

Au Grand, rien ne suffit, parcequ'il peut prétendre à tout : ses desirs croissent avec sa fortune ; tout ce qui est plus élevé que lui, le fait paroître petit à ses yeux ; il est moins flatté de laisser tant d'hommes derrière lui, que rongé d'en avoir encore qui le précédent; il ne croit rien avoir, s'il n'a tout; son ame est toujours aride & altérée ; & il ne jouit de rien, si ce n'est de ses malheurs & de ses inquiétudes.

Ce n'est pas tout : de l'ambition naissent les jalousies dévorantes ; & cette passion si basse & si lâche, est pourtant le vice & le malheur des Grands. Jaloux de la réputation d'autrui, la gloire qui ne leur appartient pas, est pour eux comme une tache qui les flétrit & qui les deshonore : jaloux des graces qui tombent à côté d'eux, il semble qu'on leur arrache celles qui se répandent sur les autres : jaloux de la faveur, on est digne de leur haine & de leur mépris, dès qu'on l'est de l'amitié & de la confiance du Maître : jaloux même des succès glo-

rieux à l'Etat, la joie publique eſt ſouvent pour eux un chagrin ſecret & domeſtique ; les victoires remportées par leurs rivaux ſur les ennemis, leur ſont plus amères qu'à nos ennemis mêmes ; leur maiſon, comme celle d'Aman, eſt une maiſon de deuil & de triſteſſe, tandis que Mardochée triomphe, & reçoit au milieu de la capitale les acclamations publiques ; & peu contens d'être inſenſibles à la gloire des événemens, ils cherchent à ſe conſoler en s'efforçant de les obſcurcir par la malignité des réflexions & des cenſures : enfin, cette injuſte paſſion tourne tout en amertume ; & on trouve le ſecret de n'être jamais heureux, ſoit par ſes propres maux, ſoit par les biens qui arrivent aux autres.

Enfin, parcourez toutes les paſſions ; c'eſt ſur le cœur des Grands qui vivent dans l'oubli de Dieu, qu'elles exercent un empire plus triſte & plus tyrannique. Leurs diſgraces ſont plus accablantes ; plus l'orgueil eſt exceſſif, plus l'humiliation eſt amère : leurs haines plus violentes ; comme une fauſſe gloire les rend plus vains,

le mépris aussi les trouve plus furieux & plus inéxorables : leurs craintes plus excessives ; exempts de maux réels, ils s'en forment même de chimériques, & la feuille que le vent agite, est comme la montagne qui va s'écrouler sur eux : leurs infirmités plus affligeantes ; plus on tient à la vie, plus tout ce qui la menace nous allarme. Accoutumés à tout ce que les sens offrent de plus doux & de plus riant, la plus légère douleur déconcerte toute leur félicité, & leur est insoutenable : ils ne savent user sagement, ni de la maladie, ni de la santé ; ni des biens, ni des maux inséparables de la condition humaine : les plaisirs abrégent leurs jours ; & les chagrins qui suivent toujours les plaisirs, précipitent le reste de leurs années. La santé déja ruinée par l'intempérance succombe sous la multiplicité des remédes : l'excès des attentions achéve ce que n'avoit pu faire l'excès des plaisirs ; & s'ils se sont défendus les excès, la mollesse & l'oisiveté toute seule devient pour eux une espéce de maladie & de langueur, qui épuise toutes les précautions de l'art, & que les

précautions

précautions usent & épuisent elles-mêmes. Enfin, leurs assujettissemens plus tristes : élevés à vivre d'humeur & de caprice, tout ce qui les gêne & les contraint, les accable : loin de la Cour, ils croient vivre dans un triste éxil ; sous les yeux du Maître, ils se plaignent sans cesse de l'assujettissement des devoirs & de la contrainte des bienséances : ils ne peuvent porter ni la tranquillité d'une condition privée, ni la dignité d'une vie publique : le repos leur est aussi insupportable que l'agitation, ou plutôt ils sont par-tout à charge à eux-mêmes : tout est un joug pésant, à quiconque veut vivre sans joug & sans régle.

Non, mes Frères, un Grand dans le crime est plus malheureux qu'un autre pécheur : la prospérité l'endurcit, pour ainsi dire, au plaisir, & ne lui laisse de sensibilité que pour la peine. Vous l'avez voulu, ô mon Dieu ! que l'élévation qu'on regarde comme une ressource pour les Grands qui vivent dans l'oubli de vos commandemens, soit elle-même leur ennui & leur supplice.

II. REFLEX. JE dis leur ennui ; & c'eſt une ſeconde réfléxion que me fournit le malheur des Grands qui ont abandonné Dieu : non-ſeulement les paſſions ſont plus violentes dans cet état ſi heureux aux yeux du monde, mais l'ennui y devient plus inſupportable.

Oui, mes Frères, l'ennui qui paroît devoir être le partage du peuple, ne s'eſt pourtant, ce ſemble, réfugié que chez les Grands ; c'eſt comme leur ombre qui les ſuit par-tout : les plaiſirs preſque tous épuiſés pour eux ne leur offrent plus qu'une triſte uniformité qui endort ou qui laſſe ; ils ont beau les diverſifier, ils diverſifient leur ennui : en vain ils ſe font honneur de paroître à la tête de toutes les réjouiſſances publiques ; c'eſt une vivacité d'oſtentation ; le cœur n'y prend preſque plus de part : le long uſage des plaiſirs les leur a rendus inutiles : ce ſont des reſſources uſées, qui ſe nuiſent chaque jour à elles-mêmes : ſemblables à un malade à qui une longue langueur a rendu tous les mets inſipides ; ils eſſayent de tout, & rien ne les pique & ne les réveille ;

& un dégoût affreux, dit Job, ſuccéde à l'inſtant à une vaine eſpérance de plaiſir, dont leur ame s'étoit d'abord flattée : *Et ſpes illorum abominatio animæ.* *Job. 11. 20.*

Toute leur vie n'eſt qu'une précaution pénible contre l'ennui ; & toute leur vie n'eſt qu'un ennui pénible ellemême : ils l'avancent même en ſe hâtant de multiplier les plaiſirs : tout eſt déja uſé pour eux à l'entrée même de la vie ; & leurs premières années éprouvent déja les dégoûts & l'inſipidité que la laſſitude, & le long uſage de tout ſemble attacher à la vieilleſſe.

Il faut au Juſte moins de plaiſirs, & ſes jours ſont plus heureux & plus tranquilles. Tout eſt délaſſement pour un cœur innocent : les plaiſirs doux & permis qu'offre la nature, fades & ennuyeux pour l'homme diſſolu, conſervent tout leur agrément pour l'homme de bien : il n'y a même que les plaiſirs innocens qui laiſſent une joie pure dans l'ame : tout ce qui la ſouille, l'attriſte, & la noircit : les ſaintes familiarités & les jeux chaſtes & pudiques d'Iſaac & de Rebecca

dans la Cour du Roi de Gerare, suffisoient à ces ames pures & fidéles : c'étoit un plaisir assés vif pour David, de chanter sur la lyre les louanges du Seigneur, ou de danser avec le reste de son peuple autour de l'Arche sainte : les festins d'hospitalité faisoient les fêtes les plus agréables des premiers Patriarches, & la brebis la plus grasse suffisoit pour les délices de ces tables innocentes.

Il faut moins de joie au dehors à celui qui la porte déja dans le cœur ; elle se répand de là sur les objets les plus indifférens : mais si vous ne portez pas au-dedans la source de la joie véritable, c'est-à-dire la paix de la conscience, & l'innocence du cœur, en vain vous la cherchez au-dehors : rassemblez tous les amusemens autour de vous ; il s'y répandra toujours du fond de votre ame une amertume qui les empoisonnera : rafinez sur tous les plaisirs, subtilisez-les, mettez-les dans le creuset ; de toutes ces transformations, il n'en sortira & résultera jamais que l'ennui.

Grand Dieu, ce qui nous éloigne de vous, est cela même qui devroit

nous rappeller à vous : plus la prospérité multiplie nos plaisirs, plus elle nous en détrompe ; & les Grands sont moins excusables & plus malheureux de ne pas s'attacher à vous, ô mon Dieu ! parcequ'ils sentent mieux & plus souvent le vuide de tout ce qui n'est pas vous.

III. REFLEX.

ET non-seulement ils sont plus malheureux par l'ennui qui les poursuit par-tout, mais encore par la bizarrerie & le fond d'humeur & de caprice qui en sont inséparables : lorsqu'il sera rassasié, dit Job, son esprit paroîtra triste & agité ; l'inégalité de son humeur imitera l'inconstance des flots de la mer ; & les pensées les plus noires & les plus sombres viendront fondre dans son ame : *Cùm satiatus fuerit arctabitur, æstuabit, & omnis dolor irruet super eum.* Job. 20. 22.

Telle est, SIRE, la destinée des Princes & des Grands qui vivent dans l'oubli de Dieu, & qui n'usent de leur prospérité que pour la félicité de leurs sens. Ennuyés bientôt de tout, tout leur est à charge, & ils sont à charge à eux-mêmes : leurs projets

se détruisent les uns les autres ; & il n'en résulte jamais qu'une incertitude universelle que le caprice forme, & que lui seul peut fixer : leurs ordres ne sont jamais un moment après les interprétes sûrs de leur volonté : on déplaît en obéissant : il faut les deviner, & cependant ils sont une énigme inexplicable à eux-mêmes : toutes leurs démarches, dit l'Esprit saint, sont vagues, incertaines, in-
Prov. 5. 6. compréhensibles : *Vagi sunt gressus ejus, & investigabiles.* On a beau s'attacher à les suivre ; on les perd de vûe à chaque instant : ils changent de sentier ; on s'égare avec eux, & on les manque encore : ils se lassent des hommages qu'on leur rend, & ils sont piqués de ceux qu'on leur refuse : les serviteurs les plus fidéles les importunent par leur sincérité, & ne réussissent pas mieux à plaire par leur complaisance. Maîtres bizarres & incommodes, tout ce qui les environne porte le poids de leurs caprices & de leur humeur, & ils ne peuvent le porter eux-mêmes : ils ne semblent nés que pour leur malheur, & pour le malheur de ceux qui les servent.

Voyez Saül au milieu de ses prospérités & de sa gloire. Quel homme auroit dû passer des jours plus agréables & plus heureux ? d'une fortune obscure & privée il s'étoit vû élever sur le Trône : son régne avoit commencé par des victoires : un fils digne de lui succéder, sembloit assurer la Couronne à sa race : toutes les Tribus soumises fournissoient à sa magnificence & à ses plaisirs, & lui obéissoient comme un seul homme : que lui manquoit-il pour être heureux, si l'on pouvoit l'être sans Dieu?

Il perd la crainte du Seigneur, & avec elle il perd son repos & tout le bonheur de sa vie. Livré à un esprit mauvais, & aux vapeurs noires & bizarres qui l'agitent, on ne le connoît plus, & il ne se connoît plus lui-même : la harpe d'un berger, loin d'amuser sa tristesse, redouble sa fureur : ses louanges & ses victoires chantées par les filles de Juda, sont pour lui comme des censures & des opprobres : il se dérobe aux hommages publics, & il ne peut se dérober à lui-même : David lui déplaît en paroissant aux pieds de son Trône,

& s'en éloignant il eſt encore plus ſûr de déplaire : touché de ſa fidélité, il fait ſon éloge, & ſe reconnoît moins juſte & moins innocent que lui ; & le lendemain il lui dreſſe des embuches pour s'en aſſurer & lui faire perdre la vie : la tendreſſe de ſon propre fils l'ennuie & lui devient ſuſpecte : tous les Courtiſans cherchent, étudient ce qui pourroit adoucir ſon humeur ſombre & bizarre ; ſoins inutiles ! lui-même ne le ſait pas : il a négligé Samuel pendant la vie de ce Prophéte, & il s'aviſe de le rappeller du tombeau & de le conſulter après ſa mort : il ne croit plus en Dieu, & il eſt aſſés crédule pour aller interroger les démons : il eſt impie, & il eſt ſuperſtitieux ; deſtin, pour le dire ici en paſſant, aſſés ordinaire aux incrédules : ils traitent d'impoſteurs les Samuel, les Prophétes autrefois envoyés de Dieu : ils regardent comme une force d'eſprit de mépriſer ces Interprétes reſpectables des conſeils éternels, & de ſe mocquer des prédictions que les événemens ont toutes juſtifiées : ils refuſent au Très-Haut la connoiſſan-

ce de l'avenir, & le pouvoir d'en favoriser ses serviteurs fidéles ; & ils ont la foiblesse populaire d'aller consulter une Pythonisse.

Oui, mes Frères, le malheureux état des Grands dans le crime est une preuve éclatante qu'un Dieu préside aux choses humaines. Si les hommes ennemis de Dieu pouvoient être heureux, ils le seroient du moins sur le Trône ; mais quiconque, dit un Roi lui-même, quiconque, fût-il maître de l'univers, s'éloigne de la régle & de la sagesse, il s'éloigne du seul bonheur où l'homme puisse aspirer sur la terre : *Sapientiam enim & disciplinam qui abjicit, infelix est.* Sap. 3. 11.

Plus même vous êtes élevé, plus vous êtes malheureux : comme rien ne vous contraint, rien aussi ne vous fixe ; moins vous dépendez des autres, plus vous êtes livré à vous-même : vos caprices naissent de votre indépendance ; vous retournez sur vous votre autorité : vos passions ayant essayé de tout, & tout usé, il ne vous reste plus qu'à vous dévorer vous-même : vos bizarreries deviennent l'unique ressource de votre en-

nui & de votre ſatiété; ne pouvant plus varier les plaiſirs déja tous épuiſés, vous ne ſauriez plus trouver de variété que dans les inégalités éternelles de votre humeur; & vous vous en prenez ſans ceſſe à vous, du vuide que tout ce qui vous environne laiſſe au-dedans de vous-même.

Et ce n'eſt pas ici une de ces vaines images que le diſcours embellit, & où l'on ſupplée par les ornemens à la reſſemblance. Approchez des Grands; jettez les yeux vous-même ſur une de ces perſonnes, qui ont vieilli dans ſes paſſions, & que le long uſage des plaiſirs ont rendu également inhabiles, & au vice, & à la vertu. Quel nuage éternel ſur l'humeur! quel fond de chagrin & de caprice! rien ne plaît, parcequ'on ne ſauroit plus ſoi-même ſe plaire: on ſe venge ſur tout ce qui nous environne des chagrins ſecrets qui nous déchirent; il ſemble qu'on fait un crime au reſte des hommes de l'impuiſſance où l'on eſt d'être encore auſſi criminel qu'eux: on leur reproche en ſecret tout ce qu'on ne peut plus ſe permettre à ſoi-même; & l'on met l'hu-

heur à la place des plaiſirs.

Non, mes Frères, tournez-vous de tous les côtés, les Grands ſéparés de Dieu, ne ſont plus que les triſtes jouets de leurs paſſions, de leurs caprices, des évènemens, & de toutes les choſes humaines. Eux ſeuls ſentent le malheur d'une ame livrée à elle-même, en qui toutes les reſſources des ſens & des plaiſirs ne laiſſent qu'un vuide affreux ; & à qui le monde entier, avec tout cet amas de gloire & de fumée qui l'environne, devient inutile, ſi Dieu n'eſt point avec elle : ils ſont comme les témoins illuſtres de l'inſuffiſance des créatures, & de la néceſſité d'un Dieu & d'une Religion ſur la terre. Eux ſeuls prouvent au reſte des hommes, qu'il ne faut attendre de bonheur ici-bas que dans la vertu & dans l'innocence ; que tout ce qui augmente nos paſſions, multiplie nos peines ; que les heureux du monde n'en ſont, pour ainſi dire, que les premiers martyrs, & que Dieu ſeul peut ſuffire à un cœur qui n'eſt fait que pour lui ſeul.

Dieu de mes pères, diſoit autrefois un jeune Roi, & qui de l'enfance

comme vous, Sire, étoit monté sur le Trône : Dieu de mes pères, vous m'avez établi Prince sur votre peuple & Juge des enfans d'Israel : au sortir presque du berceau, vous m'avez placé sur le Trône ; & en un âge où l'on ignore encore l'art de se conduire soi-même, vous m'avez choisi pour être le conducteur d'un grand peu-
Sap. 9 7. ple : *Deus patrum meorum, tu elegisti me Regem populo tuo*. Vous m'avez environné de gloire, de prospérité & d'abondance ; mais la magnificence de vos dons sera elle-même la source de mes malheurs & de mes peines, si vous n'y ajoutez l'amour de vos commandemens & la sagesse. Envoyez-la-moi du haut des Cieux, où elle assiste sans cesse à vos côtés ; c'est elle qui préside aux bons conseils, & qui donnera à ma jeunesse toute la prudence des Vieillards, & toute la majesté des Rois mes ancêtres ; elle seule m'adoucira les soucis de l'autorité & le poids de ma cou-
Ibid. ℣. 10. ronne : *Ut mecum sit & mecum laboret* ; elle seule me fera passer des jours heureux, & me soutiendra dans les ennuis, & les pensées inquiétes que la

royauté traîne après elle : *Et erit allocutio cogitationis, & tædii mei.* Je ne trouverai de repos au milieu même de la magnificence de mes palais, & parmi les hommages qu'on m'y rendra, qu'avec elle : *Intrans in domum meam, conquiescam cum illa.* Les plaisirs finissent par l'amertume, le Trône lui-même, grand Dieu ! si vous n'y êtes assis avec le Souverain, est le siége des noirs soucis : mais votre crainte & la sagesse ne laisse point de regret après elle : on ne s'ennuie point de la posséder ; & la joie même & la paix ne se trouvent jamais qu'avec elle : *Nec enim habet amaritudinem conversatio illius, nec tædium, sed lætitiam & gaudium.*

Sap. 8. 9.

Ibid. ✝. 16.

Ibid.

Heureux donc le Prince, ô mon Dieu ! qui ne croit commencer à régner que lorsqu'il commence à vous craindre ; qui ne se propose d'aller à la gloire que par la vertu, & qui regarde comme un malheur de commander aux autres, s'il ne vous est pas soumis lui-même !

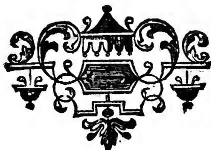
Donnez donc, grand Dieu ! votre sagesse & votre jugement au Roi, & votre justice à cet Enfant de tant de

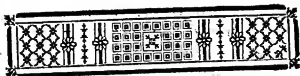
Ps. 71. 1.

Rois : vous qui êtes le ſecours du pupille, rendez-lui par l'abondance de vos bénédictions, ce que vous lui avez ôté en le privant des éxemples d'un père pieux, & des leçons d'un auguſte biſaïeul : réparez ſes pertes par l'accroiſſement de vos graces & de vos bienfaits : vous ſeul, grand Dieu ! tenez-lui lieu de tout ce qui lui manque : regardez avec des yeux paternels cet Enfant auguſte, que vous avez, pour ainſi dire, laiſſé ſeul ſur la terre, & dont vous êtes par conſéquent le premier tuteur & le père : que ſon enfance, qui le rend ſi cher à la nation, réveille les entrailles de votre miſéricorde & de votre tendreſſe : environnez ſa jeuneſſe des ſecours ſinguliers de votre protection : la foibleſſe de ſon âge, & les graces qui brillent déja dans ſes premières années, nous arrachent tous les jours des larmes de crainte & de tendreſſe ; raſſurez nos frayeurs, en éloignant de lui tous les périls qui pourroient menacer ſa vie, & récompenſez notre tendreſſe en le rendant lui-même tendre & humain pour ſes peuples : rendez-le heureux en lui

conſervant votre crainte qui ſeule fait le bonheur des peuples & des Rois: aſſurez la félicité de ſon régne par la bonté de ſon cœur & par l'innocence de ſa vie : que votre loi ſainte ſoit écrite au fond de ſon ame & autour de ſon diadême, pour lui en adoucir le poids : qu'il ne ſente les ſoucis de la royauté, que par ſa ſenſibilité aux miſères publiques ; & que ſa piété, plus encore que ſa puiſſance & ſes victoires, faſſe tout ſon bonheur & le nôtre.

Ainſi ſoit-il.





SERMON

POUR

LE QUATRIÉME DIMANCHE

DE CARÊME.

Sur l'humanité des Grands envers le Peuple.

Cùm ſublevaſſet oculos Jeſus, & vidiſſet quia multitudo maxima venit ad eum.

Jeſus ayant levé les yeux, & voyant une grande foule de peuple qui venoit à lui. Jean, 6. 5.

SIRE,

CE n'eſt pas la toute-puiſſance de Jéſus-Chriſt & la merveille des pains multipliés par ſa ſeule parole, qui doit aujourd'hui nous toucher & nous ſurprendre. Celui, par qui tout étoit fait, pouvoit tout ſans doute ſur des créatures qui ſont ſon ouvrage; & ce qui frappe le plus les ſens dans ce

ce prodige, n'eſt pas ce que je choiſis aujourd'hui pour nous conſoler & nous inſtruire.

C'eſt ſon humanité envers les peuples. Il voit une multitude errante, & affamée aux pieds de la montagne, & ſes entrailles ſe troublent; & ſa pitié ſe réveille; & il ne peut refuſer aux beſoins de ces infortunés, non-ſeulement ſon ſecours, mais encore ſa compaſſion & ſa tendreſſe; *Vidit turbam multam, & miſertus eſt eis.* Math. 14. 14

Par-tout il laiſſe échapper des traits d'humanité pour les peuples. A la vûe des malheurs qui menacent Jéruſalem, il ſoulage ſa douleur par ſa pitié & par ſes larmes.

Quand deux diſciples veulent faire deſcendre le feu du ciel ſur une ville de Samarie, ſon humanité s'intéreſſe pour ce peuple contre leur zèle; & il leur reproche d'ignorer encore l'eſprit de douceur & de charité, dont ils vont être les miniſtres.

Si les Apôtres éloignent rudement une foule d'enfans qui s'empreſſent autour de lui, ſa bonté s'offenſe qu'on veuille l'empêcher d'être acceſſible; & plus un reſpect mal entendu éloi-

gne de lui les foibles & les petits ; plus sa clémence & son affabilité s'en rapproche.

Grande leçon d'humanité envers les peuples, que Jesus-Christ donne aujourd'hui aux Princes & aux Grands. Ils ne sont grands que pour les autres hommes ; & ils ne jouissent proprement de leur grandeur, qu'autant qu'ils la rendent utile aux autres hommes.

C'est-à-dire, l'humanité envers les peuples, est le premier devoir des Grands ; & l'humanité envers les peuples, est l'usage le plus délicieux de la grandeur.

SIRE,

I. PARTIE. TOute puissance vient de Dieu ; & tout ce qui vient de Dieu, n'est établi que pour l'utilité des hommes. Les Grands seroient inutiles sur la terre, s'il ne s'y trouvoit des pauvres & des malheureux : ils ne doivent leur élévation qu'aux besoins publics ; & loin que les peuples soient faits pour eux, ils ne sont eux-mêmes tout ce qu'ils sont, que pour les peuples.

Quelle affreuse Providence, si toute la multitude des hommes n'étoit placée sur la terre, que pour servir aux plaisirs d'un petit nombre d'heureux qui l'habitent, & qui souvent ne connoissent pas le Dieu qui les comble de bienfaits!

Si Dieu en éléve quelques-uns, c'est donc pour être l'appui & la ressource des autres. Il se décharge sur eux du soin des foibles & des petits: c'est par-là qu'ils entrent dans l'ordre des conseils de la sagesse éternelle. Tout ce qu'il y a de réel dans leur grandeur, c'est l'usage qu'ils en doivent faire pour ceux qui souffrent; c'est le seul trait de distinction que Dieu ait mis en nous: ils ne sont que les ministres de sa bonté & de sa providence; & ils perdent le droit & le titre qui les fait Grands, dès qu'ils ne veulent l'être que pour eux-mêmes.

L'humanité envers les peuples est donc le premier devoir des Grands; & l'humanité renferme l'affabilité, la protection, & les largesses.

Je dis l'affabilité. Oui, SIRE, on peut dire que la fierté, qui d'ordinaire est le vice des Grands, ne devroit être

que comme la triste ressource de la roture & de l'obscurité. Il paroîtroit bien plus pardonnable à ceux qui naissent, pour ainsi dire, dans la boue, de s'enfler, de se hausser, & de tâcher de se mettre par l'enflure secrette de l'orgueil, de niveau avec ceux au-dessous desquels ils se trouvent si fort par la naissance. Rien ne révolte plus les hommes d'une naissance obscure & vulgaire, que la distance énorme que le hazard a mise entre eux & les Grands : ils peuvent toujours se flatter de cette vaine persuasion, que la nature a été injuste, de les faire naître dans l'obscurité, tandis qu'elle a réservé l'éclat du sang & des titres pour tant d'autres dont le nom fait tout le mérite : plus ils se trouvent bas, moins ils se croyent à leur place. Aussi l'insolence & la hauteur deviennent souvent le partage de la plus vile populace ; & plus d'une fois les anciens régnes de la Monarchie l'ont vûe se soulever, vouloir secouer le joug des Nobles & des Grands, & conjurer leur extinction & leur ruine entière.

Les Grands au contraire, placés si

haut par la nature, ne sauroient plus trouver de gloire qu'en s'abaissant : ils n'ont plus de distinction à se donner du côté du rang & de la naissance ; ils ne peuvent s'en donner que par l'affabilité ; & s'il est encore un orgueil qui puisse leur être permis, c'est celui de se rendre humains & accessibles.

Il est vrai même que l'affabilité est comme le caractère inséparable, & la plus sûre marque de la grandeur. Les descendans de ces races illustres & anciennes, auxquels personne ne dispute la supériorité du nom & l'antiquité de l'origine, ne portent point sur leur front l'orgueil de leur naissance : ils vous la laisseroient ignorer, si elle pouvoit être ignorée : les monumens publics en parlent assés, sans qu'ils en parlent eux-mêmes : on ne sent leur élévation, que par une noble simplicité : ils se rendent encore plus respectables, en ne souffrant qu'avec peine le respect qui leur est dû ; & parmi tant de titres qui les distinguent, la politesse & l'affabilité est la seule distinction qu'ils affectent. Ceux au contraire qui se parent d'une antiquité douteuse, & à qui l'on dispute tout

bas l'éclat & les prééminences de leurs ancêtres, craignent toujours qu'on n'ignore la grandeur de leur race, l'ont sans cesse dans la bouche, croyent en assurer la vérité par une affectation d'orgueil & de hauteur, mettent la fierté à la place des titres; & en éxigeant au-delà de ce qui leur est dû, ils font qu'on leur conteste même ce qu'on devroit leur rendre.

En effet, on est moins touché de son élévation, quand on est né pour être grand. Quiconque est ébloui de ce dégré éminent, où la naissance & la fortune l'ont placé; c'est-à-dire qu'il n'étoit pas fait pour monter si haut: les plus hautes places sont toujours au-dessous des grandes ames; rien ne les enfle & ne les éblouit, parceque rien n'est plus haut qu'elles.

La fierté prend donc sa source dans la médiocrité, ou n'est plus qu'une ruse qui la cache: c'est une preuve certaine, qu'on perdroit en se montrant de trop près: on couvre de la fierté des défauts & des foiblesses, que la fierté trahit & manifeste elle-même: on fait de l'orgueil le supplément, si j'ose parler ainsi, du mérite; & on ne

ſait pas que le mérite n'a rien qui lui reſſemble moins que l'orgueil.

Auſſi les plus grands hommes, SIRE, & les plus grands Rois ont toujours été les plus affables. Une ſimple femme Thécuite venoit expoſer ſimplement à David ſes chagrins domeſtiques ; & ſi l'éclat du Trône étoit tempéré par l'affabilité du Souverain, l'affabilité du Souverain relevoit l'éclat & la majeſté du Trône.

Nos Rois, SIRE, ne perdent rien à ſe rendre acceſſibles : l'amour des peuples leur répond du reſpect qui leur eſt dû. Le Trône n'eſt élevé que pour être l'azile de ceux qui viennent implorer votre juſtice ou votre clémence : plus vous en rendez l'accès facile à vos ſujets, plus vous en augmentez l'éclat & la majeſté. Et n'eſt-il pas juſte que la nation de l'univers, qui aime le plus ſes maîtres, ait auſſi plus de droit de les approcher ? Montrez, SIRE, à vos peuples tout ce que le Ciel a mis en vous de dons & de talens aimables ; laiſſez-leur voir de près le bonheur qu'ils attendent de votre régne : les charmes & la majeſté de votre Perſonne, la bonté & la

droiture de votre cœur, assureront toujours plus les hommages qui sont dûs à votre rang, que votre autorité & votre puissance.

Ces Princes invisibles & efféminés; ces Assuérus devant lesquels c'étoit un crime digne de mort, pour Esther même, d'oser paroître sans ordre, & dont la seule présence glaçoit le sang dans les veines des supplians, n'étoient plus, vûs de près, que de foibles idoles, sans ame, sans vie, sans courage, sans vertu; livrés dans le fond de leurs Palais à de vils esclaves; séparés de tout commerce, comme s'ils n'avoient pas été dignes de se montrer aux hommes, ou que des hommes faits comme eux n'eussent pas été dignes de les voir : l'obscurité & la solitude en faisoient toute la majesté.

Il y a dans l'affabilité une sorte de confiance en soi-même, qui sied bien aux Grands; qui fait qu'on ne craint point de s'avilir en s'abaissant, & qui est comme une espéce de valeur, & de courage pacifique : c'est être foible & timide, que d'être inaccessible & fier.

D'ailleurs,

D'ailleurs, SIRE, en quoi les Princes & les Grands, qui n'offrent jamais aux peuples qu'un front févère & dédaigneux, font plus inexcufables; c'eft qu'il leur en coûte fi peu de fe concilier les cœurs : il ne faut pour cela ni effort, ni étude ; une feule parole, un fourire gracieux, un feul regard fuffit : le peuple leur compte tout : leur rang donne du prix à tout : la feule férénité du vifage du Roi, dit l'Ecriture, eft la vie & la félicité des peuples ; & fon air doux & humain, eft pour les cœurs de fes fujets, ce que la rofée du foir eft pour les terres féches & arides : *in hilaritate vultûs Regis, vita ; & clementia ejus quafi imber ferotinus.* Prov. 16, 15.

Et peut-on laiffer aliéner des cœurs qu'on peut gagner à fi bas prix ? n'eftce pas s'avilir foi-même, que de déprifer à ce point toute l'humanité ? & mérite-t-on le nom de Grand, quand on ne fait pas même fentir ce que valent les hommes ?

La nature n'a-t-elle pas déja impofé une affés grande peine aux peuples & aux malheureux, de les avoir fait naître dans la dépendance, & comme

dans l'esclavage ? n'est-ce pas assés que la bassesse ou le malheur de leur condition leur fasse un devoir, & comme une loi, de ramper, & de rendre des hommages ? faut-il encore leur aggraver le joug par le mépris, & par une fierté qui en est si digne elle-même ? ne suffit-il pas que leur dépendance soit une peine ? faut-il encore les en faire rougir comme d'un crime ? & si quelqu'un devoit être honteux de son état, seroit-ce le pauvre qui le souffre, ou le Grand qui en abuse ?

Il est vrai que souvent, c'est l'humeur toute seule, plutôt que l'orgueil, qui efface du front des Grands cette sérénité qui les rend accessibles & affables : c'est une inégalité de caprice, plus que de fierté. Occupés de leurs plaisirs, & lassés des hommages, ils ne les reçoivent plus qu'avec dégoût : il semble que l'affabilité leur devienne un devoir importun, & qui leur est à charge. A force d'être honorés, ils sont fatigués des honneurs qu'on leur rend ; & ils se dérobent souvent aux hommages publics, pour se dérober à la fatigue d'y paroître sensibles. Mais qu'il faut être né dur pour se faire mê-

me une peine de paroître humain! N'eſt-ce pas une barbarie, non-ſeulement de n'être pas touché, mais de recevoir même avec ennui les marques d'amour & de reſpect que nous donnent ceux qui nous ſont ſoumis? n'eſt-ce pas déclarer tout haut qu'on ne mérite pas l'affection des peuples, quand on en rebute les plus tendres témoignages? peut-on alléguer là-deſſus les momens d'humeur & de chagrin, que les ſoins de la grandeur & de l'autorité traînent après ſoi? l'humeur eſt-elle donc le privilége des Grands, pour être l'excuſe de leurs vices?

Hélas! s'il pouvoit être quelquefois permis d'être ſombre, bizarre, chagrin, à charge aux autres & à ſoi-même, ce devroit être à ces infortunés, que la faim, la misère, les calamités, les néceſſités domeſtiques, & tous les plus noirs ſoucis environnent: ils ſeroient bien plus dignes d'excuſe, ſi, portant déja le deuil, l'amertume, le déſeſpoir ſouvent dans le cœur, ils en laiſſoient échapper quelques traits au dehors. Mais que les Grands, que les heureux du mon-

de à qui tout rit, & que les joies & les plaisirs accompagnent par-tout, prétendent tirer de leur félicité même un privilége qui excuse leurs chagrins bizarres & leurs caprices ? qu'il leur soit plus permis d'être fâcheux, inquiets, inabordables, parcequ'ils sont plus heureux? qu'ils regardent comme un droit acquis à la prospérité, d'accabler encore du poids de leur humeur, des malheureux qui gémissent déja sous le joug de leur autorité & de leur puissance ? grand Dieu ! seroit-ce donc-là le privilége des Grands, ou la punition du mauvais usage qu'ils font de la grandeur ? car il est vrai que les caprices & les noirs chagrins semblent être le partage des Grands, & l'innocence de la joie & de la sérénité n'est que pour le peuple.

Mais l'affabilité qui prend sa source dans l'humanité, n'est pas une de ces vertus superficielles qui ne résident que sur le visage : c'est un sentiment qui naît de la tendresse & de la bonté du cœur. L'affabilité ne seroit plus qu'une insulte & une dérision pour les malheureux, si en leur montrant un visage doux & ouvert, elle leur

fermoit nos entrailles ; & ne nous rendoit plus accessibles à leurs plaintes, que pour nous rendre plus insensibles à leurs peines.

Les malheureux & les opprimés n'ont droit de les approcher, que pour trouver auprès d'eux la protection qui leur manque. Oui, mes Frères, les loix qui ont pourvu à la défense des foibles, ne suffisent pas pour les mettre à couvert de l'injustice & de l'oppression : la misère ose rarement réclamer les loix établies pour la protéger ; & le crédit souvent leur impose silence.

C'est donc aux Grands à remettre le peuple sous la protection des loix : la veuve, l'orphelin, tous ceux qu'on foule & qu'on opprime ont un droit acquis à leur crédit & à leur puissance ; elle ne leur est donnée que pour eux : c'est à eux à porter aux pieds du Trône les plaintes & les gémissemens de l'opprimé : ils sont comme le canal de communication, & le lien des peuples avec le Souverain ; puisque le Souverain n'est lui-même que le père & le pasteur des peuples. Ainsi ce sont les peuples tout seuls, qui donnent aux

Grands le droit qu'ils ont d'approcher du Trône ; & c'eſt pour les peuples tout ſeuls, que le Trône lui-même eſt élevé : en un mot, & les Grands, & le Prince, ne ſont, pour ainſi dire, que les hommes du peuple.

Mais ſi loin d'être les protecteurs de ſa foibleſſe, les Grands & les Miniſtres des Rois, en ſont eux-mêmes les oppreſſeurs ; s'ils ne ſont plus que comme ces tuteurs barbares, qui dépouillent eux-mêmes leurs pupilles : grand Dieu ! les clameurs du pauvre & de l'opprimé monteront devant vous : vous maudirez ces races cruelles ; vous lancerez vos foudres ſur les Géants ; vous renverſerez tout cet édifice d'orgueil, d'injuſtice & de proſpérité, qui s'étoit élevé ſur les débris de tant de malheureux ; & leur proſpérité ſera enſevelie ſous ſes ruines.

Auſſi la proſpérité des Grands & des Miniſtres des Souverains, qui ont été les oppreſſeurs des peuples, n'a jamais porté que la honte, l'ignominie, & la malédiction à leurs deſcendans. On a vû ſortir de cette tige d'iniquité des rejettons honteux, qui ont

été l'opprobre de leur nom & de leur ſiécle : le Seigneur a ſoufflé ſur l'amas de leurs richeſſes injuſtes, & l'a diſſipé comme de la pouſſière ; & s'il laiſſe encore traîner ſur la terre des reſtes infortunés de leur race, c'eſt pour les faire ſervir de monument éternel à ſes vengeances, & perpétuer la peine d'un crime, qui perpétue preſque toujours avec lui l'affliction & la misère publique dans les Empires.

La protection des foibles eſt donc le ſeul uſage légitime du crédit & de l'autorité ; mais les ſecours & les largeſſes qu'ils doivent trouver dans notre abondance, forment le dernier caractère de l'humanité.

Oui, mes Frères, ſi c'eſt Dieu ſeul qui vous a fait naître ce que vous êtes, quel a pu être ſon deſſein, en répandant avec tant de profuſion ſur vous les biens de la terre ? A-t-il voulu vous faciliter le luxe, les paſſions, & les plaiſirs qu'il condamne ? ſont-ce des préſens qu'il vous ait faits dans ſa colère ? ſi cela eſt ; ſi c'eſt pour vous ſeuls, qu'il vous a fait naître dans la proſpérité & dans l'opulence ; jouiſſez-en, à la bonne heure ; faites-vous, ſi vous

le pouvez, une injuste félicité sur la terre; vivez comme si tout étoit fait pour vous; multipliez vos plaisirs: hâtez-vous de jouir: le tems est court; n'attendez plus rien au-delà que la mort & le Jugement: vous avez reçu ici-bas votre récompense.

Mais, si dans les desseins de Dieu, vos biens doivent être les ressources & les facilités de votre salut, il ne laisse donc des pauvres & des malheureux sur la terre que pour vous: vous leur tenez donc ici bas la place de Dieu même: vous êtes, pour ainsi dire, leur providence visible: ils ont droit de vous réclamer, & de vous exposer leurs besoins: vos biens sont leurs biens, & vos largesses le seul patrimoine que Dieu leur ait assigné sur la terre.

II. PARTIE. ET qu'y a-t-il dans votre état de plus digne d'envie que le pouvoir de faire des heureux? si l'humanité envers les peuples, est le premier devoir des Grands, n'est-elle pas aussi l'usage le plus délicieux de la grandeur?

Quand toute la Religion ne feroit pas elle-même un motif universel de

charité envers nos frères; & que notre humanité à leur égard, ne seroit payée que par le plaisir de faire des heureux, & de soulager ceux qui souffrent; en faudroit-il davantage pour un bon cœur? Quiconque n'est pas sensible à un plaisir si vrai, si touchant, si digne du cœur, il n'est pas né Grand, il ne mérite pas même d'être homme. Qu'on est digne de mépris, dit saint Ambroise, quand on peut faire des heureux, & qu'on ne le veut pas! *Infelix cujus in potestate est tantorum animas à morte defendere, & non est voluntas.* *S. Ambr. in vita nab. 13.*

Il semble même que c'est une malédiction attachée à la grandeur: les personnes nées dans une fortune obscure & privée, n'envient dans les Grands que le pouvoir de faire des graces, & de contribuer à la félicité d'autrui: on sent qu'à leur place on seroit trop heureux de répandre la joie & l'allégresse dans les cœurs, en y répandant des bienfaits; & de s'assurer pour toujours leur amour & leur reconnoissance. Si dans une condition médiocre on forme quelquefois de ces desirs chimériques de parvenir à de

grandes places; le premier usage qu'on se propose de cette nouvelle élévation, c'est d'être bienfaisant, & d'en faire part à tous ceux qui nous environnent : c'est la première leçon de la nature, & le premier sentiment que les hommes du commun trouvent en eux:ce n'est que dans les Grands seuls, qu'il est éteint : il semble que la grandeur leur donne un autre cœur, plus dur & plus insensible que celui du reste des hommes; que plus on est à portée de soulager des malheureux, moins on est touché de leurs misères; que plus on est le maître de s'attirer l'amour & la bienveillance des hommes, moins on en fait cas; & qu'il suffit de pouvoir tout, pour n'être touché de rien.

Mais quel usage plus doux & plus flatteur, mes Frères, pourriez-vous faire de votre élévation & de votre opulence? vous attirer des hommages? mais l'orgueil lui-même s'en lasse: commander aux hommes & leur donner des loix? mais ce sont-là les soins de l'autorité, ce n'en est pas le plaisir : voir autour de vous multiplier à l'infini vos serviteurs & vos esclaves?

mais ce ſont des témoins qui vous embarraſſent & vous gênent, plutôt qu'une pompe qui vous décore : habiter des Palais ſomptueux ? mais vous vous édifiez, dit Job, des ſolitudes, où les ſoucis & les noirs chagrins viennent bientôt habiter avec vous : y raſſembler tous les plaiſirs ? ils peuvent remplir ces vaſtes édifices, mais ils laiſſeront toujours votre cœur vuide : trouver tous les jours dans votre opulence de nouvelles reſſources à vos caprices ? la variété des reſſources tarit bientôt · tout eſt bientôt épuiſé ; il faut revenir ſur ſes pas, & recommencer ſans ceſſe ce que l'ennui rend inſipide, & ce que l'oiſiveté a rendu néceſſaire. Employez tant qu'il vous plaira vos biens & votre autorité à tous les uſages que l'orgueil & les plaiſirs peuvent inventer, vous ſerez raſſaſié, mais vous ne ſerez pas ſatisfait : ils vous montreront la joie, mais ils ne la laiſſeront pas dans votre cœur.

Employez-les à faire des heureux ; à rendre la vie plus douce & plus ſupportable à des infortunés, que l'excès de la misère a peut-être réduits mille fois à ſouhaiter, comme Job, que le

jour qui les vit naître eût été lui-même la nuit éternelle de leur tombeau : vous ſentirez alors le plaiſir d'être né Grand ; vous goûterez la véritable douceur de votre état : c'eſt le ſeul privilége qui le rend digne d'envie. Toute cette vaine montre qui vous environne, eſt pour les autres ; ce plaiſir eſt pour vous ſeul : tout le reſte a ſes amertumes ; ce plaiſir ſeul les adoucit toutes : la joie de faire du bien eſt tout autrement douce & touchante que la joie de le recevoir : revenez-y encore ; c'eſt un plaiſir qui ne s'uſe point : plus on le goûte, plus on ſe rend digne de le goûter : on s'accoutume à ſa proſpérité propre, & on y devient inſenſible ; mais on ſent toujours la joie d'être l'auteur de la proſpérité d'autrui : chaque bienfait porte avec lui ce tribut doux & ſecret dans notre ame : le long uſage qui endurcit le cœur à tous les plaiſirs, le rend ici tous les jours plus ſenſible.

Et qu'a la majeſté du Trône elle-même, SIRE, de plus délicieux, que le pouvoir de faire des graces ? que feroit la puiſſance des Rois, s'ils ſe condamnoient à en jouir tout ſeuls ?

une triste solitude, l'horreur des sujets & le supplice du Souverain. C'est l'usage de l'autorité, qui en fait le plus doux plaisir; & le plus doux usage de l'autorité, c'est la clémence & la libéralité, qui la rendent aimable.

Nouvelle raison : outre le plaisir de faire du bien, qui nous paye comptant de notre bienfait ; montrez de la douceur & de l'humanité dans l'usage de votre puissance, dit l'Esprit de Dieu, & c'est la gloire la plus sûre & la plus durable où les Grands puissent atteindre : *In mansuetudine opera tua perfice, & super hominum gloriam diligeris.* Eccli. 3. 19.

Non, SIRE, ce n'est pas le rang, les titres, la puissance, qui rendent les Souverains aimables : ce n'est pas même les talens glorieux que le monde admire ; la valeur, la supériorité du génie, l'art de manier les esprits & de gouverner les peuples : ces grands talens ne les rendent aimables à leurs sujets, qu'autant qu'ils les rendent humains & bienfaisan s. Vous ne serez grand, qu'autant que vous leur serez cher : l'amour des peuples a toujours été la gloire la plus réelle & la moins

équivoque des Souverains ; & les peuples n'aiment guéres dans les Souverains que les vertus qui rendent leur régne heureux.

Et en effet, eſt-il pour les Princes une gloire plus pure & plus touchante que celle de régner ſur les cœurs ? la gloire des conquêtes eſt toujours ſouillée de ſang ; c'eſt le carnage & la mort qui nous y conduit ; & il faut faire des malheureux pour ſe l'aſſurer: l'appareil qui l'environne eſt funeſte & lugubre ; & ſouvent le conquérant lui-même, s'il eſt humain, eſt forcé de verſer des larmes ſur ſes propres victoires.

Mais la gloire, SIRE, d'être cher à ſon peuple, & de le rendre heureux, n'eſt environnée que de la joie & de l'abondance : il ne faut point élever de ſtatues & de colomnes ſuperbes pour l'immortaliſer : elle s'éléve dans le cœur de chaque ſujet un monument plus durable que l'airain & le bronze ; parceque l'amour, dont il eſt l'ouvrage, eſt plus fort que la mort : le titre de conquérant n'eſt écrit que ſur le marbre ; le titre de père du peuple eſt gravé dans les cœurs.

Et quelle félicité pour le Souverain, de regarder son Royaume comme sa famille ; ses sujets, comme ses enfans: de compter que leurs cœurs sont encore plus à lui que leurs biens & leurs personnes ; & de voir, pour ainsi dire, ratifier chaque jour le premier choix de la nation qui éleva ses ancêtres sur le Trône ! la gloire des conquêtes & des triomphes a-t-elle rien qui égale ce plaisir? Mais de plus, SIRE, si la gloire des conquérans vous touche, commencez par gagner les cœurs de vos sujets : cette conquête vous répond de celle de l'univers. Un Roi cher à une nation valeureuse comme la vôtre, n'a plus rien à craindre que l'excès de ses prospérités & de ses victoires.

Ecoutez cette multitude que Jesus-Christ rassasie aujourd'hui dans le désert : ils veulent l'établir Roi sur eux : *Ut raperent eum, & facerent eum Regem.* *Joan. 6. 15.* Ils lui dressent déja un Trône dans leur cœur, ne pouvant le faire remonter encore sur celui de David & des Rois de Juda ses ancêtres : ils ne reconnoissent son droit à la Royauté, que par son humanité. Ah! si les

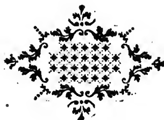
hommes se donnoient des maîtres, ce ne seroit ni les plus nobles, ni les plus vaillans, qu'ils choisiroient ; ce seroit les plus tendres, les plus humains, des maîtres qui fussent en même-tems leurs pères.

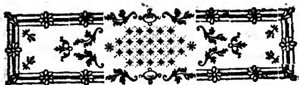
Heureuse la nation, grand Dieu ! à qui vous destinez dans votre miséricorde un Souverain de ce caractère ! d'heureux présages semblent nous le promettre : la clémence & la majesté peintes sur le front de cet auguste Enfant nous annoncent déja la félicité de nos peuples ; ses inclinations douces & bienfaisantes, rassurent & font croître tous les jours nos espérances. Cultivez donc, ô mon Dieu, ces premiers gages de notre bonheur : rendez-le aussi tendre pour ses peuples, que le Prince pieux auquel il doit la naissance, & que vous n'avez fait que montrer à la terre : il ne vouloit régner, vous le savez, que pour nous rendre heureux ; nos misères étoient ses misères ; nos afflictions étoient les siennes ; & son cœur ne faisoit qu'un cœur avec le nôtre : que la clémence & la miséricorde croissent donc avec l'âge dans cet Enfant pré-

cieux,

cieux, & coulent en lui avec le ſang d'un père ſi humain & ſi miſéricordieux : que la douceur & la majeſté de ſon front ſoit toujours une image de celle de ſon ame : que ſon peuple lui ſoit auſſi cher, qu'il eſt lui-même cher à ſon peuple : qu'il prenne dans la tendreſſe de la nation pour lui, la régle & la meſure de l'amour qu'il doit avoir pour elle : par-là il ſera auſſi grand que ſon biſayeul; plus glorieux que tous ſes ancêtres, & ſon humanité ſera la ſource de notre félicité ſur la terre, & de ſon bonheur dans le ciel.

Ainſi ſoit-il.





SERMON

POUR LE JOUR DE

L'INCARNATION.

Sur les caractères de la grandeur de Jesus-Christ.

Hic erit magnus.

Il sera grand. Luc, 1 32.

SIRE,

QUAND les hommes augurent d'un jeune Prince, qu'il sera grand, cette idée ne réveille en eux que des victoires & des prospérités temporelles ; ils n'établissent sa grandeur future que sur des malheurs publics ; & les mêmes signes qui annonçent l'éclat de sa gloire, sont

comme des présages sinistres, qui ne promettent que des calamités au reste de la terre.

Mais ce n'est pas à ces marques vaines & lugubres de grandeur, que l'Ange annonce aujourd'hui à Marie, que Jesus-Christ sera grand : le langage du Ciel & de la vérité, ne ressemble pas à l'erreur & à la vanité des adulations humaines ; & Dieu ne parle point comme l'homme.

Jesus-Christ sera grand, parcequ'il
sera le Saint & le Fils de Dieu : *Sanc-* *Luc.* 1.
tum, vocabitur Filius Dei ; parcequ'il 35.
sauvera son peuple : *Ipse enim salvum* *Matth.*
faciet populum suum ; parceque son ré- 1. 21.
gne ne finira plus : *Et regni ejus non* *Luc.* 1.
erit finis. Tels sont les caractères de sa 33.
grandeur : une grandeur de sainteté ; une grandeur de miséricorde ; une grandeur de perpétuité & de durée.

Et voilà les caractères de la véritable grandeur. Ce n'est pas, SIRE, dans l'élévation de la naissance, dans l'éclat des titres & des victoires, dans l'étendue de la puissance & de l'autorité, que les Princes & les Grands doivent la chercher : ils ne seront grands, comme Jesus-Christ, qu'au-

tant qu'ils feront faints, qu'ils feront utiles aux peuples, & que leur vie & leur régne deviendra un modéle qui fe perpétuera dans tous les fiécles ; c'eft-à-dire, qu'ils auront comme Jefus-Chrift une grandeur de fainteté, une grandeur de miféricorde, une grandeur de perpétuité & de durée.

SIRE,

I. PARTIE. L'Origine éternelle de Jefus-Chrift, fon titre de Fils de Dieu, qui eft le titre effentiel de fa fainteté, l'eft auffi de fa grandeur & de fon éminence. Il n'eft pas appellé grand, parcequ'il compte des Rois & des Patriarches parmi fes ancêtres, & que le fang le plus augufte de l'univers coule dans fes veines; il eft grand, parcequ'il eft le Saint & le Fils du Très-haut : toute fa grandeur a fa fource dans le fein de Dieu d'où il eft forti ; & le grand myftère de fes voies éternelles, qui fe manifefte aujourd'hui, va puifer tout fon éclat dans fa naiffance divine.

Nous n'avons de grand que ce qui nous vient de Dieu. Oui, mes Frè-

tres, que les Grands se vantent d'avoir comme Jesus-Christ des Princes & des Rois parmi leurs ancêtres : s'ils n'ont point d'autre gloire que celle de leurs aïeuls; si toute leur grandeur est dans leur nom; si leurs titres sont leurs uniques vertus; s'il faut rappeller les siécles passés, pour les trouver dignes de nos hommages; leur naissance les avilit & les deshonore, même selon le monde : on oppose sans cesse leur nom à leur personne : le souvenir de leurs aïeuls devient leur opprobre : les Histoires où sont écrites les grandes actions de leurs pères, ne sont plus que des témoins qui déposent contr'eux : on cherche ces glorieux ancêtres dans leurs indignes successeurs : on redemande à leurs noms les vertus qui ont autrefois honoré la patrie; & cet amas de gloire, dont ils ont hérité, n'est plus qu'un poids de honte, qui les flétrit & qui les accable.

Cependant la plupart portent sur leur front l'orgueil de leur origine. Ils comptent les dégrés de leur grandeur par des siécles qui ne sont plus, par des dignités qu'ils ne possé-

dent plus, par des actions qu'ils n'ont point faites, par des aïeuls dont il ne reste qu'une vile poussière, par des monumens que les tems ont effacés; & se croyent au-dessus des autres hommes, parcequ'il leur reste plus de débris domestiques de la rapidité des tems, & qu'ils peuvent produire plus de titres que les autres hommes de la vanité des choses humaines.

Sans doute une haute naissance est une prérogative illustre, à laquelle le consentement des nations a attaché de tout tems des distinctions d'honneur & d'hommage; mais ce n'est qu'un titre, ce n'est pas une vertu: c'est un engagement à la gloire, ce n'est pas elle qui la donne; c'est une leçon domestique, & un motif honorable de grandeur; mais ce n'est pas ce qui nous fait grands: c'est une succession d'honneur & de mérite; mais elle manque & s'éteint en nous, dès que nous héritons du nom sans hériter des vertus qui l'ont rendu illustre. Nous commençons, pour ainsi dire, une nouvelle race; nous devenons des hommes nouveaux; la noblesse n'est plus que pour notre nom, &

la roture pour notre perſonne.

Mais ſi devant le monde même la naiſſance, ſans la vertu, n'eſt plus qu'un vain titre, qui nous reproche ſans ceſſe notre oiſiveté & notre baſſeſſe; qu'eſt-elle devant Dieu, qui ne voit de grand & de réel en nous, que les dons de ſa grace & de ſon eſprit qu'il y a mis lui-même ?

C'eſt donc notre naiſſance ſelon la Foi, qui fait le plus glorieux de tous nos titres. Nous ne ſommes grands, que parceque nous ſommes, comme Jeſus-Chriſt, enfans de Dieu; & que nous ſoutenons la nobleſſe & l'excellence d'une ſi haute origine : c'eſt elle qui éléve le Chrétien au-deſſus des Rois & des Princes de la terre : c'eſt par elle que nous entrons aujourd'hui dans tous les droits de Jeſus-Chriſt; que tout eſt à nous ; que tout l'univers n'eſt que pour nous ; que les Patriarches, & tous les Elus des ſiécles paſſés ſont nos ancêtres ; que nous devenons héritiers d'un royaume éternel; que nous jugerons les Anges & les hommes; & que nous verrons un jour à nos pieds toutes les nations & les puiſſances du ſiécle.

Telle eſt, SIRE, la prérogative des enfans de Dieu : auſſi nos Rois ont mis le titre de Chrétien à la tête de tous les titres qui entourent & annobliſſent leur Couronne ; & le plus ſaint de vos prédéceſſeurs, n'alloit pas chercher la ſource & l'origine de ſa grandeur dans le nombre des Villes & des Provinces ſoumiſes à ſon Empire ; mais dans le lieu ſeul, où il avoit été mis par le batême au nombre des enfans de Dieu.

Mais, SIRE, ce n'eſt pas aſſés, dit ſaint Jean, d'en porter le nom, il faut l'être en effet : *Ut filii Dei nominemur & ſimus.* Si les enfans des Rois, dégénérant de leur auguſte naiſſance, n'avoient que des inclinations baſſes & vulgaires ; s'ils ſe propoſoient la fortune d'un vil artiſan, comme l'objet le plus digne de leur cœur, & ſeul capable de remplir leurs grandes deſtinées ; ſi perdant de vûe le Trône, où ils doivent un jour être élevés, ils neconnoiſſoient rien de plus grand que de ramper dans la boue, & d'être confondus par leurs ſentimens & leurs occupations, avec la plus vile populace ; quel opprobre pour leur nom &

1. Ep. S. Joan. 3. 1.

& pour la nation qui attendroit de tels maîtres ?

Tels, & encore plus coupables, SIRE, ſont les enfans de Dieu, quand ils ſe dégradent juſqu'à vivre comme les enfans du ſiécle. La grace de votre batême vous a élevé encore plus haut que la gloire de votre naiſſance, quoiqu'elle ſoit la plus auguſte de l'univers : par celle-ci, vous n'êtes qu'un Roi temporel ; l'autre vous rend héritier d'un royaume éternel : la première ne vous fait que l'enfant des Rois ; par l'autre, vous êtes devenu l'enfant de Dieu : tous les jours nous voyons croître & ſe développer dans Votre Majeſté, des ſentimens & des inclinations dignes de la naiſſance que vous avez eue des Rois vos ancêtres ; mais ce ne feroit rien, ſi vous n'en montriez encore, qui répondiſſent à la grandeur de la naiſſance que vous tenez de Dieu, lequel vous a mis par le batême au nombre de ſes enfans.

Or, par tout ce qu'éxige une naiſſance royale, jugez, SIRE, de ce que doit éxiger une naiſſance toute divine. Si les enfans des Rois doivent

être au-dessus des autres hommes ; si la moindre bassesse les deshonore ; si le plus léger défaut de courage est une tache qui flétrit tout l'éclat de leur naissance ; si on leur fait un crime d'une simple inégalité d'humeur ; s'il faut qu'ils soient plus vaillans, plus sages, plus circonspects, plus doux, plus affables, plus humains, plus grands que le reste des hommes ; si le monde éxige tant des enfans de la terre, qu'est-ce que Dieu ne doit pas demander des enfans du Ciel ? quelle innocence ? quelle pureté de desirs ? quelle élévation de sentimens ? quelle supériorité au-dessus des sens & des passions ? quel mépris pour tout ce qui n'est pas éternel ? qu'il faut être grand pour soutenir l'éminence d'une si haute origine ! Premier caractère de la grandeur de Jesus-Christ, une grandeur de sainteté : *Hic erit magnus, & Filius Altissimi vocabitur.*

II. PARTIE. MAis en second lieu, il sera grand parcequ'il sauvera son peuple : *Ipse enim salvum faciet populum suum ;* second caractère de sa grandeur, une grandeur de miséricorde.

Il ne descend sur la terre que pour combler les hommes de ses bienfaits. Nous étions sous la servitude & sous la malédiction ; & il vient rompre nos chaînes & nous mettre en liberté : nous étions ennemis de Dieu, & étrangers à ses promesses ; & il vient nous réconcilier avec lui, & nous rendre citoyens des Saints, & enfans d'une nouvelle alliance : nous vivions sans loi, sans joug, sans Dieu dans ce monde ; & il vient être notre loi, notre vérité, notre justice, & répandre l'abondance de ses dons & de ses graces sur tout l'univers. En un mot, il vient renouveller toute la nature ; sanctifier ce qui étoit souillé ; fortifier ce qui étoit foible ; sauver ce qui étoit perdu ; réunir ce qui étoit divisé : quelle grandeur ! car il n'y a rien de si grand que de pouvoir être utile à tous les hommes.

Et telle est la grandeur où les Princes & les Souverains, & tout ce qui porte le nom de grand sur la terre, doit aspirer : ils ne peuvent être grands qu'en se rendant utiles aux peuples ; & leur portant, comme Jesus-Christ, la liberté, la paix & l'abondance.

Je dis la liberté, non celle qui favorise les passions & la licence : c'est un nouveau joug & une servitude honteuse, que ce funeste libertinage ; & la régle des mœurs est le premier principe de la félicité & de l'affermissement des Empires. Ce n'est pas celle encore, ou qui s'éléve contre l'autorité légitime, ou qui veut partager avec le Souverain celle qui réside en lui seul ; & sous prétexte de la modérer, l'anéantir & l'éteindre. Il n'y a de bonheur pour les peuples que dans l'ordre & dans la soumission : pour peu qu'ils s'écartent du point fixe de l'obéissance, le Gouvernement n'a plus de régle : chacun veut être à lui-même sa loi ; la confusion, les troubles, les dissensions, les attentats, l'impunité naissent bien-tôt de l'indépendance ; & les Souverains ne sauroient rendre leurs sujets heureux, qu'en les tenant soumis à l'autorité, & leur rendant en même-tems l'assujettissement doux & aimable.

La liberté, SIRE, que les Princes doivent à leurs peuples, c'est la liberté des loix. Vous êtes le maître de la vie & de la fortune de vos sujets ;

mais vous ne pouvez en diſpoſer que ſelon les loix : vous ne connoiſſez que Dieu ſeul au-deſſus de vous, il eſt vrai ; mais les loix doivent avoir plus d'autorité que vous-même : vous ne commandez pas à des eſclaves ; vous commandez à une nation libre & belliqueuſe, auſſi jalouſe de ſa liberté que de ſa fidélité, & dont la ſoumiſſion eſt d'autant plus ſûre qu'elle eſt fondée ſur l'amour qu'elle a pour ſes maîtres. Ses Rois peuvent tout ſur elle, parceque ſa tendreſſe & ſa fidélité ne mettent point de bornes à ſon obéiſſance ; mais il faut que ſes Rois en mettent eux-mêmes à leur autorité, & que plus ſon amour ne connoît point d'autre loi qu'une ſoumiſſion aveugle, plus ſes Rois n'éxigent de ſa ſoumiſſion que ce que les loix leur permettent d'en éxiger : autrement ils ne ſont plus les pères & les protecteurs de leurs peuples, ils en ſont les ennemis & les oppreſſeurs ; ils ne régnent pas ſur leurs ſujets, ils les ſubjuguent.

La puiſſance de votre auguſte biſaïeul ſur la nation a paſſé celle de tous les Rois vos ancêtres : un régne

long & glorieux l'avoit affermie : sa haute sagesse la soutenoit ; & l'amour de ses sujets n'y mettoit presque plus de bornes : cependant il a su plus d'une fois la faire céder aux loix ; les prendre pour arbitres entre lui & ses sujets, & soumettre noblement ses intérêts à leurs décisions.

Ce n'est donc pas le Souverain, c'est la loi, SIRE, qui doit régner sur les peuples. Vous n'en êtes que le ministre & le premier dépositaire : c'est elle qui doit régler l'usage de l'autorité ; & c'est par elle que l'autorité n'est plus un joug pour les sujets, mais une régle qui les conduit ; un secours qui les protége ; une vigilance paternelle, qui ne s'assure leur soumission, que parcequ'elle s'assure leur tendresse. Les hommes croyent être libres, quand ils ne sont gouvernés que par les loix : leur soumission fait alors tout leur bonheur, parcequ'elle fait toute leur tranquillité & toute leur confiance : les passions, les volontés injustes, les desirs excessifs & ambitieux que les Princes mêlent à l'usage de l'autorité, loin de l'étendre, l'affoiblissent : ils deviennent

moins puiſſans dès qu'ils veulent l'être plus que les loix : ils perdent en croyant gagner : tout ce qui rend l'autorité injuſte & odieuſe, l'énerve & la diminue : la ſource de leur puiſſance eſt dans le cœur de leurs ſujets ; & quelque abſolus qu'ils paroiſſent, on peut dire qu'ils perdent leur véritable pouvoir, dès qu'ils perdent l'amour de ceux qui les ſervent.

J'ai dit encore la paix & l'abondance, qui ſont toujours les fruits heureux de la liberté dont nous venons de parler : & voilà les biens que Jeſus-Chriſt vient apporter ſur la terre ; il n'eſt grand, que parcequ'il eſt le bienfaiteur de tous les hommes.

Oui, SIRE, il faut être utile aux hommes, pour être grand dans l'opinion des hommes. C'eſt la reconnoiſſance, qui les porta autrefois à ſe faire des dieux mêmes de leurs bienfaiteurs: ils adorèrent la terre qui les nourriſſoit ; le ſoleil qui les éclairoit ; des Princes bienfaiſans ; un Jupiter Roi de Créte, un Oſiris Roi d'Egypte, qui avoient donné des loix ſages à leurs ſujets, qui avoient été les pères de leurs peuples, & les avoient rendu

heureux pendant leur régne : l'amour & le respect qu'inspire la reconnoissance fut si vif, qu'il dégénéra même en culte.

Il faut mettre les hommes dans les intérêts de notre gloire, si nous voulons qu'elle soit immortelle ; & nous ne pouvons les y mettre que par nos bienfaits. Les grands talens & les titres, qui nous élévent au-dessus d'eux, & qui ne font rien à leur bonheur, les éblouissent sans les toucher, & deviennent plutôt l'objet de l'envie, que de l'affection & de l'estime publique. Les louanges que nous donnons aux autres, se rapportent toujours par quelque endroit à nous-mêmes : c'est l'intérêt ou la vanité qui en sont les sources secrettes ; car tous les hommes sont vains, & n'agissent presque que pour eux ; & d'ordinaire ils n'aiment pas à donner en pure perte des louanges qui les humilient, & qui sont comme des aveux publics de la supériorité qu'on a sur eux : mais la reconnoissance l'emporte sur la vanité ; & l'orgueil souffre sans peine que nos bienfaiteurs soient en même-tems nos supérieurs & nos maîtres.

Non, SIRE, un Prince qui n'a eu que des vertus militaires, n'eſt pas aſſuré d'être grand dans la poſtérité. Il n'a travaillé que pour lui ; il n'a rien fait pour ſes peuples : & ce ſont les peuples, qui aſſurent toujours la gloire & la grandeur du Souverain. Il pourra paſſer pour un grand Conquérant ; mais on ne le regardera jamais comme un grand Roi : il aura gagné des batailles ; mais il n'aura pas gagné le cœur de ſes ſujets : il aura conquis des Provinces étrangères ; mais il aura épuiſé les ſiennes : en un mot, il aura conduit habilement des armées ; mais il aura mal gouverné ſes ſujets.

Mais, SIRE, un Prince qui n'a cherché ſa gloire que dans le bonheur de ſes ſujets ; qui a préféré la paix & la tranquillité qui ſeule peut les rendre heureux, à des victoires qui n'euſſent été que pour lui ſeul, & qui n'auroient abouti qu'à flatter ſa vanité : un Prince qui ne s'eſt regardé que comme l'homme de ſes peuples ; qui a cru que ſes tréſors les plus précieux étoient les cœurs de ſes ſujets : un Prince qui par la ſageſſe de ſes loix

& de ſes éxemples a banni les déſordres de ſon Etat, corrigé les abus, conſervé la bienſéance des mœurs publiques, maintenu chacun à ſa place ; réprimé le luxe & la licence, toujours plus funeſtes aux Empires que les guerres & les calamités les plus triſtes, rendu au culte & à la religion de ſes pères l'autorité, l'éclat, la majeſté, l'uniformité qui en perpétuent le reſpect parmi les peuples ; maintenu le ſacré dépôt de la Foi contre toutes les entrepriſes des eſprits indociles & inquiets ; qui a regardé ſes ſujets comme ſes enfans, ſon Royaume comme ſa famille, & qui n'a uſé de ſa puiſſance que pour la félicité de ceux qui la lui avoient confiée : un Prince de ce caractère ſera toujours grand, parcequ'il l'eſt dans le cœur des peuples. Les pères raconteront à leurs enfans le bonheur qu'ils eurent de vivre ſous un ſi bon maître ; ceux-ci le rediront à leurs neveux ; & dans chaque famille, ce ſouvenir conſervé d'âge en âge, deviendra comme un monument domeſtique élevé dans l'enceinte des murs paternels, qui perpétuera la mémoire d'un ſi

bon Roi dans tous les siécles.

Non, SIRE, ce ne sont pas les statues & les inscriptions, qui immortalisent les Princes; elles deviennent tôt ou tard le triste jouet des tems & de la vicissitude des choses humaines. En vain Rome & la Gréce avoient autrefois multiplié à l'infini les images de leurs Rois & de leurs Césars, & épuisé toute la science de l'art pour les rendre plus précieuses aux siécles suivans; de tous ces monumens superbes à peine un seul est venu jusqu'à nous : ce qui n'est écrit que sur le marbre & sur l'airain, est bien-tôt effacé; ce qui est écrit dans les cœurs, demeure toujours.

AUssi le dernier caractère de la grandeur de Jesus-Christ, c'est la durée & la perpétuité de son régne : *Et regni ejus non erit finis.* Il étoit hier, il est aujourd'hui, & il sera dans tous les siécles : ses bienfaits perpétueront sa royauté & sa puissance: les hommes de tous les tems le reconnoîtront, l'adoreront comme leur Chef, leur Libérateur, leur Pontife toujours vivant, & qui s'offre toujours pour nous III. PARTIE.

à son Père : il sera même le Prince de l'éternité ; il régnera sur tous les Elus dans le ciel ; & l'Eglise triomphante ne sera pas moins son royaume & son héritage, que celle qui combat sur la terre : c'est ici une grandeur de perpétuité & de durée.

En effet, la gloire qui doit finir avec nous est toujours fausse. Elle étoit donnée à nos titres plus qu'à nos vertus : c'étoit un faux éclat qui environnoit nos places, mais qui ne sortoit pas de nous-mêmes : nous étions sans cesse entourés d'admirateurs, & vuides au-dedans des qualités qu'on admire : cette gloire étoit le fruit de l'erreur & de l'adulation ; & il n'est pas étonnant de la voir finir avec elles. Telle est la gloire de la plupart des Princes & des Grands : on honore leurs cendres encore fumantes, d'un reste d'éloge : on ajoûte encore cette vaine décoration à celle de leur pompe funébre ; mais tout s'éclipse & s'évanouit le lendemain : on a honte des louanges qu'on leur a données ; c'est un langage suranné & insipide qu'on n'oseroit plus parler : on en voit presque rougir les mo-

numens publics où elles ſont encore écrites, & où elles ne ſemblent ſubſiſter que pour rappeller publiquement un ſouvenir qui les déſavoue : ainſi les adulations ne ſurvivent jamais à leurs héros ; & les éloges mercenaires, loin d'immortaliſer la gloire des Princes, n'immortaliſent que la baſſeſſe, l'intérêt, & la lâcheté de ceux qui ont été capables de les donner.

Pour connoître la grandeur véritable des Souverains & des Grands, il faut la chercher dans les ſiécles qui ſont venus après eux : plus même ils s'éloignent de nous, plus leur gloire croît & s'affermit, lorſqu'elle a pris ſa ſource dans l'amour des peuples. On diſpute encore aujourd'hui à un de vos plus vaillans Prédéceſſeurs, les éloges magnifiques que ſon ſiécle lui donna à l'envi ; & malgré la gloire de Marignan, on doute ſi la valeur doit le faire compter parmi les grands Rois qui ont occupé votre Trône ; & avec moins de ces talens brillans qui font les Héros, & plus de ces vertus pacifiques qui font les bons Rois, ſon Prédéceſſeur ſera toujours grand dans

nos Hiſtoires, parcequ'il ſera toujours cher à la nation dont il fut le père. On ne compte pour rien les éloges donnés aux Souverains pendant leur régne, s'ils ne ſont repetés ſous les régnes ſuivans : c'eſt là que la poſtérité toujours équitable, ou les dégrade d'une gloire dont ils n'étoient redevables qu'à leur puiſſance & à leur rang, ou leur conſerve un rang, qu'ils dûrent à leur vertu bien plus qu'à leur puiſſance. Il faut, SIRE, que la vie d'un grand Roi puiſſe être propoſée comme une régle à ſes ſucceſſeurs ; & que ſon régne devienne le modéle de tous les régnes à venir : c'eſt par-là qu'il ſera, ſi je l'oſe dire, éternel, comme le régne de Jeſus-Chriſt : *Et regni ejus non erit finis.*

Le régne de David fut toujours le modéle des bons Rois de Juda, & ſa durée égala celle du Trône de Jéruſalem. Ce ne furent pas ſes victoires toutes ſeules, qui le rendirent le modéle des Rois ſes ſucceſſeurs : Saül en avoit remporté comme lui ſur les Philiſtins & ſur les Amalécites. Ce fut ſa piété envers Dieu ; ſon amour pour ſon peuple ; ſon zèle pour la loi

& pour la Religion de ſes pères ; ſa ſoumiſſion à Dieu dans les diſgraces ; ſa modération dans la victoire & dans la proſpérité ; ſon reſpect pour les Prophétes, qui venoient de la part de Dieu l'avertir de ſes devoirs, & lui ouvrir les yeux ſur ſes foibleſſes ; les larmes publiques de pénitence & de piété dont il baigna ſon Trône, pour expier le ſcandale de ſa chute ; les richeſſes immenſes qu'il amaſſa pour élever un Temple au Dieu de ſes pères ; ſa confiance dans le grand Prêtre & dans les Miniſtres du culte ſaint ; le ſoin qu'il prit d'inſpirer à ſon fils Salomon les maximes de la vertu & de la ſageſſe ; & enfin le bon ordre, & la juſtice des loix qu'il établit dans tout Iſrael.

Voilà, SIRE, la grandeur que Votre Majeſté doit ſe propoſer. Régnez de manière que votre régne puiſſe être éternel ; que non-ſeulement il vous aſſure la royauté immortelle des Enfans de Dieu, mais encore que dans tous les âges qui ſuivront, on vous propoſe aux Princes vos ſucceſſeurs comme le modéle des bons Rois,

Ce ne sera pas seulement en remportant des victoires, que vous deviendrez un grand Roi : ce sera votre amour pour vos peuples, votre fidélité envers Dieu, votre zèle pour la Religion de vos Pères, votre attention à rendre vos sujets heureux, qui feront de votre régne le plus bel endroit de nos Histoires, & le modéle de tous les régnes à venir.

Aimez vos peuples, SIRE ; & que ces mêmes paroles si souvent portées à vos oreilles, trouvent toujours un accès favorable dans votre cœur. Soyez tendre, humain, affable, touché de leurs misères, compatissant à leurs besoins, & vous serez un grand Roi ; & la durée de votre régne égalera celle de la Monarchie. Dieu vous a établi sur une nation qui aime ses Princes, & qui par cela seul mérite d'en être aimée. Dans un Royaume où les peuples naissent, pour ainsi dire, bons sujets, il faut que les Souverains en naissant, naissent de bons maîtres. Vous voyez déja tous les cœurs voler après vous. SIRE, l'amour ne peut se payer que par l'amour ; & vous ne seriez pas digne de

la tendresse de vos sujets, si vous leur refusiez la vôtre.

Il n'y a point d'autre gloire pour les Rois : leur grandeur est toute dans l'amour de leurs peuples : ce sont eux qui perpétuent de siécle en siécle la mémoire des bons Princes. Et quelle gloire en effet pour un Roi, de régner encore après sa mort sur les cœurs de ses sujets ! d'être sûr que dans tous les tems à venir, les peuples, ou regretteront de n'avoir pas vécu sous son régne, ou se féliciteront d'avoir un Roi qui lui ressemble ! quelle gloire, SIRE, de faire dire de soi dans toute la suite des siécles, comme la Reine de Saba le disoit de Salomon : Heureux ceux qui le virent, & qui vécurent sous la douceur de ses loix & de son Empire ! heureux l'âge qui montra à la terre un si bon maître ! heureuses les villes & les campagnes, qui virent revivre sous son régne l'abondance, la paix, la joie, la justice, l'innocence des âges les plus fortunés ! heureuse la nation que le Ciel favorisera un jour d'un Prince qui lui soit semblable !

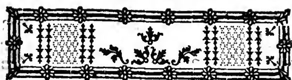
Grand Dieu ! c'est vous seul qui

donnez les bons Rois aux peuples ; & c'eſt le plus grand don que vous puiſſiez faire à la terre. Vous tenez encore entre vos mains l'Enfant auguſte que vous deſtinez à la Monarchie : ſon âge, ſon innocence le laiſſent encore l'ouvrage commencé de vos miſéricordes : il n'eſt pas encore ſorti de deſſous la main qui le forme & qui l'achéve. Grand Dieu ! il eſt encore tems, formez-le pour le bonheur des peuples à qui vous l'avez réſervé ; & que cette prière ſi ſouvent ici renouvellée, ne laſſe pas votre bonté, puiſqu'elle intéreſſe ſi fort le ſalut, & la félicité d'une nation que vous avez toujours protégée.

C'eſt ſous les bons Rois, que votre culte s'affermit ; que la Foi triomphe des erreurs ; que l'affreuſe incrédulité eſt bannie ou obligée de ſe cacher ; que les nouvelles doctrines ſont proſcrites ; que les eſprits rebelles ne trouvent de protection & de ſûreté, que dans l'obéiſſance & dans l'unité ; que vos Miniſtres, paiſibles dans l'éxercice de leurs fonctions, & veillant ſans ceſſe à la conſervation du dépôt, voyent l'autorité

de l'Empire donner les mains à celle du Sacerdoce ; & que tous les cœurs, déja réunis aux pieds du Trône, portent la même union & la même concorde aux pieds des autels. Ajoûtez donc en lui de jour en jour, ô mon Dieu, de ces traits heureux qui promettent de bons Rois à leurs peuples : que l'ouvrage de vos miséricordes croisse, & se développe tous les jours en lui avec ses années. Nous ne vous demandons pas qu'il devienne le vainqueur de l'Europe ; nous vous demandons qu'il soit le père de son peuple. C'est la puissance de votre bras, qui nous l'a conservé, en frappant autour de son berceau tout le reste de sa Famille royale ; que ce soit elle qui nous le forme, & qui nous le prépare : il est, comme Moïse, l'enfant sauvé des funérailles de toute sa race ; qu'il soit comme lui, le sauveur & le libérateur de son peuple ; & que ce premier prodige, qui l'a retiré du sein de la mort, soit pour nous le présage assuré de ceux que vous nous faites espérer sous son Empire.

Ainsi soit-il.



SERMON

POUR LE DIMANCHE

DE LA PASSION.

Sur la fausseté de la gloire humaine.

Si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est.

Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien. Joan. 8. 54.

SIRE,

SI la gloire du monde, sans la crainte de Dieu, étoit quelque chose de réel; quel homme jusques-là avoit paru sur la terre, qui eût plus de lieu de se glorifier lui-même que Jesus-Christ?

Outre la gloire de descendre d'une

race royale, & de compter les David & les Salomon parmi ses ancêtres, avec quel éclat n'avoit-il pas paru dans le monde ?

Suivez-le dans tout le cours de sa vie : toute la nature lui obéit: les eaux s'affermissent sous ses pieds : les morts entendent sa voix : les démons, frappés de sa puissance, vont se cacher loin de lui : les cieux s'ouvrent sur sa tête, & annoncent eux-mêmes aux hommes sa gloire & sa magnificence: la boue entre ses mains rend la lumière aux aveugles : tous les lieux par où il passe, ne sont marqués que par ses prodiges : il lit dans les cœurs : il voit l'avenir comme le présent : il entraîne après lui les villes & les peuples : personne avant lui n'avoit parlé comme il parle ; & charmées de son éloquence céleste, les femmes de Juda appellent heureuses les entrailles qui l'ont porté.

Quel homme s'étoit jamais montré sur la terre environné de tant de gloire ? & cependant il nous apprend que s'il se l'attribue à lui-même, & que sa gloire ne soit qu'une gloire humaine, sa gloire n'est plus rien : *Si ego glorifico*

meipsum, gloria mea nihil est.

La probité mondaine, les grands talens, les succès éclatans ne sont donc plus rien, dès qu'ils ne sont que les vertus de l'homme; & il n'y a point de gloire véritable sans la crainte de Dieu : c'est ce qui va faire le sujet de ce discours.

SIRE,

I. PARTIE. IL y a long-tems que les hommes, toujours vains, font leur idole de la gloire : ils la perdent la plupart en la cherchant; & croyent l'avoir trouvée, quand on donne à leur vanité les louanges qui ne sont dûes qu'à la vertu.

Il n'est point de Prince ni de Grand, malgré la bassesse & le déréglement de ses mœurs & de ses panchans, à qui de vaines adulations ne promettent la gloire & l'immortalité; & qui ne compte sur les suffrages de la postérité, où son nom même ne passera peut-être pas, & où du moins il ne sera connu que par ses vices. Il est vrai que le monde qui avoit élevé ces idoles de boue, les renverse lui-même le lendemain; & qu'il se venge à loisir

dans les âges ſuivans par la liberté de ſes cenſures, de la contrainte & de l'injuſtice de ſes éloges.

Il n'attend pas même ſi tard : les applaudiſſemens publics qu'on donne à la plupart des Grands pendant leur vie, ſont preſque toujours à l'inſtant démentis par les jugemens & les diſcours ſecrets : leurs louanges ne font que réveiller l'idée de leurs défauts ; & à peine ſorties de la bouche même de celui qui les publie, elles vont, s'il m'eſt permis de parler ainſi, expirer dans ſon cœur qui les déſavoue.

Mais ſi la gloire humaine eſt preſque toujours dégradée devant le tribunal même du monde, auroit-elle quelque choſe de plus réel aux yeux de Dieu, devant qui il n'y a de véritables grands que ceux qui le craignent? *Qui autem timent te, magni erunt apud te per omnia.* *Judith. 16. 19.*

Et pour mettre cette vérité dans un point de vûe qui nous la montre toute entière : remarquez, je vous prie, mes Frères, que les hommes ont de tout tems établi la gloire dans l'honneur & la probité, dans l'éminence

& la diſtinction des talens, & enfin dans les ſuccès éclatans.

Or, ſans la crainte de Dieu, toute probité humaine eſt ou fauſſe, ou du moins elle n'eſt pas ſûre; les plus grands talens deviennent dangereux ou à celui qui s'en glorifie, ou à ceux auprès deſquels il en fait uſage; & enfin les ſuccès les plus éclatans ou prennent leur ſource dans le crime, ou ne ſont ſouvent que des crimes éclatans eux-mêmes: *Si ego glorifico meipſum, gloria mea nihil eſt.*

Je dis premiérement, que la probité humaine ſans la crainte de Dieu eſt preſque toujours fauſſe, ou du moins qu'elle n'eſt jamais ſûre.

Je ſai que le monde ſe vante d'un phantôme d'honneur & de probité indépendant de la Religion: il croit qu'on peut être fidéle aux hommes, ſans être fidéle à Dieu; être orné de toutes les vertus que demande la ſociété, ſans avoir celles qu'éxige l'Evangile; & en un mot être honnête homme, ſans être Chrétien.

On pourroit laiſſer au monde cette foible conſolation, ne pas lui diſputer une gloire auſſi vaine & auſſi frivole que

que lui-même ; & puiſqu'il renonce aux vertus des Saints, lui paſſer du moins celles des hommes. C'eſt l'attaquer par ſon endroit ſenſible & dans ſon dernier retranchement, de vouloir lui ôter le ſeul nom de bien qui lui reſte, & qui le conſole de la perte de tous les autres ; & de le déposſéder d'un honneur & d'une probité qu'il croit n'appartenir qu'à lui ſeul, & qu'il diſpute même ſouvent aux Juſtes.

Ne le troublons donc pas dans une poſſeſſion ſi paiſible & en même-tems ſi injuſte. Convenons qu'au milieu de la dépravation & de la décadence des mœurs publiques, le monde a encore ſauvé du débris des reſtes d'honneur & de droiture ; que malgré les vices & les paſſions qui les dominent, paroiſſent encore ſous ſes étendars des hommes, fidéles à l'amitié, zélés pour la patrie, rigides amateurs de la vérité, eſclaves religieux de leur parole, vengeurs de l'injuſtice, protecteurs de la foibleſſe ; en un mot, partiſans du plaiſir, & néanmoins ſectateurs de la vertu.

Voilà les juſtes du monde, ces

héros d'honneur & de probité qu'il fait tant valoir ; qu'il oppose même tous les jours avec une espéce d'insulte & d'ostentation, aux véritables justes de l'Evangile. Il les dégrade pour élever son idole ; il se vante que l'honneur & la véritable probité ne réside que chez lui : il nous laisse l'obscurité, les petitesses, les travers, & tout le faux de la vertu ; & s'en arroge à lui-même l'héroïsme & la gloire. Mais qu'il seroit aisé de venger l'honneur de Dieu contre le culte vain & pompeux que le monde rend à son idole ! il n'y auroit qu'à souffler sur cet édifice d'orgueil & de vanité, à peine en retrouveriez-vous les foibles vestiges.

Ces hommes vertueux dont le monde se fait tant d'honneur, n'ont au fond souvent pour eux que l'erreur publique : amis fidéles, je le veux ; mais c'est le goût, la vanité ou l'intérêt, qui les lie ; & dans leurs amis, ils n'aiment qu'eux-mêmes : bons citoyens, il est vrai ; mais la gloire & les honneurs qui nous reviennent en servant la patrie, sont l'unique lien & le seul devoir qui

les attache : amateurs de la vérité, je l'avoue; mais ce n'eſt pas elle qu'ils cherchent, c'eſt le crédit & la confiance qu'elle leur acquiert parmi les hommes : obſervateurs de leur parole ; mais c'eſt un orgueil, qui trouveroit de la lâcheté & de l'inconſtance à ſe dédire ; ce n'eſt pas une vertu qui ſe fait une religion de ſes promeſſes : vengeurs de l'injuſtice ; mais en la puniſſant dans les autres, ils ne veulent que publier qu'ils n'en ſont pas capables eux-mêmes : protecteurs de la foibleſſe ; mais ils veulent avoir des panégyriſtes de leur généroſité ; & les éloges des opprimés, ſont ce que leur offre de plus touchant leur oppreſſion & leur miſère. En un mot, dit l'Ecriture, on les appelle miſéricordieux ; ils ont toutes les vertus pour le public : mais n'étant pas fidéles à Dieu, ils n'en ont pas une ſeule pour eux-mêmes : *Multi homines miſericordes vocantur ; virum autem fidelem quis inveniet ?* Prov. 20. 6.

Mais quand la probité du monde ne ſeroit pas preſque toujours fauſſe, il faudroit convenir du moins qu'elle n'eſt jamais ſûre. La Religion toute

ſeule aſſure la vertu, parceque les motifs qu'elle nous fournit ſont partout les mêmes : la honte & l'opprobre en ſeroient le prix devant les hommes, qu'elle n'en paroîtroit que plus belle & plus glorieuſe à l'homme de bien : ſa vie même ſeroit en péril, qu'il ne voudroit pas la racheter aux dépens de ſa vertu : le ſecret & l'impunité ne ſont pas pour lui des attraits pour le vice, puiſque Dieu eſt le ſeul témoin qu'il craint ; & le reproche de ſa conſcience, la ſeule peine qui l'afflige : la gloire même, & les acclamations publiques le ſolliciteroient à une entrepriſe ambitieuſe & injuſte, qu'il préféreroit le devoir & la régle qui la condamnent, aux applaudiſſemens de l'univers qui l'approuve. Enfin, changez tant qu'il vous plaira les ſituations d'un véritable Juſte : le monde peut varier à ſon égard ; les ſuffrages publics qui l'élévent aujourd'hui, peuvent demain le dégrader & l'abattre ; ſa fortune peut changer ; mais ſa vertu ne changera point avec ſa fortune.

Il ne s'agit pas ici de nous alléguer des exemples où la piété la plus eſti-

mée s'est démentie plus d'une fois: outre que le monde est plein de faux justes, & que tous ceux qui en portent le nom aux yeux des hommes, n'en ont pas le mérite devant Dieu; ç'a été de tout tems l'injustice du monde, d'attribuer à la vertu les foiblesses de l'homme. Le Juste peut tomber; mais la vertu seule peut le défendre, ou le relever de ses chutes: elle seule marche sûrement, parceque les principes sur lesquels elle s'appuie sont toujours les mêmes: les occasions ne l'autorisent pas contre le devoir, parceque les occasions ne changent jamais rien aux régles: la lumière & les regards publics sont pour elle comme la solitude & les ténébres: en un mot, elle ne compte les hommes pour rien, parceque Dieu seul, qui la voit, doit être son juge.

Trouvez, si vous le pouvez, la même sûreté dans les vertus humaines. Nées le plus souvent dans l'orgueil & dans l'amour de la gloire, elles y trouvent un moment après leur tombeau: formées par les regards publics, elles vont s'éteindre le lendemain, comme ces feux passa-

gers, dans le ſecret & dans les ténébres : appuyées ſur les circonſtances, ſur les occaſions, ſur les jugemens des hommes, elles tombent ſans ceſſe avec ces appuis fragiles : les triſtes fruits de l'amour propre, elles ſont toujours ſous l'inconſtance de ſon empire : enfin le foible ouvrage de l'homme, elles ne ſont, comme lui, à l'épreuve de rien.

Qu'il s'offre à ce vertueux du ſiécle une occaſion ſûre de décréditer un ennemi, ou de ſupplanter un concurrent ; pourvû qu'il conſerve la réputation & la gloire de la modération, il ſera peu touché d'en avoir le mérite : que ſa vengeance n'intéreſſe point ſon honneur, elle ne ſera plus indigne de ſa vertu : placez-le dans une ſituation où il puiſſe accorder ſa paſſion avec l'eſtime publique, il ne s'embarraſſera pas de l'accorder avec ſon devoir : en un mot, qu'il paſſe toujours pour homme de bien, c'eſt la même choſe pour lui que de l'être.

Tout Iſrael paroît applaudir d'abord à la révolte d'Abſalom : Achitophel, cet homme ſi ſage & ſi vertueux dans l'eſtime publique, & dont les

conseils étoient regardés comme les conseils de Dieu, préfère pourtant le parti du crime, où il trouve les suffrages publics & l'espérance de son élévation, à celui de la justice, qui ne lui offre plus que le devoir.

Non, mes Frères, rien n'est sûr dans les vertus humaines, si la vertu de Dieu ne les soutient & ne les fixe. Soyez bienfaisant, juste, généreux, sincère : vous pouvez être utile au public; mais vous devenez inutile à vous-même : vous faites des œuvres louables aux yeux des hommes; mais en ferez-vous jamais une véritable vertu ? tout est faux & vuide dans un cœur que Dieu ne remplit point, c'est un Roi lui-même qui parle; & connoître votre justice & votre vertu, ô mon Dieu! c'est la seule racine qui porte des fruits d'immortalité, & la source de la véritable gloire : *Vani autem sunt omnes homines in quibus non subest scientia Dei.* Sap. 13. 1.

C'est donc en vain qu'on met la véritable gloire dans l'honneur & la probité mondaine : on n'est grand que par le cœur; & le cœur vuide de Dieu n'a plus que le faux & les bassesses de l'homme.

II. PARTIE. MAis peut-être que les vertus civiles toutes feules font trop obfcures, & que la diftinction & la fupériorité des grands talens nous donnera plus de droit à la gloire.

Hélas! SIRE, que font les grands talens, que de grands vices, fi les ayant reçus de Dieu, nous ne les employons que pour nous-mêmes? que deviennent-ils entre nos mains? fouvent l'inftrument des malheurs publics; toujours la fource de notre condamnation & de notre perte.

Qu'eft-ce qu'un Souverain né avec une valeur bouillante, & dont les éclairs brillent déja de toutes parts dès fes plus jeunes ans, fi la crainte de Dieu ne le conduit & ne le modère? un aftre nouveau & malfaifant, qui n'annonce que des calamités à la terre: plus il croîtra dans cette fcience funefte, plus les mifères publiques croîtront avec lui: fes entreprifes les plus téméraires n'offriront qu'une foible digue à l'impétuofité de fa courfe: il croira effacer par l'éclat de fes victoires leur témérité ou leur injuftice: l'efpérance du fuccès fera le feul titre

qui justifiera l'équité de ses armes : tout ce qui lui paroîtra glorieux, deviendra légitime : il regardera les momens d'un repos sage & majestueux, comme une oisiveté honteuse & des momens qu'on dérobe à sa gloire : ses voisins deviendront ses ennemis, dès qu'ils pourront devenir sa conquête ; ses peuples eux-mêmes fourniront de leurs larmes & de leur sang la triste matière de ses triomphes : il épuisera & renversera ses propres Etats pour en conquérir de nouveaux ; il armera contre lui les peuples & les nations ; il troublera la paix de l'univers ; il se rendra célébre en faisant des millions de malheureux. Quel fléau pour le genre humain ! & s'il y a un peuple sur la terre capable de lui donner des éloges, il n'y a qu'à lui souhaiter un tel maître.

Repassez sur tous les grands talens qui rendent les hommes illustres ; s'ils sont donnés aux impies, c'est toujours pour le malheur de leur nation & de leur siécle. Les vastes connoissances empoisonnées par l'orgueil, ont enfanté ces chefs & ces docteurs célé-

bres de mensonge, qui dans tous les âges ont levé l'étendart du schisme & de l'erreur; & formé, dans le sein même du Christianisme, les sectes qui le déchirent.

Ces beaux esprits si vantés, & qui par des talens heureux ont rapproché leur siécle du goût & de la politesse des anciens : dès que leur cœur s'est corrompu, ils n'ont laissé au monde que des ouvrages lascifs & pernicieux; où le poison préparé par des mains habiles, infecte tous les jours les mœurs publiques; & où les siécles qui nous suivront, viendront encore puiser la licence & la corruption du nôtre.

Tournez-vous d'un autre côté: comment ont paru sur la terre ces génies supérieurs, mais ambitieux & inquiets; nés pour faire mouvoir les ressorts des Etats & des Empires, & ébranler l'univers entier? Les peuples & les Rois sont devenus le jouet de leur ambition & de leurs intrigues : les dissensions civiles & les malheurs domestiques ont été les théâtres lugubres, où ont brillé leurs grands talens.

Un ſeul homme obſcur, avec ces avantages éminens de la nature, mais ſans conſcience & ſans probité, a pu s'élever les ſiécles paſſés ſur les débris de ſa patrie ; changer la face entière d'une nation voiſine & belliqueuſe, ſi jalouſe de ſes loix & de ſa liberté ; ſe faire rendre des hommages que ſes citoyens diſputent même à leurs Rois; renverſer le trône, & donner à l'univers le ſpectacle d'un Souverain, dont la couronne ne put mettre la tête ſacrée à couvert de l'arrêt inoui qui le condamna à la perdre.

Eſprits vaſtes, mais inquiets & turbulens ; capables de tout ſoutenir hors le repos ; qui tournent ſans ceſſe autour du pivot même qui les fixe & qui les attache ; & qui, ſemblables à Samſon, ſans être animés de ſon eſprit, aiment encore mieux ébranler l'édifice & être écraſés ſous ſes ruines, que de ne pas s'agiter, & faire uſage de leurs talens & de leur force. Malheur au ſiécle qui produit de ces hommes rares & merveilleux ! & chaque nation a eu là-deſſus ſes leçons & ſes éxemples domeſtiques.

Mais enfin, ſi ce n'eſt pas un mal-

heur pour leur siécle, c'est du moins un malheur pour eux-mêmes: semblables à un navire sans gouvernail, que des vents favorables poussent à pleines voiles; plus notre course est rapide, plus le naufrage est inévitable: rien n'est si dangereux pour soi, que les grands talens, dont la Foi ne régle pas l'usage: les vaines louanges qu'attirent ces qualités brillantes, corrompent le cœur; & plus on étoit né avec de grandes qualités, plus la corruption est profonde & désespérée: Dieu abandonne l'orgueil à lui-même: ces hommes si vantés expient souvent, dans la honte d'une chûte éclatante, l'injustice des applaudissemens publics; leurs vices deshonorent leurs talens: ces vastes génies, nés pour soutenir l'Etat, ne sont plus, dit Job, que de foibles roseaux, qui ne peuvent se soutenir eux-mêmes. On a vu plus d'une fois les pierres mêmes les plus brillantes du sanctuaire, s'avilir, & se traîner indignement dans la boue; & les plus grands talens sont souvent livrés aux plus grandes foi-
Job. 12. 19. blesses: *Qui ducit sacerdotes inglorios, & optimates supplantat.*

LEs succès éclatans, & les grands événemens qui les suivent, ne méritent pas plus de louanges dans les ennemis de Dieu, & ne leur donnent pas plus de droit à la gloire, que leurs talens. III. PARTIE.

Je sai que le monde y attache de la gloire ; & que d'ordinaire chez lui, ce ne sont pas les vertus, mais les succès, qui font les grands hommes : les Provinces conquises, les batailles gagnées, les négociations difficiles terminées, le trône chancelant affermi ; voilà ce que publient les titres & les inscriptions, & à quoi le monde consacre des éloges & des monumens publics, pour en immortaliser la mémoire.

Je ne veux pas qu'on abbate ces marques de la reconnoissance publique : tout ce qui est utile aux hommes, est digne, en un sens, de la reconnoissance des hommes : comme l'émulation donne les sujets illustres aux Empires, il faut que les récompenses excitent l'émulation, & que les succès voyent toujours marcher après eux les récompenses.

Le gouvernement politique ne sonde pas les cœurs; il ne pése que les actions : il est même en ce genre des erreurs nécessaires à l'ordre public : tout ce qui l'embellit, doit être glorieux; & les mœurs ou les motifs qui ne deshonorent que la personne, ne doivent pas ternir des succès qui ont honoré la patrie.

Mais, s'il est permis au monde d'éxalter la gloire de ses héros, il n'est pas défendu à la vérité de ne pas parler comme le monde : hélas ! il en est si peu qu'il ne dégrade lui-même. Ceux que la distance des tems & des lieux éloigne de ses regards, sont les seuls à couvert de ces traits : ceux qui vivent sous ses yeux, n'échappent guéres à sa censure; & il cesse de les admirer, dès qu'il a le loisir de les connoître : & en cela ne l'accusons point de malignité & d'injustice; il faut l'en croire, puisqu'il parle contre lui-même.

Et en effet, je ne vous dis pas : Percez jusques dans les motifs des actions les plus éclatantes & des plus grands événemens : tout en est brillant au dehors, vous voyez le héros : entrez

plus avant, cherchez l'homme lui-même : c'eſt-là que vous ne trouverez plus, dit le Sage, que de la cendre & de la boue : *Cinis eſt enim cor ejus ; & terra ſupervacua, ſpes illius.* Sap. 15. 10.

L'ambition, la jalouſie, la témérité, le hazard, la crainte ſouvent & le déſeſpoir ont donné les plus grands ſpectacles, & les événemens les plus brillans à la terre. David ne devoit peut-être les victoires & la fidélité de Joab qu'à ſa jalouſie contre Abner. Ce ſont ſouvent les plus vils reſſorts, qui nous font marcher vers la gloire ; & preſque toujours les voies qui nous y ont conduits, nous en dégradent elles-mêmes.

Auſſi, écoutez ceux qui ont approché autrefois de ces hommes que la gloire des ſuccès avoit rendus célébres : ſouvent ils ne leur trouvoient de grand que le nom : l'homme déſavouoit le héros : leur réputation rougiſſoit de la baſſeſſe de leurs mœurs & de leurs panchans : la familiarité trahiſſoit la gloire de leurs ſuccès : il falloit rappeller l'époque de leurs grandes actions pour ſe perſuader que c'étoit eux qui les avoient faites. Ainſi ces

décorations si magnifiques, qui nous éblouissent, & qui embellissent nos histoires, cachent souvent les personnages les plus vils & les plus vulgaires.

Non, SIRE, il n'y a de grand dans les hommes que ce qui vient de Dieu: la droiture du cœur, la vérité, l'innocence & la régle des mœurs, l'empire sur les passions; voilà la véritable grandeur, & la seule gloire réelle que personne ne peut nous disputer: tout ce que les hommes ne trouvent que dans eux-mêmes, est sali, pour ainsi dire, par la même boue dont ils sont formés: le sage tout seul, dit un grand Roi, est en possession de la véritable gloire; celle du pécheur n'est qu'un
Prov. 3. 35. opprobre & une ignominie: *Gloriam sapientes possidebunt; stultorum exaltatio, ignominia.*

La religion, la piété envers Dieu; la fidélité à tous les devoirs qu'il nous impose à l'égard des autres & de nous mêmes; une conscience pure & à l'épreuve de tout; un cœur qui marche droit dans la justice & dans la vérité; supérieur à tous les obstacles qui pourroient l'arrêter; insensible à

tous

tous les attraits raſſemblés autour de lui pour le corrompre ; élevé au-deſſus de tout ce qui ſe paſſe, & ſoumis à Dieu ſeul ; voilà la véritable gloire, & la baze de tout ce qui fait les grands hommes. Si vous frappez ce fondement, tout l'édifice s'écroule ; toutes les vertus tombent ; & il ne reſte plus rien, parcequ'il ne reſte que nous-mêmes.

SIRE, votre régne ſeroit plein de merveilles ; vous porteriez la gloire de votre nom juſqu'aux extrémités de la terre ; vos jours ne ſeroient marqués que par vos triomphes ; vous ajoûteriez de nouvelles couronnes à celles des Rois vos ancêtres ; l'univers entier retentiroit de vos louanges : ſi Dieu n'étoit point avec vous ; ſi l'orgueil plutôt que la juſtice & la piété étoit l'ame de vos entrepriſes ; vous ne ſeriez point un grand Roi : vos proſpérités ſeroient des crimes ; vos triomphes, des malheurs publics : vous ſeriez l'effroi & la terreur de vos voiſins ; mais vous ne ſeriez pas le père de votre peuple : vos paſſions ſeroient vos ſeules vertus : & malgré les éloges que l'adulation, la compa-

gne immortelle des Rois, vous auroit donnés ; aux yeux de Dieu, & peut-être même de la postérité, elles ne paroîtroient plus que de véritables vices.

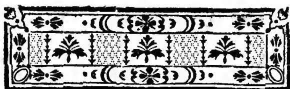
Ce n'est donc pas cette gloire humaine, grand Dieu ! que nous vous demandons pour cet Enfant auguste : elle paroît deja peinte sur la majesté de son front ; elle coule même dans ses veines avec le sang des Rois ses ancêtres ; & vous l'avez fait naître grand aux yeux des hommes, dès que vous l'avez fait naître du sang des Héros : c'est la gloire qui vient de vous. Rehaussez les dons de la nature, dont vous l'avez annobli, par l'éclat immortel de la piété : ajoûtez à toutes les qualités aimables qui le rendent déja les délices de son peuple, toutes celles qui peuvent le rendre agréable à vos yeux : laissez à sa naissance & à la valeur de la nation le soin de cette gloire qui vient du monde ; nous ne vous demandons, grand Dieu ! que de veiller au soin de sa conservation & de son salut : l'histoire de ses ancêtres est un titre qui nous répond de l'éclat & des prospé-

rités de ſon régne ; mais vous ſeul pouvez répondre de l'innocence & de la ſainteté de ſa vie : la gloire du monde eſt comme l'héritage qu'il a reçu de ſes pères ſelon la chair ; mais vous, grand Dieu ! qui êtes ſon père ſelon la foi, donnez-lui la ſageſſe qui eſt la gloire & l'héritage de vos enfans.

Que ſon cœur ſoit toujours entre vos mains, & ſon cœur ſera encore plus grand que ſes ſuccès & ſes triomphes : qu'il vous craigne, grand Dieu! ſes ennemis le craindront ; ſes peuples l'aimeront ; il deviendra à l'univers un ſpectacle digne de l'admiration de tous les ſiécles ; & comme nous n'aurons plus rien à craindre pour ſa gloire, nous n'aurons plus rien auſſi à ſouhaiter pour notre bonheur.

Ainſi ſoit-il.





SERMON
POUR LE DIMANCHE
DES RAMEAUX.

Sur les écueils de la piété des Grands.

Ecce Rex tuus venit tibi manſuetus.

Voici votre Roi qui vient à vous, plein de douceur. Matth. 21. 5.

SIRE,

PAR-tout ailleurs Jeſus-Chriſt ſemble n'éxercer qu'avec une ſorte de ménagement, les fonctions éclatantes de ſon miniſtère. Il ſe dérobe aux empreſſemens d'un peuple qui veut l'élever ſur le Trône ; il choiſit le ſommet ſolitaire d'une montagne écartée, pour manifeſter ſa gloire à trois Diſciples ; les démons eux-mêmes,

qui veulent la publier, sont forcés par ses ordres, de la cacher & de la taire.

Aujourd'hui il paroît en Roi, & comme un Roi qui vient prendre possession de son empire : il souffre des hommages publics ; il dispose en maître de l'appareil innocent de son triomphe : *Dicite, quia Dominus his opus habet.* Il entre dans le Temple ; & par des châtimens éclatans, il rend à ce lieu sacré la majesté que l'indécence d'un trafic honteux lui avoit ôtée. Ce n'est plus cet homme, qui se dérobe aux regards publics ; c'est le fils de David qui donne des loix, qui éxerce une autorité suprême, & qui veut avoir tout Jérusalem pour témoin de son zèle & de sa puissance. *Matth, 21. 4.*

Il est donc ici le modéle de la piété des Grands. Les vertus privées ne leur suffisent pas ; il leur faut encore les vertus publiques : ce seroit peu de les avoir jusques ici exhortés à la piété ; l'essentiel est de leur montrer quelle est la piété de leur état : quoique l'Evangile propose à tous la même doctrine, il ne propose pas à tous les mêmes régles : les devoirs chan-

gent avec l'état : plus il eft élevé, plus ils fe multiplient ; plus nos places nous rendent redevables au public, plus elles éxigent des vertus publiques ; & nous devenons mauvais, fi nous ne fommes bons que pour nous-mêmes.

Or, la piété des Grands a trois écueils à craindre, qui peuvent changer en vices toutes leurs vertus.

Premiérement, une piété oifive & renfermée en elle-même, qui les éloigne des foins & des devoirs publics.

Secondement, une piété foible, timide, fcrupuleufe, qui jette l'indécifion dans leurs entreprifes & dans toute leur conduite.

Enfin une piété crédule & bornée ; facile à recevoir l'impreffion du préjugé, & incapable de revenir quand une fois elle l'a reçue.

C'eft-à-dire, qu'il faut à la piété des Grands la vigilance publique, qui fait agir ; le courage & l'élévation, qui font décider & entreprendre ; enfin, ou les lumières qui empêchent d'être furpris, ou une noble docilité, qui fe fait une gloire de revenir, dès qu'elle a fenti qu'on l'a furprife.

SIRE,

LA piété véritable eſt l'ordre de la ſociété ; laiſſe chacun à ſa place ; fait de l'état où Dieu nous a placé, l'unique voie de notre ſalut ; ne met pas une perfection chimérique dans des œuvres que Dieu ne demande pas de nous ; ne ſort pas de l'ordre de ſes devoirs pour s'en faire d'étrangers ; & regarde comme des vices, les vertus qui ne ſont pas de notre état. I. PARTIE.

Tout ce qui trouble l'harmonie publique eſt un excès de l'homme, & non un zèle & une perfection de la vertu : la Religion déſavoue les œuvres les plus ſaintes qu'on ſubſtitue aux devoirs ; & l'on n'eſt rien devant Dieu, quand on n'eſt pas ce que l'on doit être.

Il y a donc une piété, pour ainſi dire, propre de chaque état. L'homme public n'eſt point vertueux, s'il n'a que les vertus de l'homme privé : le Prince s'égare & ſe perd par la même voie qui auroit ſauvé le ſujet ; & le Souverain en lui, peut devenir très-criminel, tandis que l'homme eſt irréprochable.

Auſſi le premier écueil de la piété des Grands eſt de les retirer des ſoins publics & de les renfermer en eux-mêmes. Comme l'indolence & l'amour du repos eſt le vice ordinaire des Grands, il devient encore plus dangereux & plus incorrigible, quand ils le couvrent du prétexte de la vertu : la gloire peut réveiller quelquefois dans les Grands l'aſſoupiſſement de la pareſſe ; mais celui qui a pour principe une piété mal entendue, eſt en garde contre la gloire même, & ne laiſſe plus de reſſource : un reſte d'honneur & de reſpect pour le public & pour la place qu'on occupe, rompt ſouvent les charmes d'une oiſiveté honteuſe, & rend aux peuples le Souverain qui ſe doit à eux ; mais quand ce repos indigne eſt occupé par des éxercices pieux, il devient à ſes yeux honorable : on peut rougir d'un vice ; mais on ſe fait honneur de ce qu'on croit une vertu.

Mais, SIRE, un Grand, un Prince n'eſt pas né pour lui ſeul ; il ſe doit à ſes ſujets : les peuples, en l'élevant, lui ont confié la puiſſance & l'autorité, & ſe ſont réſervés en échange ſes ſoins,

ſoins, ſon tems, ſa vigilance : ce n'eſt pas une idole qu'ils ont voulu ſe faire pour l'adorer ; c'eſt un ſurveillant qu'ils ont mis à leur tête pour les protéger & pour les défendre : ce n'eſt pas de ces divinités inutiles qui ont des yeux, & ne voyent point ; une langue, & ne parlent point ; des mains, & n'agiſſent point : ce ſont de ces dieux qui les précédent, comme parle l'Ecriture, pour les conduire & les défendre : ce ſont les peuples, qui par l'ordre de Dieu, les ont faits tout ce qu'ils ſont ; c'eſt à eux à n'être ce qu'ils ſont que pour les peuples. Oui, SIRE, c'eſt le choix de la nation, qui mit d'abord le ſceptre entre les mains de vos ancêtres : c'eſt elle qui les éleva ſur le bouclier militaire & les proclama Souverains : le Royaume devint enſuite l'héritage de leurs ſucceſſeurs ; mais ils le dûrent originairement au conſentement libre des ſujets : leur naiſſance ſeule les mit enſuite en poſſeſſion du Trône ; mais ce furent les ſuffrages publics qui attachèrent d'abord ce droit & cette prérogative à leur naiſſance : en un mot, comme la première ſour-

ce de leur autorité vient de nous, les Rois n'en doivent faire usage que pour nous. Les flatteurs, SIRE, vous rediront sans cesse que vous êtes le maître, & que vous n'êtes comptable à personne de vos actions : il est vrai que personne n'est en droit de vous en demander compte ; mais vous vous le devez à vous-même, & si je l'ose dire, vous le devez à la France qui vous attend, & à toute l'Europe, qui vous regarde ; vous êtes le maître de vos sujets ; mais vous n'en aurez que le titre, si vous n'en avez pas les vertus : tout vous est permis ; mais cette licence est l'écueil de l'autorité loin d'en être le privilége : vous pouvez négliger les soins de la royauté ; mais comme ces Rois fainéans, si deshonorés dans nos Histoires, vous n'aurez plus qu'un vain nom de Roi, dès que vous n'en remplirez pas les fonctions augustes.

Quel seroit donc ce phantôme de piété qui feroit une vertu aux Grands & au Souverain, de craindre & d'éviter la dissipation des soins publics ; de ne vaquer qu'à des pratiques religieuses, comme des hommes privés,

& qui n'ont à répondre que d'eux-mêmes; de se renfermer au milieu d'un petit nombre de confidens de leurs pieuses illusions, & de fuir presqu ela vûe. du reste de la terre ? SIRE, un Prince établi pour gouverner les hommes, doit connoître les hommes : le choix des sujets est la première source du bonheur public; & pour les choisir, il faut les connoître. Nul n'est à sa place dans un Etat où le Prince ne juge pas par lui-même : le mérite est négligé, parcequ'il est, ou trop modeste pour s'empresser, ou trop noble pour devoir son élévation à des sollicitations & à des bassesses : l'intrigue supplante les plus grands talens; des hommes souples & bornés s'élévent aux premières places; & les meilleurs sujets demeurent inutiles. Souvent un David, seul capable de sauver l'Etat, n'employe sa valeur dans l'oisiveté des champs, que contre des animaux sauvages; tandis que des Chefs timides, effrayés de la seule présence de Goliath, sont à la tête des armées du Seigneur. Souvent un Mardochée, dont la fidélité est même écrite dans les monumens publics, qui par sa vigilance a décou-

vert autrefois des complots funeſtes au Souverain & à l'Empire, ſeul en état par ſa probité & par ſon expérience, de donner de bons conſeils & d'être appellé aux premières places, rampe à la porte du Palais; tandis qu'un orgueilleux Aman eſt à la tête de tout, & abuſe de ſon autorité & de la confiance du maître.

Ainſi les fonctions eſſentielles aux Grands ne ſont pas la prière & la retraite. Elles doivent les préparer aux ſoins publics, & non les en détourner; ils doivent ſe ſanctifier en contribuant au ſalut & à la félicité de leurs peuples : les graces de leur état ſont des graces de travail, de ſoins, de vigilance : quiconque leur promet, dit l'Evangile, qu'ils trouveront Jeſus-Chriſt dans le déſert, ou dans le ſecret de leur Palais, eſt un faux Pro-
Math. phéte : *Ecce in deſerto, ecce in penetra-*
24. 26. *libus, nolite credere.* Ils y ſeront ſeuls & livrés à eux-mêmes : Dieu n'eſt point avec nous dans les ſituations qu'il ne demande pas de nous; & le calme où nous nous croyons le plus en ſûreté, ſi la main du Seigneur ne nous y conduit & ne nous y ſoutient,

devient lui-même le gouffre qui nous voit périr ſans reſſource : une piété oiſive & retirée ne ſanctifie pas le Souverain ; elle l'avilit & le dégrade.

Et quoi, SIRE ! tandis que celui que ſon rang & ſa naiſſance établiſſent dépoſitaire de l'autorité publique, ſe renfermeroit dans l'enceinte d'un petit nombre de devoirs pieux & ſecrets ; les ſoins publics ſeroient abandonnés ; les affaires demeureroient ; les ſubalternes abuſeroient de leur autorité ; les loix céderoient la place à l'injuſtice & à la violence ; les peuples ſeroient comme des brebis ſans paſteur ; tout l'Etat dans la confuſion & dans le déſordre ? & Dieu, auteur de l'ordre public, regarderoit avec des yeux de complaiſance une piété oiſive qui le renverſe ? & les peuples, expoſés à la merci des flots, n'auroient pas droit de dire à ce pilote endormi & infidéle, avec plus de raiſon que les diſciples ſur la mer ne le diſoient à Jeſus-Chriſt : Seigneur, il vous eſt donc indifférent que nous périſſions ; & notre perte ou notre ſalut, n'eſt plus une affaire qui vous intéreſſe ? *Magiſter, non ad te pertinet,* *Marc. 4. 38.*

quia perimus ? La Religion autoriseroit donc des abus que la raison elle-même condamne.

Mais la Religion elle-même n'est-elle pas nécessairement liée à l'ordre public ? elle tombe ou s'affoiblit avec lui. Les mœurs souffrent toujours de la foiblesse des loix : la confusion du gouvernement est aussi funeste à la piété des peuples qu'au bonheur des Empires : le bon ordre de la société est la première base des vertus chrétiennes ; l'observance des loix de l'Etat doit préparer les voies à celle de l'Evangile. L'Eglise ne doit compter sur rien dans un Empire où le gouvernement n'a rien de fixe : aussi les Etats où la multitude gouverne, & ceux où elle partage la puissance avec le Souverain, sans cesse exposés à des révolutions, se départent aussi facilement des loix que du culte de leurs pères : les soulévemens y sont aussi impunis que les erreurs ; & c'est-là où l'hérésie a toujours trouvé son premier azile : elle se fortifie au milieu de la confusion des loix & de la foiblesse de l'autorité : elle doit toujours sa naissance ou son progrès aux trou-

bles & aux diſſenſions publiques : les régnes les plus foibles & les plus agités ont toujours été parmi nous, comme par-tout ailleurs, les régnes funeſtes de ſon accroiſſement & de ſa puiſſance ; & dès que l'harmonie civile ſe dément, toute la Religion elle-même chancelle.

Auſſi les plus ſaints Rois de Juda, SIRE, mêloient les devoirs de la piété avec ceux de la royauté. Le pieux Joſaphat au ſortir du temple, où il venoit tous les jours offrir ſes vœux & ſes ſacrifices au Dieu de ſes pères, envoyoit, dit l'Ecriture, dans toutes les villes de Juda des hommes habiles, & des Prêtres éclairés pour rétablir l'autorité des loix, & la pureté du culte que les malheurs des régnes précédens avoient fort altérées.

David lui-même, malgré ces pieux cantiques qui faiſoient ſon occupation & ſes plus chères délices, & qui inſtruiront juſqu'à la fin les peuples & les Rois, paroiſſoit ſans ceſſe à la tête de ſes armées & des affaires publiques : ſes yeux étoient ouverts ſur tous les beſoins de l'Etat ; & ne pouvant ſuffire ſeul à tout, il alloit cher-

cher jusqu'aux extrêmités de la Judée, des hommes fidéles, pour les faire asseoir à ses côtés, & partager avec eux les soins qui environnent le
Ps. 100. 6. Trône : *Oculi mei ad fideles terræ, ut sedeant mecum.*

Les plus pieux Rois vos Prédécesseurs, ont toujours été les plus appliqués à leurs peuples. Celui sur-tout que l'Eglise honore d'un culte public, descendoit même dans le détail des différends de ses sujets; & comme il en étoit le père, il ne dédaignoit pas d'en être l'arbitre : jaloux des droits de sa Couronne, il vouloit la transmettre à ses Successeurs avec le même éclat & les mêmes prérogatives, qu'il l'avoit reçûe de ses pères : il croyoit que l'innocence de la vie seule ne suffit pas au Souverain; qu'il doit vivre en Roi, pour vivre en Saint; & qu'il ne sauroit être l'homme de Dieu, s'il n'est pas l'homme de ses peuples.

Il est vrai, SIRE, que la piété dans les Grands va quelquefois dans un autre excès. Elle les jette dans une multitude de soins & de détails inutiles; ils se croyent obligés de tout voir de leurs yeux, & de tout toucher de

leurs mains : les plus grandes affaires les trouvent souvent insensibles, tandis que les plus petits objets réveillent leur attention & leur zèle : ils ont les sollicitudes de l'homme privé ; ils n'ont pas celles de l'homme public : ils peuvent avoir la piété du sujet ; ils n'ont pas celle du Prince. Ce n'est pas à eux cependant à abandonner le gouvernail pour vaquer à des fonctions obscures, qui n'intéressent pas la sûreté publique : leurs mains sont premiérement destinées à manier ces ressorts principaux des Etats, qui font mouvoir toute la machine, & tout doit être grand dans la piété des Grands.

MAis si l'inaction en est le premier écueil, l'incertitude, & l'indécision, que traîne d'ordinaire après soi une conscience timide & scrupuleuse, ne paroissent pas moins à craindre. II. PARTIE.

Ce n'est pas que je prétende autoriser ici cette sagesse profane, qui fait toujours marcher les intérêts de l'Etat avant ceux de l'Evangile ; ni cette erreur commune, qui ne croit pas l'exactitude des régles de l'Evan-

gile, compatible avec les maximes du Gouvernement & les intérêts de l'Etat.

Dieu, qui est auteur des Empires, ne l'est-il pas des loix qui les gouvernent ? a-t-il établi des Puissances qui ne puissent se soutenir que par le crime ? & les Rois seroient-ils son ouvrage, s'ils ne pouvoient régner, sans que la fraude & l'injustice fussent les compagnes inséparables de leur régne ? N'est-ce pas la justice & le jugement, qui soutiennent les Trônes ? la loi de Dieu ne doit-elle pas être écrite sur le front du Souverain, comme la première loi de l'Empire ? & s'il falloit toujours la violer, pour maintenir la tranquillité des sociétés humaines ; ou la loi de Dieu seroit fausse, ou les sociétés humaines ne seroient pas l'ouvrage de Dieu.

Quelle erreur, mes Frères, de se persuader que ceux qui sont en place, ne doivent pas regarder de si près à la rigidité des régles saintes ! que les Empires & les Monarchies ne se ménent point par des maximes de Religion ; que la loi de Dieu est la régle du particulier, mais que les Etats

ont une régle ſupérieure à la loi de Dieu même; que tout tomberoit dans la langueur & dans l'inaction, ſi les maximes du Chriſtianiſme conduiſoient les affaires publiques; & qu'il n'eſt pas poſſible d'être en même-tems, & l'homme de l'Etat & l'homme de Dieu!

Quoi! mes Frères, la juſtice, la vérité, la bonne-foi ſeroient funeſtes au gouvernement des Etats & des Empires? la Religion, qui fait tout le bonheur & toute la ſûreté des peuples & des Rois, en deviendroit elle-même l'écueil? un bras de chair ſoutiendroit plus ſûrement les Royaumes, que la main de Dieu qui les a élevés? les peuples ne pourroient devoir l'abondance & la tranquillité qu'à la fraude & à la mauvaiſe foi de ceux qui les gouvernent? & les Miniſtres des Rois ne pourroient acheter que par la perte de leur ſalut, le ſalut de la patrie? Quel outrage pour la Religion & pour tant de bons Rois, qui n'ont régné heureuſement que par elle!

J'avoue, SIRE, que lorſque le Souverain eſt ambitieux, & médite des

entreprifes injuftes, l'artifice & la mauvaife-foi, deviennent comme inévitables à fes Miniftres, ou pour cacher fes mauvais deffeins, ou pour colorer fes injuftices. Mais que le Prince foit jufte & craignant Dieu, la juftice & la vérité fuffiront alors pour foutenir un Trône qu'elles-mêmes ont élevé : l'habileté de fes Miniftres ne fera plus que dans leur équité & dans leur droiture : on ne donnera plus à la fraude & à la diffimulation les noms pompeux d'art de régner, & de fcience des affaires. En un mot, donnez-moi des David, & des Pharaon amis du peuple de Dieu ; & ils pourront avoir des Nathan & des Jofeph pour leurs Miniftres.

S. Aug. de civ. Dei. C'eft donc deshonorer la Religion, dit faint Auguftin, de croire qu'elle ne doit pas être confultée dans le gouvernement des Républiques & des Empires. Mais c'eft lui faire un égal outrage de prendre dans une piété mal-entendue des motifs d'indécifion & d'incertitude, qui entrevoyent par-tout les apparences du mal ; & qui oppofent fans ceffe un phantôme de Religion, aux entreprifes les plus

juſtes, & aux maximes les plus capitales.

C'eſt à la ſageſſe humaine & corrompue à être incertaine & timide : toujours enveloppée ſous de fauſſes apparences, elle doit toujours craindre qu'un coup d'œil plus heureux ne la perce enfin & ne la démaſque. Mais la ſageſſe qui vient du Ciel, nous rend plus décidés & plus tranquilles : on marche avec bien plus de ſécurité, quand on ne veut marcher que dans la lumière : l'homme vertueux tout ſeul a droit d'aller la tête levée, & de défier la prudence timide & incertaine de l'homme trompeur : une ſainte fierté ſied bien à la vérité.

Auſſi, c'eſt ſe faire une fauſſe idée de la piété, de ſe la figurer toujours timide, foible, indéciſe, ſcrupuleuſe, bornée, ſe faiſant un crime de ſes devoirs, & une vertu de ſes foibleſſes; obligée d'agir, & n'oſant entreprendre ; toujours ſuſpendue entre les intérêts publics & ſes pieuſes frayeurs ; & ne faiſant uſage de la Religion, que pour mettre le trouble & la confuſion, où elle auroit dû mettre l'ordre & la régle. Ce ſont là les défauts que les

hommes mêlent ſouvent à la piété ; mais ce ne ſont pas ceux de la piété même : c'eſt le caractère d'un eſprit foible & borné ; mais ce n'eſt pas une ſuite de l'élévation & de la ſageſſe de la Religion : en un mot, c'eſt l'excès de la vertu ; mais la vertu finit toujours où l'excès commence.

Non, SIRE, la piété véritable éléve l'eſprit, annoblit le cœur, affermit le courage : on eſt né pour de grandes choſes, quand on a la force de ſe vaincre ſoi-même : l'homme de bien eſt capable de tout, dès qu'il a pu ſe mettre par la Foi au-deſſus de tout : c'eſt le hazard, qui fait les Héros ; c'eſt une valeur de tous les jours, qui fait le juſte : les paſſions peuvent nous placer bien haut ; mais il n'y a que la vertu, qui nous éléve au-deſſus de nous-mêmes.

Quel régne, SIRE, plus glorieux en Iſrael que celui de Salomon tandis qu'il demeura fidéle à la loi de ſes pères ? quel gouvernement plus ſage & plus abſolu ? tous les rafinemens de la politique ont-ils jamais pouſſé ſi loin l'art de régner & de conduire les peuples ? quelle gloire & quelle ma-

gnificence environnoit ſon Trône ? la piété en aviliſſoit-elle la majeſté ? Quel Prince vit jamais ſes ſujets plus ſoumis ; ſes voiſins s'eſtimer plus heureux de ſon alliance ; & des Souverains à la tête des Empires plus vaſtes & plus puiſſans que le ſien, avoir pour ſa perſonne des égards & des déférences, qu'ils ne devoient pas à ſa Couronne ? les Sages des autres nations ne ſe regardoient-ils pas comme des inſenſés devant lui ? ne venoit-on pas des contrées les plus éloignées admirer l'ordre & l'harmonie qui lui faiſoit gouverner tous ſes ſujets comme un ſeul homme ? n'eſt-ce pas dans les préceptes divins qu'il nous a laiſſés, que les Princes apprennent encore tous les jours à régner ? & la piété ſeroit-elle l'écueil du Gouvernement, puiſque c'eſt elle ſeule qui lui valut la ſageſſe ?

Heureux, s'il ne fût pas ſorti de ſes premières voies ; & ſi les égaremens de ſa vieilleſſe n'euſſent pas flétri la gl·ire de ſon régne, & altéré le bonheur de ſes ſujets ! ils ne commencèrent à éprouver des charges exceſſives, & ne ceſſèrent d'être heureux,

que lorſqu'il ceſſa lui-même d'être fidéle à Dieu ; & que corrompu par les femmes étrangères, il ne mit plus de bornes à ſes profuſions & à l'oppreſſion de ſes peuples, & prépara à ſon fils le ſoulevement qui ſépara dix Tribus du Royaume de David & leur donna un nouveau Maître.

Hélas ! les hommes pour excuſer leurs vices, cherchent à décrier la vertu : comme elle eſt incommode aux paſſions, ils voudroient ſe perſuader qu'elle eſt funeſte à la conduite des Etats & des Empires, & lui oppoſer l'intérêt public, pour ſe cacher à ſoi-même l'intérêt perſonnel qui ſeul en nous s'oppoſe à elle. La crainte du Seigneur eſt la ſeule ſource de la véritable ſageſſe ; & ce qui met l'ordre dans l'homme, peut ſeul le mettre dans les Etats.

III. PARTIE. ENfin, l'indéciſion & l'incertitude conduiſent ſouvent au préjugé & à la ſurpriſe, & c'eſt le dernier écueil de la piété des Grands.

Oui, mes Frères, la piété a ſes erreurs comme le vice. Plus on aime la vérité, plus tout ce qui ſe couvre de

ſes

ſes apparences peut nous ſéduire : la vertu ſimple & ſincère, juge des autres par elle-même : c'eſt preſque toujours notre propre obliquité, qui nous inſtruit à la défiance ; on eſt moins en garde contre la fraude & l'artifice, quand on n'a jamais fait uſage que de la droiture & de la ſimplicité ; & les juſtes ſont plus expoſés à être ſurpris, parcequ'ils ignorent eux-mêmes l'art de ſurprendre.

Mais c'eſt dans les Grands ſur-tout, SIRE, que la piété doit craindre les préjugés & la ſurpriſe : outre que les ſuites en ſont plus dangereuſes, c'eſt que nés, diſoit autrefois Aſſuérus, plus droits & plus ſincères, ils ſont d'autant plus ſuſceptibles de préjugés, qu'ils aiment moins la peine de l'examen & l'embarras de la défiance, & qu'ils trouvent plus court & plus aiſé de juger ſur ce qu'on leur dit, que de l'approfondir & de s'en convaincre : *Dum aures principum ſimplices, & ex ſua natura alios æſtimantes, callidâ fraude decipiunt.* *Eſth. 16. 6.*

Et de combien de ſortes de préjugés, la piété dans les Grands ne peut-elle pas les rendre capables ? Préjugés

de crédulité. C'eſt la piété elle-même qui ouvre ſouvent leurs oreilles à la malignité de la calomnie ; & plus ils aiment la vertu, plus aiſément on leur rend ſuſpects de diſſolution & de vice, ceux qu'une baſſe jalouſie a intérêt de perdre. Mais tout zèle, qui cherche à nuire, doit leur être ſuſpect : la véritable piété, ou ne croit pas facilement le mal, ou loin de le publier, le cache du moins & l'excuſe : elle ne cherche pas à rendre ſon frère odieux à ſes maîtres ; elle ne cherche qu'à le réconcilier avec Dieu: les délations ſecrettes ſe propoſent plus le renverſement de la fortune d'autrui, que le réglement de ſes mœurs ; & d'ordinaire le délateur découvre plus ſes propres vices, que les vices de ſon frère.

Préjugés de confiance. L'hypocrite prend ſouvent auprès d'eux la place de l'homme de bien : ils donnent aux apparences de la piété l'accès, les places, la confiance, qui n'étoient dûes qu'à la piété elle-même : ils chargent de ſoins publics ceux qui par leurs lumières bornées n'étoient nés que pour vaquer aux fonctions les plus

obſcures : des mœurs réglées tiennent lieu auprès d'eux des plus grands talens & des ſervices les plus importans ; & ils décrient la vertu par les faveurs mêmes dont ils l'honorent.

Enfin, préjugés de zèle c'eſt ici où les Princes les plus pieux ont trouvé ſouvent dans leur zèle même l'écueil de leur piété : les Conſtantin, les Théodoſe, ont vû autrefois leur amour pour l'Egliſe ſe tourner contre l'Egliſe même, & favoriſer l'erreur par un zèle de la vérité. Les Princes, SIRE, ne doivent toucher à la Religion que pour la protéger & pour la défendre : leur zèle n'eſt utile à l'Egliſe, que lorſqu'il eſt demandé par les Paſteurs : les ſollicitations des dépoſitaires de la doctrine ſont les ſeules qui doivent avoir du crédit auprès d'eux, lorſqu'il s'agit de la doctrine elle-même ; toute autre voix que la voix unanime des Paſteurs doit leur être ſuſpecte. C'eſt ici où ils ne doivent ſe réſerver que l'honneur de la protection, & leur laiſſer celui de la déciſion & du jugement : les Evêques ſont leurs ſujets ; mais ils ſont leurs pères ſelon la Foi : leur naiſſance

les soumet à l'autorité du Trône ; mais sur les mystères de la Foi, l'autorité du Trône fait gloire de se soumettre à celle de l'Eglise. Les Princes n'en sont que les premiers enfans ; & nos Rois ont toujours regardé le titre de ses Fils aînés, comme le plus beau titre de leur Couronne : ils n'ont point d'autre droit que de faire exécuter ses décrets ; & en s'y soumettant les premiers, donner l'éxemple de la soumission aux autres Fidéles : dès qu'ils ont voulu allér plus loin, & usurper sur la doctrine un droit réservé au Sacerdoce, ils ont aigri les maux de l'Eglise loin d'y remédier : leurs tempéramens ont été de nouvelles plaies & enfanté de nouveaux excès : toutes les conciliations inventées pour calmer les esprits rebelles & les ramener à l'unité, les ont autorisés dans leur séparation & leur révolte ; & leur autorité a toujours perpétué les erreurs, quand elle a voulu se mêler toute seule de les rapprocher de la vérité. Ils peuvent environner l'Arche & la garder comme David ; mais ce n'est pas à eux à y porter les mains ; le Trône est élevé pour être

l'appui & l'azile de la doctrine ſainte ; mais il ne doit jamais en être la régle, ni le Tribunal d'où partent ſes déciſions.

Hélas ! ſi les paſſions & les intérêts humains n'environnoient pas le Trône, ſans doute la piété des Souverains ſeroit la plus ſûre reſſource de l'Egliſe : mais ſouvent, ou l'on fait agir leur religion contre leurs propres intérêts, ou l'on ſe ſert du vain prétexte de leurs intérêts, pour les faire agir contre la Religion même.

Les préjugés ſont donc preſque inévitables à la piété des Grands ; mais c'eſt l'obſtination dans le préjugé, qui rend le mal plus incurable. Il ne leur eſt pas honteux d'avoir pu être ſurpris : hélas ! comment pourroient-ils s'en défendre ? tout ce qui les environne preſque s'étudie à les tromper ; eſt-il étonnant que l'attention ſe relâche quelquefois, & qu'ils puiſſent ſe laiſſer ſéduire ? l'artifice eſt plus habile & plus perſévérant que la défiance ; il prend toutes les formes, & met à profit tous les momens ; & quand tous ceux preſque qui nous approchent, ont intérêt que

nous nous trompions, nos précautions elles-mêmes les aident ſouvent à nous conduire au piége.

Mais, SIRE, s'il n'eſt pas honteux aux Princes d'être ſurpris, malheur inévitable à l'autorité ſuprême, il leur eſt glorieux d'avouer qu'ils ont pu l'être : rien n'eſt plus grand dans le Souverain, que de vouloir être détrompé, & d'avoir la force de convenir ſoi-même de ſa mépriſe. Aſſuérus ne crut point déroger à la majeſté de l'Empire, en déclarant, même par un Edit public, que ſa bonne-foi avoit été ſurpriſe par les artifices d'Aman : c'eſt un mauvais orgueil de croire qu'on ne peut avoir tort ; c'eſt une foibleſſe de n'oſer reculer, quand on ſent qu'on nous a fait faire une fauſſe démarche : les variations qui nous raménent au vrai, affermiſſent l'autorité, loin de l'affoiblir : ce n'eſt pas ſe démentir, que de revenir de ſa mépriſe : ce n'eſt pas montrer aux peuples l'inconſtance du Gouvernement ; c'eſt leur en étaler l'équité & la droiture. Les peuples ſavent aſſés, & voyent aſſés ſouvent, que les Souverains peuvent ſe tromper ; mais ils voyent rarement

qu'ils ſachent ſe déſabuſer & convenir de leur mépriſe : il ne faut pas craindre qu'ils reſpectent moins la puiſſance, qui avoue ſon tort & qui ſe condamne elle-même ; leur reſpect ne s'affoiblit qu'envers celle, ou qui ne le connoît pas, ou qui le juſtifie ; & dans leur eſprit rien ne deshonore l'autorité que la foibleſſe qui ſe laiſſe ſurprendre, & la mauvaiſe gloire qui croiroit s'avilir, en convenant de ſon erreur & de ſa ſurpriſe.

SIRE, fermez l'oreille aux mauvais conſeils & aux inſinuations dangereuſes de l'adulation : mais comme elles ſe couvrent du voile du bien public, & que tôt ou tard elles trouvent accès auprès du Trône ; ſi l'inattention vous les a fait ſuivre ; que l'intérêt ſeul de votre gloire, quand vous ſerez détrompé, vous les faſſe à l'inſtant déſavouer. Il eſt encore plus glorieux d'avouer ſa ſurpriſe, que de n'avoir pas été ſurpris : rien n'eſt plus beau dans le Souverain, qui ne dépend de perſonne, de vouloir toujours dépendre de la vérité : on craindra de vous impoſer, quand l'impoſture & l'adulation démaſquée n'aura

plus à attendre que votre désaveu & votre colère : c'est l'orgueil des Rois tout seul, qui autorise & enhardit les adulations & les mauvais conseils : & s'il est vrai, que ce sont d'ordinaire les adulateurs, qui font les mauvais Rois ; il est encore plus vrai, que ce sont les mauvais Rois, qui forment & multiplient les adulateurs.

C'est en évitant ces écueils, que la piété des Grands deviendra respectable ; qu'ils lui rendront la gloire & la dignité que les dérisions du monde, ou les foiblesses de la fausse vertu, lui ont presque ôtée ; & qu'on n'entendra plus se perpétuer parmi les hommes, ce blasphême si injurieux à la Religion. Que les Princes pieux sont les moins propres à gouverner ; & que la piété peut en faire de grands Saints, mais qu'elle n'en fera jamais de grands Rois.

Puissent ces discours licencieux, SIRE, ne jamais blesser l'innocence de vos oreilles ! mais si l'adulation ose les porter un jour jusques aux pieds de votre Trône, qu'il en sorte des éclairs & des foudres, pour confondre ces ennemis de la Religion, & de

de votre véritable gloire. Ecoutez ces adulations impies, comme des blasphêmes contre la majesté des Rois; comme des outrages faits à vos plus glorieux ancêtres; aux Charlemagne, aux saint Louis, à votre auguste Bisaïeul : c'est par une piété tendre & sincère, qu'ils devinrent de grands Rois; leur zèle pour la Religion les a encore plus illustrés que leurs victoires; les louanges que l'Eglise leur donnera à jamais, dureront autant que l'Eglise elle-même; leurs grandes actions, ou auroient été ensevelies dans la révolution des tems, ou n'eussent eu qu'un éclat vulgaire, si la piété ne les eût immortalisées.

Soyez, SIRE, comme eux le défenseur de la gloire de Dieu, & il ne permettra pas que la vôtre s'efface jamais de la mémoire des hommes : justifiez, en vous proposant ces grands modéles, que la piété ne deshonore point les Rois; que les passions toutes seules avilissent le Trône & dégradent le Souverain; qu'on n'est pas digne de régner, quand on ne régne pas sur soi-même; & que pour être dans les âges suivans aussi grand

qu'eux aux yeux des hommes, il faut avoir été comme eux fidéle à Dieu.

Grand Dieu! plus le Trône est environné de piéges, plus les Rois ont besoin que vous les environniez de votre protection, & des secours de votre grande miséricorde : mais plus une tendre jeunesse, & une enfance délaissée à elle-même & à tous les périls de la royauté, expose cet Enfant auguste, plus il doit devenir l'objet de vos soins, & de votre tendresse paternelle.

Armez de bonne heure l'innocence de son cœur contre les dérisions qui avilissent la piété, & contre les écueils de la piété même : donnez-lui ces vertus, qui sanctifient l'homme, & qui font en même-tems le grand Roi : faites qu'il respecte ceux qui vous servent; & qu'il serve lui-même le Dieu de ses pères avec cette majesté qui seule peut rendre les Rois respectables.

Jettez les yeux sur lui du haut du ciel, grand Dieu! & voyez ici à vos pieds cet Enfant auguste & précieux, la seule ressource de la Monarchie,

l'Enfant de l'Europe, le gage ſacré de la paix des peuples & des nations : les entrailles de votre miſéricorde n'en ſont-elles pas émues ? regardez-le, grand Dieu ! avec les yeux & la tendreſſe de toute la nation.

Ecoutez la première voix de ſon cœur innocent, qui vous dit ici, comme autrefois un ſaint Roi : Dieu de mes pères, regardez-moi : laiſſez-vous toucher de pitié à la vûe des périls que mon âge & mon rang me préparent, & qui vont m'entourer de toutes parts au ſortir de l'enfance : *Reſpice in me, & miſerere meî :* ſoyez vous-même le défenſeur de mon Trône & de ma jeuneſſe : conſervez l'Empire à l'Enfant de tant de Rois, & qui ne connoît pas de titre plus glorieux que d'être le premier-né de vos Enfans : *Da imperium puero tuo.* *Pſ. 85. 16.*

Mais que la conſervation d'une Couronne terreſtre, grand Dieu ! ne ſoit pas le ſeul de vos bienfaits : ſauvez le Fils d'Adélaïde, des Blanche, des Clotilde, & de tant de pieuſes Princeſſes, qui me portent encore devant vous dans leur ſein, comme l'Enfant de leur amour & de leurs

plus chères espérances : *Et salvum fac filium ancillæ tuæ :* & puisque l'innocence attire toujours sur elle vos regards les plus propices & les plus tendres ; conservez-la-moi, grand Dieu ! aussi long-tems que ma Couronne, afin qu'après avoir régné par vous heureusement sur la terre, je puisse régner avec vous éternellement dans le ciel.

Ainsi soit-il.





SERMON

POUR

LE VENDREDI SAINT.

Sur les obstacles que la vérité trouve dans le cœur des Grands.

Astiterunt Reges terræ, & Principes convenerunt in unum, adversùs Dominum, & adversùs Christum ejus.

Les Rois de la terre se sont présentés, & les Princes se sont assemblés contre le Seigneur & contre son Christ. Pf. 2. 2.

SIRE,

TOUTES les Puissances de la terre semblent se réunir aujourd'hui, pour condamner Jesus-Christ à la mort; & la mort de Jesus-Christ n'est qu'une condamnation éclatante, des passions des Grands & des Puissans de la terre.

C'eſt un Pontife éternel qui s'offre lui-même pour ſon peuple comme la ſeule victime capable d'expier ſes iniquités, & d'appaiſer la colère de Dieu : c'eſt un Miniſtre & un Envoyé de ſon Père, qui rend témoignage par ſon ſang à la vérité de ſa miſſion & de ſon miniſtère : c'eſt un Roi qui entre en poſſeſſion par ſa mort de l'Empire de l'univers : il réunit en ſa perſonne tous les titres glorieux dont l'orgueil des hommes ſe pare.

Cependant ce Pontife eſt livré aujourd'hui par la jalouſie des Grands-Prêtres : ce Miniſtre & cet Envoyé du Ciel, oppoſe en vain ſon innocence à l'ambition & à la lâcheté d'un Miniſtre de Céſar : ce Roi, à qui toutes les nations ont été données comme ſon héritage, devient le jouet de l'indifférence & de la vaine curioſité d'un Roi uſurpateur de la Judée. Il falloit que tout ce qui porte le nom de Grand ſur la terre, la jalouſie des Pontifes, la lâcheté de Pilate, & l'indifférence d'Hérodes, en condamnant Jeſus-Chriſt, fiſſent éclater ſa grandeur & ſa puiſſance : *Aſtiterunt Reges terræ, &c.*

De toutes les instructions que nous offre aujourd'hui le spectacle de la Croix, il n'en est pas ici de plus convenable: & puisque nous ne saurions en exposer à votre piété toutes les circonstances; contentons-nous de vous y montrer les obstacles que la vérité trouve dans le cœur des Grands de la terre; c'est-à-dire, Jesus-Christ condamné à la mort par les passions des Grands, & les passions des Grands condamnées par la mort de Jesus-Christ.

SIRE,

LA vérité, toujours odieuse aux Grands, trouve encore aujourd'hui sur la terre les mêmes ennemis qui l'attachèrent autrefois avec Jesus-Christ sur la Croix: la jalousie la persécute; un lâche intérêt la sacrifie; l'indifférence la méprise, & la tourne même en risée. I. PARTIE.

Mais de toutes les passions que les hommes opposent à la vérité, la jalousie est la plus dangereuse, parcequ'elle est la plus incurable: c'est un vice qui méne à tout, parcequ'on se le déguise toujours à soi-même;

c'eſt l'ennemi éternel du mérite & de la vertu ; tout ce que les hommes admirent, l'enflamme & l'irrite ; il ne pardonne qu'au vice & à l'obſcurité ; & il faut être indigne des regards publics pour mériter ſes égards & ſon indulgence.

Si les prodiges de Jeſus-Chriſt avoient moins éclaté dans la Judée, les Princes des Prêtres, moins éblouis de ſa gloire, ne lui euſſent pas diſputé ſon innocence ; & leur zèle jaloux, ne l'auroit pas trouvé digne de mort ; s'il ne l'eût été des louanges & des acclamations publiques : *Quid facimus, quia hic homo multa ſigna facit ?*

Joan. 11. 47.

Telle eſt l'impreſſion de haine & de jalouſie que la grande renommée de Jeſus-Chriſt fait ſur le cœur des Pontifes & des Prêtres, des dépoſitaires de la Loi & de la Religion. Mais hélas ! faut-il que le ſanctuaire lui-même devienne preſque toujours l'azile d'une paſſion ſi mépriſable ; que les dons éclatans de l'Eſprit de paix & de charité, mettent l'amertume & la diviſion parmi ſes Miniſtres ; que la moiſſon ſi abondante & qui manque d'ouvriers, excite des ſentimens

de jaloufie parmi le petit nombre de ceux qui travaillent; que les Anges deftinés au miniftère, ne puiffent arracher les fcandales du Royaume de Jefus-Chrift, fans y en mettre fouvent un nouveau; que dès la naiffance de l'Evangile, cette trifte zizanie fe foit gliffée parmi fes plus faints ouvriers; & que l'Eglife fouvent foit prefque auffi affligée par le faux zèle qui la défend, que par l'erreur même qui l'attaque? Pourvû que Jefus-Chrift foit annoncé, la gloire n'en eft-elle pas commune à tous ceux qui l'aiment? ne partageons-nous pas fes triomphes, dès que nous ne combattons que pour lui? & tous les fuccès qui aggrandiffent fon Royaume, ne deviennent-ils pas les nôtres? C'eft lui feul qui donne l'accroiffement; & nos foibles travaux ne font plus comptés pour rien, dès que nous les comptons nous-mêmes pour quelque chofe.

Tous les traits les plus odieux femblent fe réunir dans un cœur où domine cette paffion injufte. Cependant c'eft le vice & comme la contagion univerfelle des Cours, & fouvent la première fource de la décadence des

Empires : il n'eſt point de baſſeſſe que cette paſſion, ou ne conſacre, ou ne juſtifie : elle éteint même les ſentimens les plus nobles de l'éducation & de la naiſſance ; & dès que ce poiſon a gagné le cœur, on trouve des ames de boue, où la nature avoit d'abord placé des ames grandes & bien nées.

La mauvaiſe-foi n'eſt plus comptée pour rien : ces Grands-Prêtres cherchent eux-mêmes de faux témoignages contre Jeſus-Chriſt : eux qui devoient proſcrire ces hommes infâmes qui font un trafic honteux de la vérité & de l'innocence des autres hommes ; ils ſe les aſſocient, & favoriſent le crime qui favoriſe leur paſſion.

C'eſt ainſi que ce vice ne rougit point de ſe faire des appuis honteux & mépriſables. Les hommes les plus décriés & les plus perdus, on les adopte, dès qu'ils veulent bien adopter & ſervir l'amertume ſecrette qui nous dévore : ils nous deviennent chers, dès qu'ils peuvent devenir les vils inſtrumens de notre paſſion ; & ce qui devoit les rendre encore plus

hideux à nos yeux, efface en un inſtant toutes leurs taches. Le monde ne manque jamais de ces hommes vendus à l'iniquité, dont l'unique emploi eſt de noircir auprès des Grands, ceux qui ont le malheur de leur déplaire, ou qui plaiſent trop pour être de leur goût; & ces hommes corrompus, & qu'on devroit bannir de la ſociété, ne manquent jamais de trouver des Grands qui les écoutent & qui les protégent. On érige en mérite le zèle qu'ils étalent pour nos intérêts; & on leur fait une vertu d'un miniſtère infâme, dont on rougit tout bas ſoi-même: Doeg l'Iduméen devient cher à Saül, dès qu'il devient le miniſtre de ſa jalouſie & de ſa haine contre David.

Mais de quoi n'eſt pas capable un cœur que la jalouſie noircit & envenime? non-ſeulement on applaudit à l'impoſture; mais on ne craint pas de s'en rendre coupable ſoi-même. Ces Pontifes, témoins des prodiges & de la ſainteté de Jeſus-Chriſt; ne pouvant ignorer qu'il eſt Fils de David, & deſcendu des Rois de Juda; ayant oui de ſa propre bouche, qu'il falloit

rendre à Dieu ce qui eſt à Dieu, & à Céſar ce qui eſt à Céſar, le font pourtant paſſer pour un ſéditieux, un ennemi de Céſar, & qui veut en uſurper la ſouveraine puiſſance; un impie qui veut renverſer la loi, & le temple de ſes pères; enfin, pour un homme de néant, né dans la boue & dans la plus vile populace.

Cette paſſion amère eſt comme une phrénéſie, qui change tous les objets à nos yeux: rien ne nous paroît plus ſous ſa forme naturelle. David a beau remporter des victoires ſur les Philiſtins, & aſſurer la Couronne à ſon maître: aux yeux de Saül, ce n'eſt plus qu'un ambitieux qui veut monter lui-même ſur le Trône. En vain Jérémie juſtifie la vérité de ſes prédictions par les événemens, & par la ſainteté de ſa vie; les Prêtres jaloux de ſa réputation, publient que c'eſt un impoſteur & un traître, qui annonce les malheurs & la ruine entière de Jéruſalem, plus pour décourager ſes citoyens, & favoriſer l'ennemi, que pour prévenir la deſtruction entière de ſa patrie.

Tout s'empoiſonne entre les mains

de cette funeste passion: la piété la plus avérée n'est plus qu'une hypocrisie mieux conduite ; la valeur la plus éclatante, une pure ostentation, ou un bonheur qui tient lieu de mérite ; la réputation la mieux établie, une erreur publique, où il entre plus de prévention que de vérité ; les talens les plus utiles à l'Etat, une ambition démesurée, qui ne cache qu'un grand fonds de médiocrité & d'insuffisance ; le zèle pour la patrie, un art de se faire valoir & de se rendre nécessaire ; les succès mêmes les plus glorieux, un assemblage de circonstances heureuses, qu'on doit à la bizarrerie du hasard plus qu'à la sagesse des mesures ; la naissance la plus illustre, un grand nom sur lequel on est enté, & qu'on ne tient pas de ses ancêtres.

Enfin, la langue du jaloux flétrit tout ce qu'elle touche ; & ce langage si honteux, est pourtant le langage commun des Cours : c'est lui qui lie les sociétés & les commerces : chacun se cache la plaie secrette de son cœur ; & chacun se la communique : on a honte du nom du vice ; & l'on

ſe fait honneur du vice même.

Enfin, il emprunte même les apparences du zèle & de l'amour du bien public : les intérêts de la nation & la conſervation du temple & de la loi, paroiſſent conſacrer la jalouſie des Pontifes contre Jeſus-Chriſt.

Le zèle du bien public devient tous les jours comme la décoration & l'apologie de ce vice. Il ſemble qu'on ne craint que pour l'Etat ; & on n'envie que les places de ceux qui gouvernent : on blâme les choix du maître, comme tombant ſur des ſujets incapables ; mais ce n'eſt pas l'intérêt public qui nous pique, c'eſt la jalouſie & le chagrin de n'avoir pas été nous-mêmes choiſis : les places où nous aſpirions, ne ſont jamais, ſelon nous, données au mérite ; la faveur du maître & le bien de l'Etat, ne nous paroiſſent jamais aller enſemble : on ſe donne pour amateur de la patrie ; & on n'en aime que les honneurs & les prééminences. Aman trouve la puiſſance & la religion des Juifs dangereuſe à l'Empire : mais ce n'eſt pas l'Etat qu'il a deſſein de ſauver ; c'eſt Mardochée qu'il veut perdre. Les courtiſans de

Darius accusent Daniel d'avoir violé la loi des Perses; mais ce n'est pas de la majesté de la loi, dont ils sont jaloux ; c'est la gloire & la faveur de Daniel, qu'ils haïssent.

Tout est plein dans les Cours de ces zèles de jalousie : on étale le titre de bon citoyen, & on cache dessous celui de jaloux : on a sans cesse l'Etat dans la bouche, & la jalousie dans le cœur : on paroît contristé quand les événemens sont malheureux, & ne répondent pas aux vûes & aux mesures de ceux qui sont en place ; & l'on s'applaudit plus du blâme qui en retombe sur eux, qu'on n'est touché des maux qui en peuvent revenir à la patrie.

Et voilà un des plus tristes effets de cette passion infortunée. Ces Pontifes demandent que le sang du Juste soit sur eux & sur leurs enfans : la désolation du Temple & de la Cité sainte, la cessation des sacrifices, la dispersion de Juda, la perte de tout ne leur paroît rien, pourvû que l'innocent périsse.

Et combien de fois a-t-on vû des hommes publics sacrifier l'Etat à leurs

jalousies particulières ; faire échouer des entreprises glorieuses à la patrie, de peur que la gloire n'en rejaillît sur leurs rivaux ; ménager des événemens capables de renverser l'Empire, pour ensevelir leurs concurrens sous ses ruines ; & risquer de tout perdre pour faire périr un seul homme ? Les Histoires desCours & des Empires sont remplies de ces traits honteux ; & chaque siécle presque en a vû de tristes éxemples. Mais le véritable zèle du bien public ne cherche qu' àse rendre utile ; & à l'homme vertueux, & qui aime l'Etat, les services tiennent lieu de récompense.

Première passion dans les Pontifes, qui livre aujourd'hui Jesus-Christ ; la jalousie : mais en second lieu, c'est un lâche intérêt dans Pilate, qui le condamne.

II. PARTIE. OUi, mes Frères, la passion, le Dieu des Grands, c'est la fortune. Ils veulent plaire à César, & c'est le seul devoir qui les occupe ; tout ce qui favorise leur élévation, s'accorde toujours avec leur conscience ; la probité qui nuiroit à leur fortune, & qui leur

leur feroit perdre la faveur du maître, n'eſt plus pour eux que la vertu des ſots : mais dès là qu'on craint plus la diſgrace de Céſar, que le reproche de ſa conſcience, ſi l'on n'a pas encore ſacrifié l'honneur & la probité, ce n'eſt pas le cœur & la volonté, c'eſt l'occaſion, qui a manqué aux plus grands crimes.

En effet, il paroît d'abord dans le caractère de Pilate des reſtes de droiture & de probité : ſa conſcience s'éléve en faveur de l'innocent ; il ſemble lui-même plaider ſa cauſe ; il n'oſe le délivrer, & il ſouhaite pourtant qu'on le délivre : premier dégré de l'ambition ; la lâcheté. On aime le devoir & l'équité, lorſqu'il eſt utile ou glorieux de ſe déclarer pour elle ; qu'on peut compter ſur les ſuffrages publics ; que notre fermeté va nous donner en ſpectacle au monde, & que nous devenons plus grands aux yeux des hommes par la défenſe héroïque de la vérité, que nous ne l'aurions été par la diſſimulation & la ſoupleſſe : nous cherchons la gloire & les applaudiſſemens dans le devoir ; & preſque toujours c'eſt la va-

nité, qui donne des défenseurs à la vérité.

A la lâcheté succéde la crainte. On menace Pilate de l'indignation de César : *Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris;* à cette raison tous les droits les plus sacrés s'évanouissent, & ne sont plus comptés pour rien. On n'est pas digne de soutenir la justice & la vérité, quand on peut aimer quelque chose plus qu'elle : une démarche opposée à l'honneur & à la conscience, est bien plus à craindre pour une ame noble que la colère de César. Mais d'ailleurs, SIRE, c'est servir la gloire du Prince, que de ne pas servir à ses passions : il est beau d'oser s'exposer à son indignation, plutôt que de manquer à la fidélité qu'on lui a jurée; & si les Princes, comme vous, peuvent compter sur un ami fidéle, il faut qu'ils le cherchent parmi ceux qui les ont assés aimés pour avoir eu le courage d'oser quelquefois leur déplaire : plus ceux qui leur applaudissent sans cesse, sont nombreux; plus l'homme vertueux, qui ne se joint point aux adulations publiques, doit leur être respectable. Mais cet héroïsme de

Joan. 19. 12.

fidélité eſt rare dans les Cours : à peine ſe trouva-t-il un Daniel dans l'Empire parmi tous les Satrapes, qui ne connoiſſoient point d'autre loi que la volonté du Prince. Telle eſt la deſtinée des Souverains ; la même puiſſance qui multiplie autour d'eux les adulateurs, y rend auſſi les amis plus rares.

Auſſi la crainte de déplaire à Céiar conduit Pilate au dernier dégré de la lâcheté, qui abandonne & livre Jeſus-Chriſt. Les cris de ce peuple furieux ne peuvent être calmés que par le ſang du Juſte : s'expoſer à leur violence, ce ſeroit allumer le feu de la ſédition : il vaut encore mieux que l'innocent périſſe, que ſi toute la nation alloit ſe révolter contre Céſar ; & il faut acheter le bien public par un crime.

Et voilà toujours le grand prétexte de l'abus que ceux qui ſont en place font de l'autorité : il n'eſt point d'injuſtice que le bien public ne juſtifie : il ſemble que le bonheur & la ſûreté publique ne puiſſe ſubſiſter que par des crimes ; que l'ordre & la tranquillité des Empires ne ſoient jamais dûes

qu'à l'injuſtice & à l'iniquité ; & qu'il faille renoncer à la vertu pour ſe dévouer à la patrie.

Non, SIRE, je l'ai déja dit ailleurs, & on ne ſauroit trop le redire : la loi de Dieu eſt toute la force & toute la ſûreté des loix humaines : tout ce qui attire la colère du Ciel ſur les Etats, ne ſauroit faire le bonheur des peuples : l'ordre & l'utilité publique ne peuvent être le fruit du crime : on ſert mal la patrie quand on la ſert aux dépens des régles ſaintes : c'eſt ſapper les fondemens de l'édifice, pour l'embellir & l'élever plus haut ; c'eſt en affoibliſſant ſes principaux appuis, y ajoûter de vains ornemens qui hâtent ſa ruine. Les Empires ne peuvent ſe ſoutenir que par l'équité des mêmes loix qui les ont formés ; & l'injuſtice a bien pu détrôner des Souverains, mais elle n'a jamais affermi les trônes : les Miniſtres qui ont outré la puiſſance des Rois, l'ont toujours affoiblie : ils n'ont élevé leur maître que ſur la ruine de leurs Etats ; & leur zèle n'a été utile aux Céſars, qu'autant qu'il a reſpecté les loix de l'Empire.

C'eſt donc la jalouſie dans les Princes des Prêtres, qui perſécute aujourd'hui Jeſus-Chriſt ; un vil intérêt dans Pilate, qui le livre ; & enfin une indifférence criminelle dans Hérodes, qui en fait un ſujet de mépris & de riſée.

Hélas ! quelle autre deſtinée pouvoit ſe promettre la doctrine de l'Evangile, en ſe montrant à une Cour ſuperbe & voluptueuſe ? la doctrine ſainte n'offre rien, qui ne combatte l'orgueil & la volupté ; & il n'y a de grand pour ceux qui habitent les Palais des Rois, que le plaiſir & la gloire. Si vous n'y paroiſſez pas ſous ces étendarts, ou l'on vous prend pour un cenſeur & un ennemi, ou ils vous mépriſent comme un homme d'une autre eſpéce, & un nouveau venu qui vient porter au milieu d'eux un langage inouï & des manières étrangères.

Nous-mêmes, dans ces chaires chrétiennes, qui ſeuls leur parlent encore le langage de la vérité ; nous-mêmes, nous venons ſouvent ici affoiblir ce langage divin ; reſpecter ce que nous devrions combattre ; adou-

cir par des idées humaines la sévérité des régles saintes; autoriser presque leurs préjugés, avant d'oser combattre leurs passions; & sous prétexte de ne pas les révolter contre la vérité, la leur rendre presque méconnoissable.

Hérodes, instruit des merveilles qu'on publioit de Jesus-Christ, s'attend à lui voir opérer des prodiges, & dans cette attente il le voit arriver à sa Cour avec joie: ce n'est pas la vérité qui l'intéresse, c'est une vaine curiosité qu'il veut satisfaire, & faire servir Jesus-Christ de spectacle à son loisir & à son oisiveté. Car c'est de tout tems, que la plupart des Princes & des Grands ont fait de la Religion un spectacle: les mystères les plus augustes & les plus terribles, égayés par tous les attraits d'une harmonie recherchée, deviennent pour eux comme des réjouissances profanes qui les amusent: ils ne cherchent que le plaisir des sens, jusques dans les devoirs d'un culte qui n'est établi que pour les combattre: il faut que la Religion, pour leur plaire, emprunte les joies & tout l'appareil du siécle;

& qu'un ſpectacle digne des Anges, ait encore beſoin de décoration pour être un ſpectacle digne d'eux.

Hérodes fait à Jeſus-Chriſt des queſtions vaines & frivoles : *Interrogabat eum multis ſermonibus* : de ces queſtions, où l'orgueil & l'irreligion ont plus de part que l'amour de la vérité ; qu'on propoſe plutôt pour ſe faire une gloire de ſes doutes, que par un deſir ſincère de les éclaircir ; de ces queſtions qui n'aboutiſſent à rien qu'à nous affermir dans l'incrédulité, qui n'ont de ſérieux que l'aveuglement d'où elles prennent leur ſource ; de ces queſtions où l'on diſcourt des vérités éternelles du ſalut, comme de ces vérités douteuſes & peu intéreſſantes, que Dieu a livrées à l'oiſiveté & à la diſpute des hommes ; où l'on traite ce qui doit décider du bonheur ou du malheur éternel, comme un problême indifférent, dont les deux côtés ont leur vrai-ſemblance, & où l'on peut opter : de ces queſtions enfin, qui ſont plutôt des dériſions ſecrettes de la Foi, que les recherches reſpectueuſes d'un véritable Fidéle.

Luc. 23. 9.

Et voilà le ſeul uſage que la plupart des Grands font de Jeſus-Chriſt, des queſtions éternelles ſur la Religion : *Interrogabat eum multis ſermonibus :* faiſant de Jeſus-Chriſt & de ſa doctrine un ſujet oiſeux & frivole d'entretien & de conteſtation, au lieu d'en faire l'objet de leur eſpérance & de leur culte ; s'informant de la vérité d'un avenir, & de cette autre patrie qui nous attend après le trépas, avec moins d'intérêt, qu'ils n'écouteroient les relations d'une terre inconnue, & peut-être fabuleuſe, où nul mortel n'a pu encore aborder; parlant des faits miraculeux qui établiſſent la certitude & la divinité de la Religion de leurs pères, avec la même incertitude qu'ils parleroient d'un point peu important d'hiſtoire qu'on n'a pas encore éclairci ; & par la manière peu ſérieuſe dont ils veulent s'inſtruire de la Foi, montrant qu'ils l'ont tout-à-fait perdue.

Auſſi Jeſus-Chriſt n'oppoſe qu'un ſilence profond à la vanité des queſtions d'Hérodes. On ne mérite les réponſes de la vérité, que lorſque c'eſt le deſir de la connoître qui l'interroge ;

terroge ; & c'eſt dans le cœur de ceux qui parlent & diſputent plus ſur la Religion, qu'elle eſt d'ordinaire plus effacée. Oui, mes Frères, on a déja trouvé la vérité quand on la cherche de bonne-foi : il ne faut pour la trouver, ni creuſer dans les abîmes, ni s'élever au-deſſus des airs ; il ne faut que l'écouter au-dedans de nous-mêmes. Un cœur innocent & docile entend d'abord ſa voix ; les doutes & les recherches que forment l'orgueil, loin de la rapprocher de nous, ferment les yeux à ſa lumière : elle aveugle les Sages & les Juges orgueilleux de ſes myſtères, & ne ſe communique qu'à ceux qui font gloire d'en être les diſciples : la ſoumiſſion eſt la ſource des lumières : plus on veut raiſonner, plus on s'égare : plus on doute, plus Dieu permet que les doutes augmentent : la raiſon une fois ſortie de la régle ne trouve plus rien qui l'arrête ; plus elle avance, plus elle ſe creuſe de précipices. Auſſi l'héréſie, d'abord timide dans ſa naiſſance, va toujours croiſſant, & ne garde plus de meſures dans ſes progrès : elle n'en vouloit d'abord parmi

nous qu'aux abus prétendus du culte; elle a depuis attaqué le culte lui-même : elle se plaignoit que nous dégradions Jesus-Christ de sa qualité de médiateur ; elle a enfanté des disciples qui l'ont dégradé de sa divinité & de sa naissance éternelle : elle vouloit réformer la Religion ; elle a fini par les approuver toutes, ou pour mieux dire, par n'en plus avoir & n'en plus connoître aucune : elle prétendoit s'en tenir à la lettre aux livres saints ; & cette lettre a été pour elle une lettre de mort ; & ses faux Prophétes y ont puisé un fanatisme & des visions sur l'avenir, que l'événement a démenties & dont elle a rougi elle-même. Non, mes Frères, la Foi est le seul point qui peut fixer l'esprit humain : si vous passez au-delà, vous n'avez plus de route assurée ; vous entrez dans une terre ténébreuse & couverte des ombres de la mort ; vous n'y voyez plus que des phantômes, les tristes enfans des ténébres ; & comme la raison n'a plus de frein, l'erreur aussi n'a plus de bornes.

En effet, les questions d'Hérodes

le conduisent à faire de Jesus-Christ un sujet de risée : *Sprevit autem illum Herodes ;* & toute sa Cour suit son exemple : *Cum exercitu suo.* La vertu la plus pure, dès qu'elle déplaît au Souverain, est bien-tôt digne de l'oubli & du mépris même du courtisan : c'est le goût du Prince, qui décide presque toujours pour eux de la vérité & du mérite : leur religion est toute, pour ainsi dire, sur le visage du maître : c'est là leur loi & leur Evangile ; & ils n'ont rien de plus fixe dans leur culte que les caprices & les passions de l'idole qu'ils adorent.

Ibid. ℣. 11.

Aussi l'attention, SIRE, la plus essentielle que les Rois doivent à la place où Dieu les a fait asseoir, c'est de rendre la Religion respectable, en ne se permettant jamais la plus légère dérision qui puisse en blesser la majesté. Les plus jeunes années de votre auguste Bisaïeul, ne le virent jamais s'écarter de cette régle : ce fut pour lui la régle de tous les tems & de tous les lieux : son respect pour la Religion de ses pères, imposa toujours devant lui un silence éternel à l'impiété : son langage fut toujours le

langage du premier Roi chrétien ; c'eſt-à-dire, le langage reſpectable de la Foi : l'irreligion étoit le ſeul crime auquel il ne pardonnoit point : tout étoit ſérieux pour lui ſur cet article : nulle joie, nul plaiſir n'autoriſa jamais devant lui la moindre dériſion qui pût intéreſſer le culte de ſes ancêtres : religieux juſqu'au milieu des réjouiſſances d'une Cour jeune & floriſſante, la Foi ne ſouffrit jamais des plaiſirs & des diſſipations inévitables à la jeuneſſe des Rois. Sur ce point, SIRE, tout devient capital dans la bouche d'un Souverain : une ſimple légereté va autoriſer la licence de l'impiété ou faire de nouveaux impies : on croit plaire en enchériſſant ; & les railleries du maître deviennent bientôt des blaſphêmes dans la bouche du courtiſan.

Telles ſont les paſſions que les Grands oppoſent à la vérité, & qui condamnent Jeſus-Chriſt à la mort : que ne puis-je achever, & vous montrer les paſſions des Grands condamnées par la mort de Jeſus-Chriſt !

Hélas ! en eſt-il une ſeule que ſa croix ne confonde ? Il ne meurt que

pour rendre témoignage à la vérité; il en eſt le premier martyr: & les Grands craignent la vérité; & il eſt rare qu'elle ait accès auprès de leur trône. Il n'eſt Roi que pour être la victime de ſon peuple; & les peuples ſont d'ordinaire la victime de l'ambition des Princes & des Rois. Les marques de ſon autorité, ſon ſceptre, ſa couronne, ſont les inſtrumens de ſes ſouffrances; & l'unique uſage que les Grands ſont de leur autorité, c'eſt de la faire ſervir à leurs plaiſirs injuſtes. Au milieu de ſes peines & de ſes douleurs, il n'eſt occupé que de nos intérêts; & les Grands, au milieu de leurs plaiſirs, ne daignent pas même s'occuper des peines & des ſouffrances de leurs frères. Il ſouffre à notre place; & les Grands croyent que tout doit ſouffrir pour eux. Il vient de tous les peuples ne faire qu'un peuple, réconcilier toutes les nations, éteindre toutes les guerres; & c'eſt la vanité des Grands, qui les allume & qui les éterniſe ſur la terre. Que dirai-je? il n'eſt Roi que parcequ'il eſt Sauveur; ſes bienfaits forment tous ſes titres; ſes qualités glorieuſes ne ſont que les dif-

férens offices de son amour pour nous ; tout ce qu'il est de plus grand, il ne l'est que pour les hommes ; il est tout à nos usages : & les Grands ne comptent le reste des hommes pour rien, & ne croyent être nés que pour eux-mêmes.

Voilà, SIRE, le grand modéle des Rois. Du haut de sa croix il instruit les Grands & les Princes de la terre : Regardez, leur dit-il, & faites selon ce modéle : j'ai quitté mon Royaume, & je suis descendu de ma gloire pour sauver mes sujets ; vous n'êtes Rois que pour eux, & leur bonheur doit être l'unique objet de tous les soins attachés à votre couronne. Oui, SIRE, c'est un Roi qui donne sa vie pour son peuple; & il ne vous demande que votre amour pour le vôtre : c'est un Roi qui ne va conquérir le monde que pour l'acquérir à Dieu ; ne combattez que pour lui, & vous serez toujours sûr de la victoire : c'est un Roi qui fait de la croix son Trône, & le lieu de ses douleurs & de ses souffrances ; regardez le vôtre comme un lieu de soins & de travail, & non comme le siége de la

volupté & de la molleſſe : c'eſt un Roi qui ne veut régner que ſur les cœurs ; l'uſage le plus glorieux de votre autorité, c'eſt celui qui vous aſſurera l'amour de vos peuples : c'eſt un Roi qui vient apporter la paix, la vérité, la juſtice aux hommes, & qui ne veut que les rendre heureux ; SIRE, régnez pour notre bonheur, & vous régnerez pour le vôtre.

O mon Sauveur ! c'eſt aujourd'hui que vous commencez à régner vous-même ſur toutes les nations ; vos derniers ſoupirs ſont comme les prémices ſacrées de votre régne ; & c'eſt par la croix que vous allez conquérir l'univers : grand Dieu ! que ce ſoit elle qui affermiſſe le régne de l'Enfant précieux que vous voyez ici à vos pieds : que la Religion en conſacre les prémices, & en couronne la durée : ce ſont ſes glorieux ancêtres qui l'ont placée parmi nous ſur le Trône ; que ce ſoit elle qui y ſoutienne l'Enfant auguſte qui ne peut vous offrir encore que ſon innocence, la foi de ſes pères, les malheurs qui ont entouré ſon berceau royal, & la tendreſſe la plus vive de ſes ſujets.

Conservez l'Enfant de tant de Saints & de tant de Protecteurs de la Foi sainte : ils exposèrent autrefois leur vie & leur couronne pour aller recouvrer votre héritage ; conservez le sien à cet Enfant précieux, afin qu'il puisse un jour défendre & protéger l'Eglise, que le Père vous donne aujourd'hui comme l'héritage que vous avez acquis par votre sang : ils revinrent chargés des dépouilles sacrées de la croix ; que ce dépôt saint dont ils enrichirent cette Ville régnante, que ce gage précieux de la piété de ses pères, sollicite aujourd'hui sur-tout vos graces en sa faveur : n'abandonnez pas l'héritier de tant de Princes, qui ont été les premiers défenseurs de votre nom & de votre gloire. Les coups de votre colère l'ont épargné au milieu des débris de son auguste famille ; laissez-nous, grand Dieu, jouir de votre bienfait que nous avons acheté si cher : que ce reste heureux de tant de têtes augustes que nous avons vû tomber à la fois, répare nos pertes & essuye nos larmes : comblez-le lui seul de toutes les graces que vous aviez réservées

dans vos trésors éternels à tant de Princes qui devoient régner à sa place, & auxquels sa couronne étoit destinée : réunissez en lui tout ce que vous deviez partager sur les autres ; & que son régne rassemble toutes les bénédictions & tous les genres de bonheur, que nous nous promettions séparément sous les régnes des Princes qu'une mort prématurée nous a enlevés, & auxquels vous n'avez refusé sans doute sur la terre une couronne que la naissance leur destinoit, que pour leur en préparer dans le Ciel une éternelle.

Ainsi soit-il.





SERMON

POUR LE JOUR

DE PASQUES.

Sur le triomphe de la Religion.

Expolians principatus & poteſtates, traduxit confidenter, palàm triumphans illos in ſemetipſo.

Jeſus-Chriſt ayant déſarmé les Principautés & les Puiſſances, il les a menées hautement en triomphe à la face de tout le monde, après les avoir vaincues en ſa propre perſonne. Col. 2, 15.

SIRE,

LES vains triomphes des Conquérans n'étoient qu'un ſpectacle d'orgueil, de larmes, de déſeſpoir & de mort: c'étoit le triomphe lugubre des paſſions humaines; & ils ne laiſſoient après eux que les triſtes marques de

l'ambition des vainqueurs, & de la ſervitude des vaincus.

Le triomphe de Jeſus-Chriſt eſt aujourd'hui pour les nations mêmes qui deviennent ſa conquête, un triomphe de paix, de liberté & de gloire.

Il triomphe de ſes ennemis; mais pour les délivrer & les aſſocier à ſa puiſſance : il triomphe du péché; mais en effaçant & attachant à la croix cet écrit fatal de notre condamnation, il en fait couler ſur nous une ſource de ſainteté & de grace : il triomphe de la mort; mais pour nous aſſurer l'immortalité.

Telle eſt la gloire de la Religion: elle n'offre d'abord que les opprobres & les ſouffrances de la croix; mais c'eſt un triomphe glorieux, & le plus grand ſpectacle que l'homme puiſſe donner à la terre. Rien ici-bas n'eſt plus grand que la vertu : tous les autres genres de gloire, on les doit au hazard ou à l'adulation, & à l'erreur publique; celle-ci on ne la doit qu'à Dieu & à ſoi-même : on en fait une honte aux Princes & aux Puiſſans; & cependant c'eſt par elle ſeule qu'ils peuvent être Grands, puiſque c'eſt

par elle-ſeule qu'ils peuvent triom-pher de leurs ennemis, de leurs paſ-ſions, & de la mort même.

Expoſons ces vérités ſi honorables à la Foi; & conſacrons à la gloire de la Religion, l'inſtruction de ce dernier jour, qui eſt le grand jour des triomphes de Jesus-Chriſt.

SIRE,

I. PARTIE. LA gloire des Princes & des Grands a trois écueils à craindre ſur la terre: la malignité de l'envie, ou les inconſtances de la fortune qui l'obſcurciſſent; les paſſions qui la deshonorent; enfin, la mort même qui l'enſevelit, & qui change en cenſures les vaines adulations qui l'avoient exaltée.

La Religion ſeule les met à couvert de ces écueils inévitables, & où toute la gloire humaine vient d'ordinaire échouer: elle les éléve au-deſſus des événemens & de l'envie; elle leur aſſujettit leurs paſſions; enfin, elle leur aſſure après leur mort, la gloire que la malignité leur avoit peut-être refuſée pendant leur vie. C'eſt ce qui fait aujourd'hui le triom-

phe de Jesus-Christ ; & c'est ce modéle glorieux que nous proposons aux Grands de la terre.

Toute la gloire de sa sainteté & de ses prodiges, n'avoit pu le sauver des traits de l'envie ; & son innocence avoit paru succomber aux Puissances des ténébres qui l'avoient opprimée. Mais sa résurrection attache à son char de triomphe, ces Principautés & ces Puissances mêmes : sa gloire sort triomphante du sein de ses opprobres : sa croix devient le signal éclatant de sa victoire : la Judée seule l'avoit rejetté ; & l'univers entier l'adore.

Oui, mes Frères, quelle que puisse être la gloire des Grands sur la terre, elle a toujours à craindre : premiérement, la malignité de l'envie qui cherche à l'obscurcir. Hélas ! c'est à la Cour sur-tout, où cette vérité n'a pas besoin de preuve. Quelle est la vie la plus brillante où l'on ne trouve des taches ? où sont les victoires, qui n'ayent une de leurs faces peu glorieuse au vainqueur ? quels sont les succès, où les uns ne prêtent au hazard les mêmes événemens, dont les

autres ſont honneur aux talens & à la ſageſſe ? quelles ſont les actions héroïques qu'on ne dégrade en y cherchant des motifs lâches & rampans ? en un mot, où ſont les Héros, dont la malignité, & peut-être la vérité, ne faſſe des hommes ?

Tant que vous n'aurez que cette gloire où le monde aſpire, le monde vous la diſputera : ajoûtez-y la gloire de la vertu ; le monde la craint & la fuit, mais le monde pourtant la reſpecte.

Non, SIRE, un Prince qui craint Dieu & qui gouverne ſagement ſes peuples, n'a plus rien à craindre des hommes. Sa gloire toute ſeule auroit pu faire des envieux ; ſa piété rendra ſa gloire même reſpectable : ſes entrepriſes auroient trouvé des cenſeurs ; ſa piété ſera l'apologie de ſa conduite : ſes proſpérités auroient excité la jalouſie ou la défiance de ſes voiſins ; il en deviendra par ſa piété l'azile & l'arbitre : ſes démarches ne ſeront jamais ſuſpectes, parcequ'elles ſeront toujours annoncées par la juſtice : on ne ſera pas en garde contre ſon ambition, parceque ſon ambition ſera tou-

jours réglée par ses droits : il n'attirera point sur ses Etats le fléau de la guerre, parcequ'il regardera comme un crime de la porter sans raison dans les Etats étrangers : il réconciliera les peuples & les Rois, loin de les diviser pour les affoiblir & élever sa puissance sur leurs divisions & sur leur foiblesse : sa modération sera le plus sûr rampart de son Empire : il n'aura pas besoin de garde qui veille à la porte de son Palais ; les cœurs de ses sujets entoureront son Trône & brilleront autour, à la place des glaives qui le défendent : son autorité lui sera inutile pour se faire obéir ; les ordres les plus sûrement accomplis sont ceux que l'amour exécute ; & la soumission sera sans murmure, parcequ'elle sera sans contrainte : toute sa puissance l'auroit rendu à peine maître de ses peuples ; par la vertu il deviendra l'arbitre même des Souverains. Tel étoit, SIRE, un de vos plus saints Prédécesseurs à qui l'Eglise rend des honneurs publics, & qu'elle regarde comme le protecteur de votre Monarchie. Les Rois ses voisins loin d'envier sa puissance avoient re-

cours à sa sagesse : ils s'en remettoient à lui de leurs différends & de leurs intérêts : sans être leur vainqueur, il étoit leur Juge & leur arbître ; & la vertu toute seule lui donnoit sur toute l'Europe un Empire bien plus sûr & plus glorieux que n'auroient pu lui donner ses victoires. La puissance ne nous fait que des sujets & des esclaves : la vertu toute seule nous rend maîtres des hommes.

Mais si elle nous met au-dessus de l'envie ; c'est elle encore qui nous rend supérieurs aux événemens. Oui, SIRE, les plus grandes prospérités ont toujours ici-bas des retours à craindre : Dieu qui ne veut pas que notre cœur s'attache où notre trésor & notre bonheur ne se trouvent point, fait quelquefois du plus haut point de notre élévation, le premier dégré de notre décadence : la gloire des hommes, montée à son plus grand éclat, s'attire, pour ainsi dire, à elle-même des nuages : l'histoire des Etats & des Empires, n'est elle-même que l'histoire de la fragilité & de l'inconstance des choses humaines : les bons & les mauvais succès semblent s'être

partagé

partagé la durée des ans & des siécles ; & nous venons de voir le régne le plus long & le plus glorieux de la Monarchie, finir par des revers & par des disgraces.

Mais sur les débris de cette gloire humaine, votre pieux & auguste Bisaïeul sut s'en élever une plus solide & plus immortelle. Tout sembla fondre & s'éclipser autour de lui ; mais c'est alors que nous le vîmes à découvert lui-même : plus grand par la simplicité de sa foi & par la constance de sa piété, que par l'éclat de ses conquêtes, ses prospérités nous avoient caché sa véritable gloire : nous n'avions vû que ses succès ; nous vîmes alors toutes ses vertus : il falloit que ses malheurs égalassent ses prospérités ; qu'il vît tomber autour de lui tous les Princes les appuis de son Trône ; que votre vie même fût menacée, cette vie si chère à la nation, & le seul gage de ses miséricordes, que Dieu laisse encore à son peuple ; il falloit qu'il demeurât tout seul avec sa vertu, pour paroître tout ce qu'il étoit : ses succès inouis lui avoient valu le nom de Grand ; ses sentimens

héroïques & chrétiens dans l'adversité, lui en ont assuré pour tous les âges à venir, le nom & le mérite.

Non, mes Frères, il n'est que la Religion qui puisse nous mettre au-dessus des événemens ; tous les autres motifs nous laissent toujours entre les mains de notre foiblesse : la raison, la Philosophie promettoit la constance à son Sage ; mais elle ne la donnoit pas : la fermeté de l'orgueil n'étoit que la dernière ressource du découragement ; & l'on cherchoit une vaine consolation, en faisant semblant de mépriser des maux qu'on n'étoit pas capable de vaincre. La plaie qui blesse le cœur, ne peut trouver son reméde que dans le cœur même ; or la Religion toute seule porte son reméde dans le cœur : les vains préceptes de la Philosophie nous préchoient une insensibilité ridicule, comme s'ils avoient pu éteindre les sentimens naturels, sans éteindre la nature elle-même : la Foi nous laisse sensibles ; mais elle nous rend soumis, & cette sensibilité fait elle-même tout le mérite de notre soumission : notre sainte Philosophie n'est pas insensible

aux peines ; mais elle eſt ſupérieure à la douleur. C'étoit ôter aux hommes la gloire de la fermeté dans les ſouffrances, que de leur en ôter le ſentiment ; & la ſageſſe payenne ne vouloit les rendre inſenſibles, que parcequ'elle ne pouvoit les rendre ſoumis & patiens : elle apprenoit à l'orgueil à cacher & non à ſurmonter ſes ſenſibilités & ſes foibleſſes : elle formoit des héros de théâtre, dont les grands ſentimens n'étoient que pour les ſpectateurs, & aſpiroit plus à la gloire de paroître conſtant qu'à la vertu même de la conſtance.

Mais la Foi nous laiſſe tout le mérite de la fermeté, & ne veut pas même en avoir l'honneur devant les hommes : elle ſacrifie à Dieu ſeul les ſentimens de la nature ; & ne veut pour témoin de ſon ſacrifice que celui ſeul qui peut en être le remunérateur : elle ſeule donne de la réalité à toutes les autres vertus, parcequ'elle ſeule en bannit l'orgueil qui les corrompt, ou qui n'en fait que des phantômes.

Ainſi, qu'on vante l'élévation & la ſupériorité de vos lumières ; qu'une haute ſageſſe vous faſſe regarder

comme l'ornement & le prodige de votre fiécle : fi cette gloire n'eft qu'au dehors ; fi la Religion, qui feule éléve le cœur, n'en eft pas la première bafe ; le premier échec de l'adverfité renverfera tout cet édifice de Philofophie & de fauffe fageffe ; tous ces appuis de chair s'écrouleront fous votre main ; ils deviendront inutiles à votre malheur : on cherchera vos grandes qualités dans votre découragement ; & votre gloire ne fera plus qu'un poids ajoûté à votre affliction qui vous la rendra plus infupportable : le monde fe vante de faire des heureux ; mais la Religion toute feule peut nous rendre grands au milieu de nos malheurs mêmes.

II. PARTIE. PRemier triomphe de Jefus-Chrift ; il triomphe de la malignité de l'envie, & de tous les opprobres qu'elle lui avoit attirés de la part de fes ennemis. Mais il triomphe encore du péché : il emméne captif ce premier auteur de la captivité de tous les hommes : il nous rétablit dans tous les droits glorieux dont nous étions déchus, & nous rend par la grace la fupériorité

ſur nos paſſions, que nous avions perdue avec l'innocence.

Second avantage de la Religion : elle nous éléve au-deſſus de nos paſſions, & c'eſt le plus haut dégré de gloire où l'homme puiſſe ici-bas atteindre. Oui, mes Frères, en vain le monde inſulte tous les jours à la piété par des dériſions inſenſées ; en vain, pour cacher la honte des paſſions, il fait preſque à l'homme de bien une honte de la vertu ; en vain il la repréſente, aux Grands ſur-tout, comme une foibleſſe, & comme l'écueil de leur gloire ; en vain il autoriſe leurs paſſions, par les grands éxemples qui les ont précédés, & par l'hiſtoire des Souverains qui ont allié la licence des mœurs avec un régne glorieux ; & l'éclat des victoires & des conquêtes : leurs vices venus juſqu'à nous, & rappellés d'âge en âge, formeront juſqu'à la fin le trait honteux, qui efface l'éclat de leurs grandes actions, & qui deshonore leur hiſtoire.

Plus même ils ſont élevés, plus le déréglement des mœurs les dégrade ; & *leur ignominie*, dit l'Eſprit de Dieu, 1. Macc. *croît à proportion de leur gloire*. Outre 1. 42.

que leur rang, en les plaçant au-dessus de nos têtes, expose leurs vices comme leur personne aux yeux du public : quelle honte, lorsque ceux qui sont établis pour régler les passions de la multitude, deviennent eux-mêmes les vils jouets de leurs passions propres ; & que la force, l'autorité, la pudeur des loix se trouve confiée à ceux qui ne connoissent de loi que le mépris public de toute bienséance, & leur propre foiblesse ! ils devoient régler les mœurs publiques ; & ils les corrompent : ils étoient donnés de Dieu pour être les protecteurs de la vertu ; & ils deviennent les appuis & les modéles du vice.

Toute la gloire humaine ne sauroit jamais effacer l'opprobre que leur laisse le désordre des mœurs, & l'emportement des passions : les victoires les plus éclatantes ne couvrent pas la honte de leurs vices : on loue les actions, & l'on méprise la personne : c'est de tout tems, qu'on a vû la réputation la plus brillante échouer contre les mœurs du héros ; & ses lauriers flétris par ses foiblesses : le monde, qui semble mépriser la vertu, n'estime

& ne respecte pourtant qu'elle : il éléve des monumens superbes aux grandes actions des conquérans ; il fait retentir la terre du bruit de leurs louanges ; une poésie pompeuse les chante & les immortalise ; chaque Achille a son Homère ; l'éloquence s'épuise pour leur donner du lustre : l'appareil des éloges est donné à l'usage & à la vanité ; l'admiration secrette & les louanges réelles & sincères, on ne les donne qu'à la vertu & à la vérité.

Et en effet, le bonheur ou la témérité ont pu faire des héros ; mais la vertu toute seule peut former de grands hommes : il en coûte bien moins de remporter des victoires que de se vaincre soi-même : il est bien plus aisé de conquérir des Provinces & de dompter des peuples, que de dompter une passion : la morale même des Payens en est convenue. Du moins les combats où préside la fermeté, la grandeur du courage, la science militaire, font de ces actions rares, que l'on peut compter aisément dans le cours d'une longue vie ; & quand il ne faut être grand que

certains momens, la nature ramasse toutes ses forces, & l'orgueil pour un peu de tems peut suppléer à la vertu. Mais les combats de la Foi sont des combats de tous les jours : on a à faire à des ennemis qui renaissent de leur propre défaite : si vous vous lassez un instant, vous périssez : la victoire même a ses dangers ; l'orgueil, loin de vous aider, devient le plus dangereux ennemi que vous ayez à combattre : tout ce qui vous environne fournit des armes contre vous ; votre cœur lui-même vous dresse des embuches ; il faut sans cesse recommencer le combat. En un mot, on peut être quelquefois plus fort ou plus heureux que ses ennemis ; mais qu'il est grand d'être toujours plus fort que soi-même !

Telle est pourtant la gloire de la Religion : la Philosophie découvroit la honte des passions ; mais elle n'apprenoit pas à les vaincre, & ses préceptes pompeux étoient plutôt l'éloge de la vertu, que le reméde du vice.

Il étoit même nécessaire à la gloire & au triomphe de la Religion que les plus grands génies, & toute la force

de la raiſon humaine ſe fût épuiſée pour rendre les hommes vertueux. Si les Socrate & les Platon n'avoient pas été les Docteurs du monde avant Jeſus-Chriſt, & n'euſſent pas entrepris en vain de régler les mœurs, & de corriger les hommes par la force ſeule de la raiſon ; l'homme auroit pu faire honneur de ſa vertu à la ſupériorité de ſa raiſon, ou à la beauté de la vertu même : mais ces prédicateurs de la ſageſſe ne firent point de Sages ; & il falloit que les vains eſſais de la philoſophie préparaſſent de nouveaux triomphes à la grace.

C'eſt elle enfin qui a montré à la terre le véritable Sage, que tout le faſte & tout l'appareil de la raiſon humaine nous annonçoit depuis ſi long-tems. Elle n'a pas borné toute ſa gloire comme la philoſophie à eſſayer d'en former à peine un dans chaque ſiécle parmi les hommes : elle en a peuplé les villes, les Empires, les déſerts ; & l'univers entier a été pour elle un autre Licée, où au milieu des places publiques, elle a prêché la ſageſſe à tous les hommes. Ce *Prov. 8. 1. 3. 4.* n'eſt pas ſeulement parmi les peuples

les plus polis, qu'elle a choisi ses Sages; le Grec & le Barbare, le Romain & le Scythe, ont été également appellés à sa divine philosophie : ce n'est pas aux Savans tout seuls, qu'elle a réservé la connoissance sublime de ses mystères ; le simple a prophétisé comme le sage ; & les ignorans eux-mêmes sont devenus ses docteurs & ses apôtres : il falloit que la véritable sagesse pût devenir la sagesse de tous les hommes.

Que dirai-je ? sa doctrine étoit insensée en apparence ; & les Philosophes soumirent leur raison orgueilleuse à cette sainte folie : elle n'annonçoit que des croix & des souffrances ; & les Césars devinrent ses disciples : elle seule vint apprendre aux hommes, que la chasteté, l'humilité, la tempérance pouvoient être assises sur le Trône ; & que le siége des passions & des plaisirs, pouvoit devenir le siége de la vertu & de l'innocence : quelle gloire pour la Religion !

Mais, SIRE, si la piété des Grands est glorieuse à la Religion, c'est la Religion toute seule qui fait la gloire véritable des Grands. De tous leurs

titres, le plus honorable c'eſt la vertu: un Prince maître de ſes paſſions ; apprenant ſur lui-même à commander aux autres; ne voulant goûter de l'autorité, que les ſoins & les peines que le devoir y attache ; plus touché de ſes fautes que des vaines louanges qui les lui déguiſent en vertus ; regardant comme l'unique privilége de ſon rang, l'éxemple qu'il eſt obligé de donner aux peuples ; n'ayant point d'autre frein ni d'autre régle que ſes deſirs, & faiſant pourtant à tous ſes deſirs un frein de la régle même ; voyant autour de lui tous les hommes prêts à ſervir à ſes paſſions, & ne ſe croyant fait lui-même que pour ſervir à leurs beſoins ; pouvant abuſer de tout, & ſe refuſant même ce qu'il auroit eu droit de ſe permettre : en un mot, entouré de tous les attraits du vice, & ne leur montrant jamais que la vertu; un Prince de ce caractère eſt le plus grand ſpectacle que la Foi puiſſe donner à la terre : une ſeule de ſes journées compte plus d'actions glorieuſes que la longue carrière d'un conquérant; l'un a été le héros d'un jour, l'autre l'eſt de toute la vie.

III. PARTIE. C'Est ainsi que Jesus-Christ triomphe aujourd'hui du péché : mais il triomphe encore de la mort ; il nous ouvre les portes de l'immortalité, que le péché nous avoit fermées ; & le sein même de son tombeau enfante tous les hommes à la vie éternelle.

C'est le dernier trait qui achéve le triomphe de la Religion. L'impiété ne donnoit à l'homme que la même fin qu'à la bête : tout devoit mourir avec son corps ; & cet être si noble, seul capable d'aimer & de connoître, n'étoit pourtant qu'un vil assemblage de boue que le hazard avoit formé, & que le hazard seul alloit dissoudre pour toujours.

La superstition payenne lui promettoit au-delà du tombeau une félicité oiseuse, où les vains phantômes des sens devoient faire tout le bonheur d'un homme qui ne peut être heureux que par la vérité.

La Religion nous ouvre des espérances plus nobles & plus sublimes : elle rend à l'homme l'immortalité, que l'impiété de la Philosophie avoit voulu lui ravir, & substitue la posses-

ſion éternelle du bien ſouverain à ces champs fabuleux, & à ces idées puériles de bonheur que la ſuperſtition avoit imaginées.

Mais cette immortalité qui eſt la plus douce eſpérance de la Foi, n'eſt promiſe qu'à la Foi même : ſes promeſſes ſont la récompenſe de ſes maximes ; & pour ne mourir jamais même devant les hommes, il faut avoir vécu ſelon Dieu.

Oui, mes Frères, cette immortalité, même de renommée, que la vanité promet ici-bas dans le ſouvenir des hommes, les Grands ne peuvent la mériter que par la vertu.

La mort eſt preſque toujours l'écueil & le terme fatal de leur gloire : les vaines louanges, dont on les avoit abuſés pendant leur vie, deſcendent preſque auſſi-tôt avec eux dans l'oubli du tombeau : ils ne ſurvivent pas long-tems à eux-mêmes ; ou s'il en reſte quelque ſouvenir parmi les hommes, ils en ſont plus redevables à la malignité des cenſures, qu'à la vanité des éloges : leurs louanges n'ont eu que la même durée que leurs bienfaits : ils ne ſont plus rien,

dès qu'ils ne peuvent plus rien : leurs adulateurs même deviennent leurs censeurs ; (car l'adulation dégénère toujours en ingratitude ;) de nouvelles espérances forment un nouveau langage ; on éléve sur les débris de la gloire du mort la gloire du vivant ; on embellit de ses dépouilles & de ses vertus, celui qui prend sa place. Les Grands sont proprement le jouet des passions des hommes ; leur gloire n'a point de consistance assurée, & elle augmente ou diminue avec les intérêts de ceux qui les louent.

Combien de Princes vantés pendant leur vie, n'ont pas même laissé leur nom à la postérité ! & que sont les histoires des Etats & des Empires qu'un petit reste de noms & d'actions, échappé de cette foule innombrable, qui depuis la naissance des siécles est demeurée dans l'oubli !

Qu'ils vivent selon Dieu, & leur nom ne périra jamais de la mémoire des hommes : les Princes religieux sont écrits en caractères ineffaçables dans les annales de l'univers. Les victoires & les conquêtes sont de tous les siécles & de tous les régnes, &

elles s'effacent, pour ainsi dire, les unes les autres dans nos histoires : mais les grandes actions de piété plus rares, y conservent toujours tout leur éclat. Un Prince pieux se démêle toujours de la foule des autres Princes dans la postérité : sa tête & son nom s'élévent au-dessus de toute cette multitude, comme celle de Saül s'élevoit au-dessus de toute la multitude des Tribus : sa gloire va même croissant en s'éloignant ; & plus les siécles se corrompent, plus il devient un grand spectacle par sa vertu.

Oui, SIRE, on a presque oublié les noms de ces premiers conquérans, qui jettèrent dans les Gaules les premiers fondemens de votre Monarchie : ils sont plus connus par les Fables & par les Romans que par les Histoires ; & l'on dispute même s'il faut les mettre au nombre de vos augustes Prédécesseurs : ils sont demeurés comme ensevelis dans les fondemens de l'Empire qu'ils ont élevé, & leur valeur, qui a perpétué la conquête du Royaume à leurs descendans, n'a pu y perpétuer leur mémoire.

Mais le premier Prince qui a fait

affeoir avec lui la Religion fur le Trône des François, a immortalifé tous fes titres par celui de Chrétien : la France a confervé chèrement la mémoire du Grand Clovis : la Foi eft devenue, pour ainfi dire, la première & la plus fûre époque de l'Hiftoire de la Monarchie ; & nous ne commençons à connoître vos ancêtres, que depuis qu'ils ont commencé eux-mêmes à connoître Jefus-Chrift.

Les faints Rois, dont les noms font écrits dans nos annales, feront toujours les titres les plus précieux de la Monarchie, & les modéles illuftres que chaque fiécle propofera à leurs fucceffeurs.

C'eft fur la vie, SIRE, de ces pieux Princes vos ancêtres, qu'on a déja fixé vos premiers regards : on vous anime tous les jours à la vertu par ces grands éxemples. Souvenez-vous des Charlemagne & des Saint Louis, qui ajoutèrent à l'éclat de la Couronne que vous portez, l'éclat immortel de la juftice & de la piété ; c'eft ce que répétent tous les jours à Votre Majefté de fages inftructions : ne remontez pas même fi haut, vous touchez

à des éxemples d'autant plus intéressans, qu'ils doivent vous être plus chers; & la piété coule de plus près dans vos veines, avec le sang d'un Père pieux & d'un auguste Bisaïeul.

Vous êtes, SIRE, le seul héritier de leur Trône; puissiez-vous l'être de leurs vertus! puissent ces grands modéles revivre en vous par l'imitation, plus encore que par le nom! puissiez-vous devenir vous-même le modéle des Rois vos successeurs!

Déja, si notre tendresse ne nous séduit pas; si une enfance cultivée par tant de soins, & par des mains si habiles, & où l'excellence de la nature semble prévenir tous les jours celle de l'éducation, ne nous fait pas de nos desirs de vaines prédictions: déja s'ouvrent à nous de si douces espérances: déja nous voyons briller de loin les premières lueurs de notre prospérité future: déja la majesté de vos ancêtres, peinte sur votre front, nous annonce vos grandes destinées. Puissiez-vous donc, SIRE, & ce souhait les renferme tous, puissiez-vous être un jour aussi grand que vous nous êtes cher!

Grand Dieu ! si ce n'étoient là que mes vœux & mes prières, les dernières sans doute que mon ministère, attaché désormais par les jugemens secrets de votre Providence au soin d'une de vos Eglises, me permettra de vous offrir dans ce lieu auguste, si ce n'étoient là que mes vœux & mes prières; & qui suis-je pour espérer qu'elles pussent monter jusqu'à votre Trône ? mais ce sont les vœux de tant de saints Rois qui ont gouverné la Monarchie, & qui mettant leurs Couronnes devant l'autel éternel aux pieds de l'Agneau, vous demandent pour cet Enfant auguste, la couronne de justice qu'ils ont eux-mêmes méritée.

Ce sont les vœux du Prince pieux sur-tout qui lui donna la naissance; & qui prosterné dans le Ciel, comme nous l'espérons, devant la face de votre gloire, ne cesse de vous demander que cet unique héritier de sa Couronne, le devienne aussi des graces & des miséricordes dont vous l'aviez prévenu lui-même.

Ce sont les vœux de tous ceux qui m'écoutent, & qui ou chargés du

ſoin de ſon enfance, ou attachés de plus près à ſa perſonne ſacrée, répandent ici leur cœur en votre préſence, afin que cet Enfant précieux, qui eſt comme l'enfant de nos ſoupirs & de nos larmes, non-ſeulement ne périſſe pas, mais devienne lui-même le ſalut de ſon peuple.

Que dirai-je encore? ce ſont, ô mon Dieu! les vœux que toute la nation vous offre aujourd'hui par ma bouche; cette nation que vous avez protégée dès le commencement, & qui malgré ſes crimes eſt encore la portion la plus floriſſante de votre Egliſe.

Pourrez-vous, grand Dieu! fermer à tant de vœux les entrailles de votre miſéricorde? Dieu des vertus, tournez-vous donc vers nous: *Deus virtutum convertere:* Regardez du haut du Ciel, & voyez, non les diſſolutions publiques & ſecrettes, mais les malheurs de ce premier Royaume chrétien; de cette vigne ſi chérie, que votre main elle-même a plantée, & qui a été arroſée du ſang de tant de martyrs! *Reſpice de cœlo, & vide, & viſita vineam iſtam quam plantavit*

Pſ.79.15.16.

dextera tua. Jettez ſur elle vos anciens regards de miſéricorde : & ſi nos crimes vous forcent encore de détourner de nous votre face ; que l'innocence du moins de cet auguſte Enfant, que vous avez établi ſur nous, vous rappelle & vous rende à votre peuple : *Et ſuper filium hominis, quem confirmaſti tibi.*

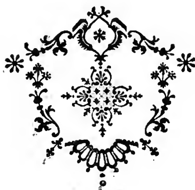
Vous nous avez affés affligés, grand Dieu ! eſſuyez enfin les larmes que tant de fléaux, que vous avez verſé ſur nous dans votre colère, nous font répandre : faites ſuccéder des jours de joie & de miſéricorde à ces jours de deuil, de courroux & de vengeance : que vos faveurs abondent où vos châtimens avoient abondé ; & que cet Enfant ſi cher, ſoit pour nous un don qui répare toutes nos pertes.

Faites-en, grand Dieu, un Roi ſelon votre cœur, c'eſt-à-dire, le père de ſon peuple ; le protecteur de votre Egliſe ; le modéle des mœurs publiques ; le pacificateur, plutôt que le vainqueur, des nations ; l'arbitre, plus que la terreur, de ſes voiſins ; & que l'Europe entière envie plus notre bonheur, & ſoit plus tou-

chée de ſes vertus, qu'elle ne ſoit jalouſe de ſes victoires & de ſes conquêtes.

Exaucez des vœux ſi tendres & ſi juſtes, ô mon Dieu! & que ces faveurs temporelles ſoient pour nous un gage de celles que vous nous préparez dans l'éternité.

Ainſi ſoit-il.





SERMON

SUR
LES VICES ET LES VERTUS DES GRANDS.

Oſtendit ei omnia regna mundi, & gloriam eorum; & dixit ei : Hæc omnia tibi dabo, ſi cadens adoraveris me.

Le démon montra à Jeſus-Chriſt tous les royaumes du monde, & toute la pompe & la gloire qui les environnent; & il lui dit : Je vous donnerai toutes ces choſes, ſi en vous proſternant devant moi vous m'adorez. Matth. 4. 8. 9.

SIRE,

LEs proſpérités humaines ont toujours été un des piéges les plus dangereux, dont le démon s'eſt ſervi pour perdre les hommes : il ſait que l'amour de la gloire & de l'élévation nous eſt ſi naturel, que rien ne nous coûte pour y parvenir; & que l'uſage en eſt ſi ſéduiſant, que rien n'eſt plus rare que la piété environnée de grandeur & de puiſſance.

Cependant, mes Frères, c'eſt Dieu ſeul qui éléve les Grands & les Puiſſans; qui vous place au-deſſus des autres, afin que vous ſoyez les pères des peuples, les conſolateurs des affligés, les aziles des foibles, les ſoutiens de l'Egliſe, les protecteurs de la vertu, les modéles de tous les Fidéles.

Souffrez donc, mes Frères, qu'entrant dans l'eſprit de notre Evangile, je vous expoſe ici les périls & les avantages de votre état, & qu'avant que d'entrer dans le détail des devoirs de la vie chrétienne, dont je dois vous entretenir durant ces jours de ſalut; je vous marque à l'entrée preſque de cette carrière, les obſtacles & les facilités que vous offre pour les accomplir, l'élévation où la Providence vous a fait naître.

Il y a de grandes tentations attachées à votre état, je l'avoue; mais auſſi il s'y trouve de grandes reſſources: on y naît, ce ſemble, avec plus de paſſions que le reſte des hommes; mais auſſi on peut y pratiquer plus de vertus: les vices y ont plus de ſuite; mais auſſi la piété y devient plus uti-

le : en un mot, on y eſt bien plus coupable que le peuple, quand on y oublie Dieu; mais auſſi on y a bien plus de mérite, quand on lui eſt fidéle.

Mon deſſein donc aujourd'hui, eſt de vous repréſenter les grands biens ou les grands maux qui accompagnent toujours vos vertus ou vos vices; eſt de vous faire ſentir ce que peut pour le bien ou pour le mal, l'élévation où vous êtes nés; eſt enfin, de vous rendre le déſordre odieux en vous développant les ſuites inexplicables que vos paſſions traînent après elles, & la piété aimable par les utilités incompréhenſibles qui ſuivent toujours vos bons éxemples. Ce ne feroit pas aſſés de vous marquer les périls de votre état, il faut auſſi vous en découvrir les avantages : la chaire chrétienne invective d'ordinaire contre les grandeurs & la gloire du ſiécle; mais il ſeroit inutile de vous parler ſans ceſſe de vos maux, ſi l'on ne vous en préſentoit en même-tems les remédes. C'eſt ces deux vérités que je me propoſe de réunir dans ce Diſcours, en vous expoſant quelles ſont les ſuites infinies des vices des Grands

& des Puiſſans, & quelles ſont les utilités ineſtimables de leurs vertus. *Ave, Maria.*

UN jugement très-ſévère eſt réſervé à ceux qui ſont élevés, dit l'Eſprit de Dieu : on fera miſéricorde aux pauvres & aux petits ; mais le Seigneur déploiera toute la puiſſance de ſon bras pour châtier les Grands & les Puiſſans : *Exiguo conceditur miſericordia ; potentes autem potenter tormenta patientur.* I. PARTIE. *Sap. 6. 7.*

Ce n'eſt pas, mes Frères, que le Seigneur rejette les Grands & les Puiſſans, comme dit l'Ecriture, puiſqu'il eſt puiſſant lui-même ; ou que le rang & l'élévation ſoient auprès de lui des titres odieux qui éloignent ſes graces, & faſſent preſque tout ſeuls notre crime. Il n'y a point en lui d'acception de perſonne : il eſt le Seigneur des cédres du Liban, comme de l'hyſſope qui croît dans les plus profondes vallées : il fait lever ſon ſoleil ſur les plus hautes montagnes, comme ſur les lieux les plus bas & les plus obſcurs : il a formé les aſtres du Ciel comme les vers qui rampent

sur la terre : les Grands sont même les images plus naturelles de sa grandeur & de sa gloire, les ministres de son autorité, les canaux de ses libéralités & de sa magnificence ; & je ne viens pas ici, mes Frères, selon le langage ordinaire prononcer des anathêmes contre les grandeurs humaines & vous faire un crime de votre état, puisque votre état vient de Dieu, & qu'il ne s'agit pas tant d'en exagérer les périls, que de vous montrer les moyens infinis de salut attachés à l'élévation où la Providence vous a fait naître.

Mais je dis, mes Frères, que les péchés des Grands & des Puissans, ont deux caractères d'énormité qui les rendent infiniment plus punissables devant Dieu, que les péchés du commun des Fidéles : premiérement, le scandale ; secondement, l'ingratitude.

Le scandale. Il n'est point de crime, mes Frères, auquel l'Evangile laisse moins d'espérance de pardon, qu'à celui d'être un sujet de chute à
Matth. 18. 6. 7. nos frères : *Malheur à l'homme qui scandalise*, dit Jesus-Christ ; *il lui seroit*

plus avantageux d'être précipité au fond de la mer, que de devenir une occasion de perte & de scandale au plus petit d'entre mes Disciples. Premiérement, parceque vous perdez une ame qui devoit jouir éternellement de Dieu. Secondement, parceque vous faites périr votre frère pour lequel Jesus-Christ étoit mort. Troisiémement, parceque vous devenez le ministre des desseins du démon pour la perte des ames. Quatriémement, parce vous êtes cet homme de péché, cet antechrist dont parle l'Apôtre : car Jesus-Christ a sauvé l'homme, & vous le perdez; Jesus-Christ a formé de véritables adorateurs à son Père, & vous les lui ôtez; Jesus-Christ nous a acquis par son sang, & vous lui ravissez sa conquête; Jesus-Christ est le médecin des ames, & vous en êtes le corrupteur; il est leur voie, & vous êtes leur piége; il est le Pasteur qui vient chercher les brebis qui périssent, & vous êtes le loup dévorant qui tuez & perdez les ouailles que son Père lui avoit données. Cinquiémement, enfin, parceque tous les autres péchés meurent, pour ainsi dire, avec le

pécheur : mais les fruits de ses scandales seront immortels ; ils survivront à ses cendres ; ils subsisteront après lui, & ses crimes ne descendront pas avec lui dans le tombeau de ses pères.

Achan fut puni avec tant de rigueur pour avoir pris seulement une régle d'or, parmi des dépouilles que le Seigneur s'étoit consacrées : mon Dieu, quelle sera donc la punition de celui qui ravit à Jesus-Christ une ame qui étoit sa dépouille précieuse, rachetée non avec de l'or & de l'argent, mais de tout le sang divin de l'Agneau sans tache ? Le Veau d'or fut réduit en poussière pour avoir fait prévariquer Israel : grand Dieu ! & tout l'éclat qui environne les Grands & les Puissans, les mettroit-il à couvert de votre colère, dès qu'ils ne sont élevés que pour être à votre peuple une occasion de chute & d'idolâtrie ? Le serpent d'airain lui-même, ce monument sacré des miséricordes du Seigneur sur Juda, fut brisé pour avoir été une occasion de scandale aux Tribus ; mon Dieu ! & le pécheur déja si odieux par ses propres crimes, sera-

t-il épargné; lorſqu'il devient un piége & une pierre d'achoppement à ſes frères ?

Or, mes Frères, voilà le premier caractère qui accompagne toujours vos péchés, vous que le rang & la naiſſance élévent ſur le commun des Fidéles : le ſcandale. Les ames vulgaires & obſcures ne vivent que pour elles ſeules; confondues dans la foule, & cachées aux yeux des hommes par la baſſeſſe de leur deſtinée, Dieu ſeul eſt le témoin ſecret de leurs voies & le ſpectateur inviſible de leurs chutes; ſi elles tombent, ou ſi elles demeurent fermes, c'eſt pour le Seigneur tout ſeul qui les voit & qui les juge : le monde, qui ignore même leurs noms, n'eſt pas plus inſtruit de leurs éxemples : leur vie n'a point de ſuite : ils peuvent faire des chutes, mais ils tombent tout ſeuls ; & s'ils ne ſe ſauvent pas, leur perte du moins ſe borne à eux, & ne devient pas celle de leurs frères.

Mais les perſonnes nées dans l'élévation, deviennent comme un ſpectacle public ſur lequel tous les regards ſont attachés : ce ſont ces maiſons bâ-

ties ſur la montagne, qui ne ſauroient ſe cacher, & que leur ſituation toute ſeule découvre; ces flambeaux luiſans qui traînent par-tout avec eux l'éclat qui les trahit & qui les montre : c'eſt le malheur de la grandeur & des dignités; vous ne vivez plus pour vous ſeul; à votre perte ou à votre ſalut, eſt attaché la perte ou le ſalut de tous ceux qui vous environnent; vos mœurs forment les mœurs publiques; vos éxemples ſont les régles de la multitude; vos actions ont le même éclat que vos titres : il ne vous eſt plus permis de vous égarer à l'inſu du public; & le ſcandale eſt toujours le triſte privilége que votre rang ajoûte à vos fautes.

Je dis le ſcandale, premiérement, d'imitation. Les hommes imitent toujours le mal avec plaiſir, mais ſurtout lorſque de grands éxemples le leur propoſent : ils trouvent alors une ſorte de vanité dans leurs égaremens, parceque c'eſt par là qu'ils vous reſſemblent : le peuple regarde comme un bon air de marcher ſur vos traces : la ville croit ſe faire honneur en prenant tout le mauvais de la Cour:

vos mœurs forment un poiſon qui gagne les peuples & les Provinces ; qui infecte tous les états ; qui change les mœurs publiques ; qui donne à la licence un air de nobleſſe & de bon goût, & qui ſubſtitue à la ſimplicité de nos pères & à l'innocence des mœurs anciennes, la nouveauté de vos plaiſirs, de votre luxe, de vos profuſions, & de vos indécences profanes. Ainſi c'eſt de vous que paſſent juſques dans le peuple les modes immodeſtes ; la vanité des parures ; les artifices qui deshonorent un viſage où la pudeur toute ſeule devroit être peinte ; la fureur des jeux ; la facilité des mœurs ; la licence des entretiens ; la liberté des paſſions, & toute la corruption de nos ſiécles.

Et d'où croyez-vous, mes Frères, que vienne cette licence effrénée qui régne parmi les peuples ? Ceux qui vivent loin de vous dans les Provinces les plus reculées, conſervent encore du moins quelque reſte de l'ancienne ſimplicité & de la première innocence : ils vivent dans une heureuſe ignorance de la plupart des abus dont votre éxemple a fait des

loix. Mais plus les pays se rapprochent de vous, plus les mœurs changent, plus l'innocence s'altère, plus les abus sont communs; & le plus grand crime des peuples, c'est la science de vos mœurs & de vos usages. Dès que les Chefs des Tribus furent entrés dans les tentes des Filles de Madian, tout Juda prévariqua, & il s'en trouva peu qui se conservassent purs de l'iniquité commune. Grand Dieu! que le compte des Riches & des Puissans sera un jour terrible, puisque, outre leurs passions infinies, ils se trouveront encore coupables devant vous des désordres publics, de la dépravation des mœurs, de la corruption de leur siécle; & que les péchés des peuples deviendront leurs crimes propres.

Secondement, un scandale de complaisance. On cherche à vous plaire en vous imitant; vos inférieurs, vos créatures, vos esclaves se font de la ressemblance de vos mœurs une voie pour arriver à votre bienveillance; ils copient vos vices, parceque vous les leur comptez comme des vertus; ils entrent dans vos goûts, pour entrer dans

dans votre confiance ; ils s'étudient à l'envi, ou de vous ſuivre ou de vous ſurpaſſer, parceque vous n'aimez en eux que ce qui vous reſſemble. Hélas ! mes Frères, combien d'ames foibles nées avec des principes de vertu, & qui loin de vous n'auroient trouvé en elles que des diſpoſitions favorables au ſalut, ont trouvé dans l'obligation où leur fortune les mettoit de vous imiter, le piége de leur innocence !

Troiſiémement, un ſcandale d'impunité. Vous ne ſauriez plus reprendre dans ceux qui dépendent de vous les abus & les excès que vous vous permettez vous-même : vous êtes obligé de leur ſouffrir ce que vous ne voulez pas vous interdire : il faut fermer les yeux à des déſordres que vous autoriſez par vos mœurs ; & de peur de vous condamner vous-même, faire grace à ceux qui vous reſſemblent. Une femme mondaine & toute occupée de plaire, répand ſur tout ſon domeſtique un air de licence & de mondanité ; ſa maiſon devient un écueil d'où l'innocence ne ſort jamais entière ; chacun imite au-dedans les

passions qu'elle fait éclater au-dehors; & il faut qu'elle dissimule ces déréglemens, parceque ses mœurs ne laissent plus rien à faire à ses censures. Vous le savez, mes Frères, & la dignité de la Chaire chrétienne ne me défend pas de le dire ici; quel désordre dans ces maisons destinées & ouvertes à un jeu éternel, parmi ce peuple de domestiques que la vanité a multiplié à l'infini? que vos plaisirs coûtent cher à ces infortunés, qui loin de vos yeux n'ayant plus de frein qui les retienne, & cherchant à occuper une oisiveté où vos amusemens les laissent, sentent autoriser par vos éxemples les inclinations déréglées qui leur viennent de la bassesse de leur éducation & d'un sang vil & méprisable! O mon Dieu! si celui qui néglige le soin des siens est devant vous pire qu'un infidéle: quel est donc le crime de celui qui les scandalise, & qui leur fait trouver la mort & la condamnation où ils auroient dû trouver des secours de salut & l'azile de leur innocence?

Quatriémement, un scandale d'office & de nécessité. Combien d'infor-

tunés périssent pour servir à vos plaisirs & à vos passions injustes ? les arts dangereux ne subsistent que pour vous ; les théâtres ne sont élevés que pour fournir à vos délassemens criminels ; les harmonies profanes ne retentissent de toutes parts & ne corrompent tant de cœurs, que pour flatter la corruption du vôtre ; les ouvrages funestes à l'innocence ne passent à la dernière postérité qu'à la faveur de vos noms & de votre protection. C'est vous seuls, mes Frères, qui donnez à la terre des Poétes lascifs, des Auteurs pernicieux, des Ecrivains profanes : c'est pour vous plaire, que ces corrupteurs des mœurs publiques perfectionnent leurs talens, & cherchent dans un succès qui n'a pour but que la perte des ames, leur élévation & leur fortune : c'est vous seul qui les protégez, qui les récompensez, qui les produisez, qui leur ôtez même en les honorant de votre familiarité, ce caractère de honte & d'infamie, que les Loix de l'Eglise & de l'Etat leur avoient laissé, & qui les flétrissoit aux yeux des hommes.

Ainſi, c'eſt par vous que les peuples participent à ces déſordres; que ce poiſon infecte les villes & les Provinces; que ces plaiſirs publics deviennent la ſource des miſères & de la licence publique; que tant de victimes infortunées renoncent à la pudeur pour ſervir à vos plaiſirs, & cherchant à ſoulager la médiocrité de leur fortune par l'uſage des talens, que vos paſſions toutes ſeules ont rendu utiles & recommandables, viennent ſur des théâtres criminels chanter des paſſions pour flatter les vôtres; périr pour vous plaire; perdre leur innocence en la faiſant perdre à ceux qui les écoutent; devenir des écueils publics & le ſcandale de la Religion; porter même le malheur & la diſſenſion dans vos familles; & vous punir, femme du monde, de l'appui & du crédit que vous leur donnez par votre préſence & par vos applaudiſſemens, en devenant l'objet criminel de la paſſion & de la mauvaiſe conduite de vos enfans, & partageant peut-être avec vous-même le cœur de votre mari, & ruinant ſans reſſource ſes affaires & ſa fortune,

Cinquiémement, un scandale de durée. C'est peu, mes Frères, que la corruption de nos siécles soit presque le seul ouvrage des Grands & des Puissans; les siécles à venir vous devront peut-être encore une partie de leur licence & de leurs désordres. Ces poésies profanes qui n'ont vû le jour qu'à votre occasion, corrompront encore des cœurs dans les âges qui nous suivront : ces Auteurs dangereux que vous honorez de votre protection, passeront entre les mains de nos neveux ; & vos crimes se multiplieront avec le venin dangereux qu'ils portent avec eux, & qui se communiquera d'âge en âge : vos passions mêmes immortalisées dans les histoires, après avoir été un scandale pour votre siécle, le deviendront encore aux siécles suivans : la lecture de vos égaremens conservés à la postérité, se fera encore des imitateurs après votre mort : on ira encore chercher des leçons de crime dans le récit de vos avantures ; & vos désordres ne mourront point avec vous. Les voluptés de Salomon fournissent encore des blasphêmes & des déri-

ſions aux impies, & des motifs de ſécurité au libertinage : l'emportement de la femme de Putiphar s'eſt conſervé juſqu'à nous, & ſon rang a immortaliſé ſa foibleſſe. Telle eſt la deſtinée des vices & des paſſions des Grands & des Puiſſans : ils ne vivent pas pour leur ſiécle ſeul ; ils vivent pour les ſiécles à venir, & la durée de leur ſcandale n'a point d'autres bornes que celle de leur nom.

Vous le ſavez vous-mêmes, mes Frères, encore aujourd'hui, ne lit-on pas tous les jours avec un nouveau péril ces mémoires ſcandaleux faits dans le ſiécle de nos pères, qui ont conſervé juſqu'à nous les déſordres des Cours précédentes, & immortaliſé les paſſions des principales perſonnes qui les compoſoient ? Les déréglemens d'un peuple obſcur & du reſte des hommes qui vivoient alors, ſont demeurés enſevelis dans l'oubli ; leurs paſſions ont fini avec eux ; leurs vices obſcurs comme leurs noms ont échappé à l'hiſtoire ; & ils ſont à notre égard comme s'ils n'avoient jamais été : & tout ce qui nous reſte de ces âges paſſés, ce ſont les égaremens de

ceux que leur rang & leur naiſſance diſtinguoient dans leur ſiécle ; ce ſont leurs paſſions qui en inſpirent tous les jours de nouvelles, par la naïveté du ſtile & par la licence des Auteurs qui nous les ont conſervées ; & l'unique privilége de leur condition, c'eſt que les vices des petits ont fini avec leur vie, au lieu que ceux des Grands & des Puiſſans, renaiſſent, pour ainſi dire, de leurs cendres, paſſent d'âge en âge, ſont gravés dans les monumens publics, & ne s'effacent plus de la mémoire des hommes. Quels crimes, grand Dieu ! qui ſont le ſcandale de tous les ſiécles, l'écueil de tous les états, & qui ſerviront juſqu'à la fin d'attrait au vice, de prétexte au pécheur, & de modéle au déréglement & à la licence !

Enfin, un ſcandale de ſéduction. Vos éxemples, en honorant le vice, rendent la vertu mépriſable : la vie chrétienne devient un ridicule dont on a honte devant vous : l'extérieur de la piété eſt un mauvais air dont on ſe cache en votre préſence, comme d'un travers qui deshonore. Combien d'ames touchées de Dieu ne réſiſtent

à sa grace & à son esprit, que de peur de perdre auprès de vous ce dégré de confiance qu'une longue société de plaisir leur a donnée ! combien d'ames dégoutées du monde n'osent se déclarer & revenir à Dieu, pour ne pas s'exposer à vos dérisions insensées ; imitent encore vos mœurs & vos plaisirs dont la grace les a détrompées, & donnent à la complaisance & à des égards injustes pour votre rang mille démarches dont leur propre goût & leur nouvelle foi les éloigne !

Je ne parle pas, mes Frères, des préjugés contre la vertu, que vous perpétuez dans le monde ; de ces discours déplorables contre les gens de bien, que votre autorité confirme; qui de vous passent jusqu'au peuple, & maintiennent dans tous les états ces vieilles préventions contre la piété, & ces dérisions éternelles des Justes, qui ôtent à la vertu toute sa dignité, & confirment les pécheurs dans le vice.

Et delà, mes Frères, que de Justes séduits ! que de foibles entraînés ! que d'ames chancelantes retenues dans

le désordre ! que d'impies & de libertins rassurés ! quel obstacle devenez-vous au fruit de notre ministère ! que de cœurs préparés n'opposent à la force de la vérité que nous annonçons, que les longs engagemens qui les lient à vos mœurs & à vos plaisirs, & ne trouvent que vous seuls en eux qui servent comme de mur & de bouclier à la grace ! Mon Dieu, quel fléau pour un siécle, quel malheur pour les peuples, qu'un Grand selon le monde qui ne vous craint pas, qui ne vous connoît pas, & qui méprise vos loix & vos ordonnances éternelles ! c'est un présent que vous faites aux hommes dans votre colère, & la plus terrible marque de votre indignation sur les villes & sur les Royaumes.

Oui, mes Frères, voilà ce que vous êtes, quand vous n'êtes pas à Dieu. Voilà le premier caractère de vos fautes, le scandale : votre destinée décide d'ordinaire de celle des peuples : les désordres des petits sont toujours la suite de vos désordres ; & les péchés de Jacob, dit le Prophéte, c'est-à-dire, du peuple & des Tribus,

ne viennent que de Samarie, le siége des Grands & des Puissans : *Quod scelus Jacob ? nonne Samaria ?* Mich. 1. 5.

Mais quand le scandale inséparable des péchés des Grands & des Puissans, n'y ajoûteroit pas un nouveau dégré d'énormité qui leur est propre : l'ingratitude qui en fait le second caractère, suffiroit pour attirer sur eux cet abandon de Dieu, qui ferme pour toujours ses entrailles à la bonté & à la miséricorde.

Je dis l'ingratitude, mes Frères : car Dieu vous a préférés à tant de malheureux qui gémissent dans l'obscurité & dans l'indigence ; il vous a élevés, il vous a fait naître au milieu de l'éclat & de l'abondance ; il vous a choisis sur tout le peuple pour vous combler de bienfaits ; il a rassemblé sur vous seuls les biens, les honneurs, les titres, les distinctions, & tous les avantages de la terre ; il semble que sa Providence ne veille que pour vous seuls, tandis que tant d'infortunés mangent un pain de tribulation & d'amertume : la terre ne semble produire que pour vous seuls ; le soleil, ne se lever & ne se coucher que pour

vous ſeuls : le reſte des hommes même ne paroiſſent nés que pour vous, & pour ſervir à votre grandeur & à vos uſages : il ſemble que le Seigneur n'eſt occupé que de vous ſeuls, tandis qu'il oublie tant d'ames obſcures dont les jours ſont des jours de douleur & de miſère, & pour leſquelles il ſemble qu'il n'y a point de Dieu ſur la terre : & cependant vous tournez contre Dieu tout ce que vous avez reçu de lui ; votre abondance ſert à vos paſſions ; votre élévation facilite vos plaiſirs, & ſes bienfaits deviennent vos crimes.

Oui, mes Frères, tandis que mille malheureux, ſur leſquels ſa main s'appéſantit avec tant de rigueur ; tandis qu'une populace obſcure, pour qui la vie n'a rien que de dur & de triſte, l'invoque, le bénit, léve les mains vers lui dans la ſimplicité de ſon cœur, le regarde comme ſon Père, & lui donne des marques d'une piété ſimple & d'une religion ſincère : vous, mes Frères, qu'il accable de bienfaits; vous, pour qui le monde tout entier ſemble fait, vous ne le connoiſſez pas; vous ne daignez pas lever les yeux

vers lui ; vous ne pensez pas seulement s'il y a un Dieu au-dessus de vous qui se mêle des choses de la terre ; vous lui rendez pour action de graces des outrages, & la Religion n'est que pour le peuple.

Hélas ! mes Frères, vous trouvez si noir & si indigne, lorsque ceux dont l'élévation étoit votre ouvrage, vous oublient, vous méconnoissent, se déclarent contre vous, & n'usent du crédit dont ils vous sont redevables, que pour vous éloigner & pour vous détruire. Mais, mes Frères, ils ne font que vous rendre ce que vous faites envers Dieu. Votre élévation n'est-elle pas son ouvrage ? n'est-ce pas sa main toute seule qui a séparé vos ancêtres de la foule, & qui les a placés à la tête des peuples ? n'est-ce pas la disposition seule de la Providence, qui vous a fait naître d'un sang illustre, & qui vous a fait trouver tout d'un coup en naissant, & sans qu'il vous en coutât rien, ce qu'une vie entière de soins & de peines n'auroit pas pu même vous faire attendre ? Qu'aviez-vous à ses yeux plus que tant d'infortunés qu'il laisse dans la

misère ? Ah ! s'il n'avoit eu égard qu'aux qualités naturelles de l'ame, à la droiture, à la pudeur, à l'innocence, à la modestie ; combien d'ames obscures nées avec toutes ces vertus, auroient dû vous être préférées & occuper la place où vous êtes ? s'il n'eût consulté que l'usage que vous deviez faire un jour de ses bienfaits ; combien de malheureux dans la même situation où vous vous trouvez auroient été l'éxemple des peuples, les protecteurs de la vertu, & glorifié le Seigneur dans leur abondance, eux qui dans leur indigence même l'invoquent & le bénissent ; au lieu que vous le faites blasphêmer, & que votre éxemple devient une séduction pour son peuple ?

Et cependant il vous choisit, & il les rejette ; il les humilie, & il vous éléve ; il est pour eux un maître dur & sévère, & pour vous un père libéral & magnifique ? Que pouvoit-il faire davantage pour vous engager à le servir & à lui être fidéles ? qu'y a-t-il de plus puissant que les bienfaits pour attirer les cœurs, & pour s'assurer des hommages ? C'est de

vous seul, Seigneur, disoit David au milieu de sa prospérité, que vient la magnificence qui m'environne, la gloire de mon nom, la puissance où je suis élevé; & il est juste, ô mon Dieu, de vous glorifier dans vos dons, de mesurer ce que je vous dois sur ce que vous avez fait pour moi, & de faire servir mon élévation &
1. Paral. 29.11.13. tout ce que je suis à votre gloire : *Tua est, Domine, magnificentia, & potentia, & gloria.... Nunc igitur, Deus noster, confitemur tibi, & laudamus nomen tuum inclytum.*

Et cependant, mes Frères, plus il a fait pour vous, plus vous vous élevez contre lui. Ce sont les Riches & les Puissans, qui vivent sans autre Dieu dans ce monde que leurs plaisirs injustes; c'est vous seuls qui lui disputez les plus légers hommages; qui vous croyez dispensés de tout ce que sa loi a de pénible & de sévère; qui ne croyez être nés que pour jouir de vous-mêmes, pour faire servir ses bienfaits à vos passions, & qui laissez au simple peuple le soin de le servir, de lui rendre graces, & d'observer avec religion les ordonnances de sa loi sainte.

Ainsi souvent, mes Frères, le peuple l'adore, & vous l'outragez; le peuple l'appaise, & vous l'irritez; le peuple l'invoque, & vous l'oubliez; le peuple le sert avec un bon zèle, & vous méprisez ses serviteurs; le peuple léve sans cesse les mains vers lui, & vous doutez même s'il éxiste; vous qui seul ressentez les effets de sa libéralité & de sa puissance: ses châtimens lui forment des adorateurs, & ses bienfaits ne lui valent que des dérisions & des outrages.

Je dis ses bienfaits, mes Frères: car il ne les a pas même tous bornés à votre égard aux biens extérieurs de la fortune. Il vous a fait naître encore avec des dispositions plus favorables à la vertu que le simple peuple; un cœur plus noble & plus élevé; des inclinations plus heureuses; des sentimens plus dignes de la grandeur de la Foi; plus de lumière, plus d'élévation, plus de connoissance, plus d'instruction, plus de goût pour les bonnes choses: vous avez reçu de la nature ces inclinations fortunées qui se communiquent avec le sang, des passions plus douces, des

mœurs plus cultivées, des bienséances plus voisines de la vertu ; cette politesse qui adoucit l'humeur ; cette dignité qui retient les saillies du tempérament ; cette humanité qui rend plus sensible aux impressions de la grace : de combien de bienfaits abusez-vous donc, mes Frères, quand vous ne vivez pas selon Dieu ? quel monstre d'ingratitude qu'un Grand, qu'un homme comblé d'honneurs & de prospérité, & qui ne léve jamais les yeux au Ciel pour adorer la main qui les lui dispense.

Et d'où croyez-vous aussi, mes Frères, que viennent les calamités publiques, les fléaux qui affligent les villes & les Provinces ? Ce n'est que pour punir l'usage injuste que vous faites de l'abondance, que Dieu frappe quelquefois de stérilité les terres & les campagnes : sa justice indignée que vous employiez contre lui ses propres bienfaits, les soustrait à vos passions ; répand son indignation sur la terre ; permet les guerres & les dissensions ; renverse vos fortunes ; éteint vos familles ; fait sécher la racine de votre postérité ; fait passer à des

des mains étrangères vos titres & vos possessions, & vous rend les exemples éclatans de l'inconstance des choses humaines, & les monumens anticipés de sa colère contre les cœurs ingrats & insensibles aux soins paternels de sa Providence.

Voilà, mes Frères, les deux caractères inséparables de vos péchés; le scandale, & l'ingratitude : voilà ce que vous êtes, quand vous n'êtes pas fidéles à Dieu : voilà à quoi peut-être vous n'avez pas fait attention. Vous ne sauriez être médiocrement coupables, dès que vous l'êtes : les passions sont les mêmes dans le peuple & parmi les Puissans; mais il s'en faut bien que le crime ne soit égal, & souvent un seul de vos crimes entraîne plus de malheurs, & a devant Dieu des suites plus étendues & plus terribles, qu'une vie entière d'iniquité dans une ame obscure & vulgaire. Mais aussi, mes Frères, vos vertus ont le même avantage & la même destinée; & c'est ce qui me reste à vous dire dans la dernière partie de ce Discours.

II. PARTIE. SI le ſcandale & l'ingratitude ſont les ſuites inſéparables des vices & des paſſions des perſonnes élevées ; leurs vertus auſſi ont deux caractères particuliers qui les rendent infiniment plus agréables à Dieu que celles du commun des Fidéles : premiérement, l'éxemple ; ſecondement, l'autorité. Et voilà, mes Frères, une vérité bien conſolante pour vous que la Providence a fait naître dans l'élévation, & bien capable de vous animer à ſervir Dieu, & de vous rendre la vertu aimable. Car ce ſeroit vous tromper que de regarder l'état où vous êtes nés, comme un obſtacle au ſalut & aux devoirs que la Religion nous impoſe. J'avoue que les écueils y ſont plus dangereux que dans une deſtinée plus obſcure, les tentations plus vives & plus fréquentes ; & en vous marquant les avantages que vous pouvez trouver dans l'élévation par rapport au ſalut, je ne prétends pas en diſſimuler les périls que Jeſus-Chriſt nous a marqués lui-même dans l'Evangile.

Je veux ſeulement établir cette vé-

rité, que vous pouvez faire plus pour Dieu que le ſimple peuple; qu'il revient à la Religion infiniment plus d'avantages de la piété d'une ſeule perſonne élevée, que de celle preſque d'un peuple entier de Fidéles: & que vous êtes d'autant plus coupables quand vous oubliez Dieu; qu'il tireroit plus de gloire de votre fidélité, & que vos vertus ont des ſuites plus étendues pour l'utilité de l'Egliſe, & pour l'édification des Fidéles.

La première, c'eſt l'éxemple. Une ame d'entre le peuple qui craint Dieu, ne le glorifie que dans ſon cœur: c'eſt un enfant de lumière qui marche, pour ainſi dire, dans les ténébres: elle lui rend des hommages; mais elle ne lui en attire point: renfermée dans l'obſcurité de ſa fortune, elle ne vit que ſous les yeux de Dieu ſeul: elle ſouhaite que ſon nom ſoit glorifié, & lui rend par ſes deſirs la gloire qu'elle ne peut lui rendre par ſes éxemples: ſes vertus ſont utiles à ſon ſalut; mais elles ſont comme perdues pour le ſalut de ſes frères: elle eſt ici-bas comme ce tréſor caché dans la terre, que le champ de Jeſus-Chriſt

porte à son insçu, & dont il ne fait aucun usage.

Mais pour vous, mes Frères, qui vivez exposés aux regards publics & à la vûe de tous les peuples, vos éxemples de vertu deviennent aussi éclatans que vos noms : vous répandez la bonne odeur de Jesus-Christ, par-tout où celle de votre rang & de vos titres est répandue : vous faites glorifier le nom du Seigneur, par-tout où le vôtre se fait connoître : la même élévation qui apprend à tous les hommes que vous êtes sur la terre, leur apprend aussi ce que vous faites pour le Ciel : les avantages de la nature découvrent par-tout en vous les merveilles de la grace : les peuples, les villes, les Provinces, qui entendent sans cesse répéter vos noms, sentent réveiller avec eux l'idée de vertu que vos éxemples y ont attachée. Vous honorez la piété dans l'esprit du public : vous la prêchez à ceux que vous ne connoissez pas : vous devenez, dit le Prophéte, comme un signal de vertu élevé au milieu des peuples : tout un Royaume a les yeux sur vous, & parle de vos éxemples ; & jusques

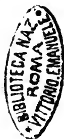
dans les Cours étrangères votre piété devient un événement aussi connu que votre naissance. Le bruit de la sagesse de Salomon étoit répandu dans toutes les Cours de l'Orient, dit l'Ecriture ; & celle d'Ethan l'Ezrahite, d'Héman & de Calcol, les principaux des enfans de Mahol, n'étoit pas moins connue à Jérusalem, malgré la distance des lieux qui les faisoit vivre si loin de la Palestine.

Or dans cet éclat, quel attrait de vertu pour les peuples ! Premiérement, les grands modéles touchent bien plus ; & la piété devient comme un bon air pour le peuple, dès que l'éxemple des Grands l'autorise. Secondement, l'idée de foiblesse que les hommes attachent à la vertu, tombe dès qu'elle est annoblie de vos noms, pour ainsi dire, & qu'on peut lui faire honneur de vos éxemples. Troisiémement, la modestie & la frugalité n'ont plus rien de honteux pour le reste des hommes, dès qu'ils voyent en vous qu'on peut être grand & modeste ; & que la fuite du luxe & de la profusion, non-seulement ne fait point de honte aux petits,

mais donne même une nouvelle dignité à l'élévation & à la naissance. Quatriémement, combien d'ames foibles rougiroient de la vertu, que votre exemple rassure, qui ne craignent plus de marcher après vous, & qui trouvent même beau de suivre vos traces! Cinquiémement, combien d'ames trop sensibles encore aux intérêts de la terre, craindroient que la piété ne fût un obstacle à leur élévation, & trouveroient peut-être dans cette tentation l'écueil de tous leurs desirs de pénitence, si elles n'apprenoient en vous voyant, que la piété est utile à tout, & qu'en attirant les graces du Ciel elle n'éloigne pas celles de la terre! Sixiémement, vos inférieurs, vos créatures, vos esclaves, tous ceux qui dépendent de vous, trouvent la vertu bien plus aimable depuis qu'elle est devenue un moyen sûr de vous plaire, & que le même progrès qu'ils font dans la piété, ils le font dans votre confiance & dans votre estime.

Enfin, mes Frères, quel honneur pour la Religion, lorsqu'elle peut montrer en vos personnes qu'elle fait en-

core se former des Justes qui méprisent les honneurs, les dignités, les richesses; qui vivent au milieu des prospérités sans en être éblouis; qui sont élevés aux premières places, sans perdre de vûe les biens éternels; qui possédent tout comme ne possédant rien; qui sont plus grands que le monde entier, & regardent comme de la boue tous les avantages de la terre, dès qu'ils deviennent un obstacle aux promesses que la Foi leur montre dans le Ciel! Quelle confusion pour les impies de sentir, en vous voyant marcher dans les voies du salut au milieu de toutes les prospérités humaines, que la vertu n'est pas un pis-aller; qu'en vain ils tâchent de se persuader qu'on n'a recours à Dieu, que lorsque le monde nous manque; puisque comblés des faveurs du monde, vous ne laissez pas d'aimer l'opprobre de Jesus-Christ! Quelle consolation même pour notre ministère, de pouvoir nous servir de vos éxemples dans ces Chaires chrétiennes, pour confondre les pécheurs d'une destinée plus obscure; de pouvoir leur citer vos vertus pour les faire rougir de leurs vi-



ces ; de pouvoir leur faire honte de toutes les vaines excuſes qu'ils nous oppoſent, en leur alléguant votre fidélité à la loi de Dieu ; en leur montrant que les périls qui les environnent, ne ſont pas plus grands que les vôtres ; que les objets des paſſions au milieu deſquels ils vivent, ſont moins ſéduiſans ; que le monde ne leur offre pas plus de charmes & plus d'illuſion qu'il vous en offre ; que ſi la grace peut ſe former des cœurs fidéles juſques dans les palais des Rois, elle peut s'en former à plus forte raiſon dans le tumulte des villes, & ſous le toît du citoyen & du Magiſtrat ; & qu'ainſi on trouve le ſalut par-tout, & que notre état ne devient un prétexte favorable à nos paſſions, que lorſque la corruption de notre cœur eſt la véritable raiſon qui les autoriſe.

Oui, mes Frères, je le répéte, vous donnez, quand vous ſervez Dieu, une nouvelle force à notre miniſtère ; plus de poids aux vérités que nous annonçons aux peuples ; plus de confiance à notre zèle ; plus de dignité à la parole de Jeſus-Chriſt ; plus de crédit à nos cenſures ; plus de conſo-

lation

lation à nos travaux ; & en jettant les yeux sur vous, le monde trouve la décision des vérités qu'il nous avoit contestées. Que de biens, mes Frères, reviennent donc à l'Eglise de vos éxemples ! vous donnez du crédit à la piété ; vous honorez la Religion dans l'esprit des peuples ; vous animez les Justes de tous les états ; vous consolez les serviteurs de Dieu ; vous répandez dans tout un Royaume une odeur de vie qui confond le vice & qui autorise la vertu ; vous ain tenez les régles de l'Evangile contre les maximes du monde : on vous cite dans les villes & dans les Provinces les plus éloignées pour encourager les foibles & aggrandir le royaume de Jesus-Christ : les pères apprennent vos noms à leurs enfans pour les animer à la vertu ; & sans le savoir, vous devenez le modéle des peuples, l'entretien des petits, l'édification des familles, l'éxemple de tous les états & de tous les ordres. A peine les principaux des Tribus dans le désert & les femmes les plus distinguées, eurent apporté à Moïse leurs ornemens les plus précieux pour la

construction du tabernacle, que tout le peuple, entraîné par leur exemple, vint en foule offrir ses dons & ses présens ; & qu'il fallut que Moïse mît des bornes à leurs pieux empressemens, & modérât l'excès de leurs largesses.

Ah ! mes Frères, que de biens encore une fois, vos seuls exemples peuvent faire parmi les peuples ! les plaisirs publics décriés, dès que vous ne les autorisez plus par votre présence ; les modes indécentes proscrites, dès que vous les négligez ; les usages dangereux surannés, dès que vous les abandonnez ; la source de presque tous les désordres tarie, dès que vous vivez selon Dieu : & de là que d'ames préservées ! que de malheurs prévenus ! que de crimes arrêtés ! que de maux empêchés ! Quel gain pour la Religion qu'une seule personne élevée, qui vit selon la foi ! quel présent Dieu fait à la terre, à un Royaume, à un peuple, quand il lui donne des Grands & des Puissans qui vivent dans sa crainte ! Et quand l'intérêt seul de votre ame, mes Frères, ne suffiroit pas pour vous rendre la vertu aimable ; l'intérêt de

tant d'ames, à qui vous êtes une occasion de salut en vivant selon Dieu, ne devroit-il pas préférer la crainte & l'amour de sa loi à tous les vains plaisirs de la terre ? Est-il de plaisir plus doux pour un bon cœur, que de devenir une source de salut & de bénédiction pour ses frères ?

Et ce qu'il y a ici d'heureux pour vous, mes Frères, c'est que vous ne vivez pas seulement pour votre siécle; je l'ai déja dit, vos éxemples passeront jusques aux siécles suivans: les vertus des simples fidéles périssent, pour ainsi dire, avec eux; mais vos vertus seront conservées dans nos histoires avec vos noms. Vous deviendrez un modéle de piété pour nos neveux, comme vous l'avez été pour les peuples qui ont vécu avec vous; vos rangs & vos emplois vous liant aux principaux événemens qui se passent dans notre siécle, vous feront passer avec eux jusques aux siécles à venir : les Cours qui succéderont à la nôtre, trouveront encore l'histoire de vos mœurs & de vos saints éxemples mêlée avec l'histoire publique de nos jours : vous donnerez encore du

crédit à la piété dans les âges qui nous suivront ; le souvenir de vos vertus conservé dans nos annales, y servira encore d'instruction à vos descendans qui les liront : & l'on pourra dire un jour de vous, comme de ces hommes célébres & pleins de gloire & de justice, dont parle l'Ecriture, que votre piété n'a pas fini avec vous ; que le souvenir de vos vertus passera d'âge en âge ; que les peuples raconteront jusqu'à la fin votre sagesse & vos éxemples ; que l'Eglise publiera vos louanges ; & que les biens que vous avez faits, & l'odeur de votre vie se conservera toujours au milieu de nous, avec les descendans qui naîtront de la gloire de votre sang, & qui succéderont à vos noms & à vos
Eccli. 44. titres : *Quorum pietates non defuerunt ;*
10. 11. *cum semine eorum permanent bona.*

Mais ce n'est pas tout, mes Frères : l'éxemple rend vos vertus un bien public, & c'est là leur premier caractère ; mais l'autorité qui en est le second, achéve & soutient les biens infinis que vos éxemples ont commencé : & quand je dis l'autorité, mes Frères, que ne puis-je dévelop-

per ici tout ce que cette idée me découvre d'immenſe dans les ſuites fécondes de la piété des Grands & des Puiſſans !

Premiérement, la protection de la vertu. La vertu timide eſt ſouvent opprimée, parcequ'elle manque ou de hardieſſe pour ſe montrer, ou de protection pour ſe défendre : la vertu obſcure eſt ſouvent mépriſée, parceque rien ne la reléve aux yeux des ſens, & que le monde eſt ravi de pouvoir faire un crime à la piété, de l'obſcurité de ceux qui la pratiquent. Mais dès que vous en prenez vous-même le parti, mes Frères, ah ! la vertu ne manque plus de protection : vous devenez les interprétes des gens de bien auprès du Prince, déja ſi favorable lui-même à la piété, & les canaux par leſquels ils trouvent tous les jours accès auprès du Trône ; vous mettez en place des hommes juſtes qui deviennent des éxemples publics ; vous produiſez des ſerviteurs de Dieu, des hommes pleins de lumière, de ſcience & de vertu, qui ſeroient demeurés dans la pouſſière, & qui à la faveur de votre nom & de votre

appui paroiſſent dans le public ; mettent en œuvres leurs talens ; enrichiſſent quelquefois l'Egliſe d'ouvrages ſaints & chrétiens ; contribuent à l'édification des fidéles, à l'inſtruction des peuples, à la conſommation des ſaints ; apprennent les régles de la vertu à ceux qui les ignorent, les apprendront à nos neveux, & feront paſſer dans tous les ſiécles ſuivans, avec les monumens pieux de leur zèle, les fruits immortels de la protection dont vous avez honoré la vertu, & de votre amour pour les Juſtes.

Que dirai-je, mes Frères ? vous ſoutenez le zèle des gens de bien dans les entrepriſes ſaintes ; & votre protection les anime, & leur fait ſurmonter tous les obſtacles dont le démon traverſe toujours les œuvres qui doivent glorifier Dieu & contribuer au ſalut des ames. Que d'établiſſemens utiles aujourd'hui, & qui ſont une ſource de bénédiction dans l'Egliſe, n'ont dû autrefois leur naiſſance qu'au crédit d'une ſeule perſonne élevée, à qui Dieu avoit mis dans le cœur de protéger une œuvre, dont il devoit tirer un jour tant de gloire !

que de pieux desseins & avantageux à l'Eglise exécutés, auroient échoué si l'autorité d'un juste en place & élevé dans l'Eglise, n'eût applani toutes les voies qui sembloient en rendre l'exécution impossible! que de saints Ministres de Jesus-Christ soutenus dans leurs fonctions, auroient cédé aux contradictions, & privé par leur retraite les peuples de leurs instructions & de leurs exemples, si leur vertu n'eût trouvé dans la piété des Grands & des Puissans, une protection qui assuroit la paix à leur troupeau, & l'autorité à leur ministère!

Que dirai-je encore, mes Frères? vous rendez par vos exemples la vertu respectable à ceux qui ne l'aiment pas; & ce n'est plus une honte d'être Chrétien, dès que par là on vous ressemble: vous ôtez à l'impiété cet air de confiance & d'ostentation, avec lequel elle ose tous les jours paroître; & le libertinage n'est plus un bon air, dès que votre conduite l'improuve: vous maintenez parmi les peuples la Religion de nos pères; vous conservez la Foi aux siécles qui nous suivront; & souvent il ne faut qu'un

Grand dans un Royaume, ferme dans la Foi, pour arrêter le progrès de l'erreur & des nouveautés, & conserver à tout un Etat la Foi de ses ancêtres. La seule Esther conserva le peuple & la loi de Dieu dans un grand Empire; le seul Mathathias tint bon contre les autels étrangers, & empêcha les superstitions de prévaloir au milieu de Juda; & la France ne doit les lumières de l'Evangile & la connoissance de Jesus-Christ, qu'à la piété d'une sainte Princesse, qui conquit à la Foi, avec le cœur d'un époux infidéle, un Royaume qui depuis en a toujours été le plus ferme appui, & la portion la plus pure & la plus florissante. Oh! mes Frères, que vous êtes grands quand vous êtes à Jesus-Christ, & que votre naissance & votre élévation paroissent avec bien plus d'éclat & de dignité, dans les fruits immenses de votre piété, que dans le faste de vos passions, & tout le vain attirail des magnificences humaines.

Secondement, les récompenses de la vertu: vous la mettez en honneur en lui donnant dans le choix des places qui dépendent de vous les préfé-

rences qui lui ſont dûes, & ne confiant les emplois qu'à ceux dont la piété mérite la confiance publique; en ne comptant ſur la fidélité des ſubalternes, qu'autant qu'ils ſont fidéles à Dieu, & recherchant principalement dans les hommes la droiture de la conſcience & l'innocence des mœurs, ſans quoi tous les autres talens ne forment plus qu'un mérite équivoque, qui devient ou nuiſible ou inutile.

Et delà, mes Frères, quel nouveau bien pour le public ! quel bonheur pour un Royaume, où les gens de bien occupent les premières places, où les emplois ſont les récompenſes de la vertu, où les affaires publiques ne ſont confiées qu'à ceux qui cherchent plus les intérêts publics que leurs intérêts propres, & qui ne comptent pour rien le gain du monde entier, s'ils venoient à perdre leur ame !

Quel avantage pour les peuples, lorſqu'ils trouvent leur père dans leurs Juges; les protecteurs de leurs foibleſſes dans les arbitres de leur deſtinée; les conſolateurs de leurs

peines, dans les interprétes de leurs intérêts ! que d'abus prévenus ! que de larmes essuyées ! que d'injustices évitées ! quelle paix dans les familles ! quelle consolation pour les malheureux ! quel honneur même pour la vertu, lorsque les peuples sont ravis de la voir en place, & que le monde lui-même, tout monde qu'il est, est pourtant bien aise d'avoir des gens de bien pour défenseurs & pour Juges ! quel attrait pour la vertu, lorsqu'on voit qu'elle est devenue le chemin des graces, & qu'outre les promesses du siécle à venir, elle a encore pour elle les récompenses de la terre : 1. Tim. 4. 8. *Promissionem habens vitæ quæ nunc est, & futuræ.*

Et ne dites pas, mes Frères, qu'en récompensant la vertu on ne corrige pas les pécheurs, & qu'on multiplie seulement les hypocrites. Je sai jusqu'où l'amour de l'élévation peut pousser les hommes, & quels abus ils sont capables de faire de la Religion pour arriver à leurs fins : mais du moins vous obligez le vice de se cacher ; du moins vous lui ôtez l'éclat & la sécurité qui le répand & le commu-

nique ; vous conservez du moins l'extérieur de la Religion parmi les peuples ; vous multipliez du moins les exemples de la piété parmi les Fidéles, & s'il n'y a pas moins de déréglement, les scandales du moins sont plus rares.

Enfin, les saintes largesses de la vertu. Mais je sens que mon sujet m'entraîne, & il est tems de finir. Oui, mes Frères, que de nouveaux biens encore pour les peuples dans l'usage chrétien & charitable de vos richesses ! vous mettez l'innocence à couvert : vous préparez des aziles de pénitence aux crimes : vous rendez la vertu aimable aux malheureux par les ressources qu'ils trouvent dans la vôtre : vous assurez aux maris la fidélité de leurs épouses ; aux pères le salut de leurs enfans ; aux Pasteurs la sûreté de leurs brebis ; la paix aux familles, la consolation aux affligés, l'innocence à la veuve délaissée, un secours à l'orphelin, le bon ordre au public, à tous l'appui de leur vertu, ou le reméde de leurs vices.

Et ici, mes Frères, comprenez si vous pouvez les fruits immenses de votre vertu, & les avantages inex-

plicables qu'en retire l'Eglise. Que de scandales évités ! que de crimes prévenus ! que de maux publics arrêtés ! que de foibles conservés ! que de Justes affermis ! que de pécheurs rappellés ! que d'ames retirées du précipice ! Que vous contribuez, mes Frères, quand vous servez Dieu, à la gloire de l'Eglise, à l'aggrandissement du royaume de Jesus-Christ, à l'honneur de la Religion, à la consommation des Saints, au salut de tous les Fidéles ! Qu'il se trouvera un jour d'Elus dans le Ciel de toute langue & de toute tribu, qui mettront à vos pieds leur couronne d'immortalité, comme pour confesser publiquement qu'ils vous en sont redevables ! Quelle consolation pour vous de pouvoir vous dire à vous-même, qu'en servant Dieu vous lui attirez des serviteurs, & que votre piété devient une source de bénédictions pour les peuples ! Non, mes Frères, s'il y a quelque chose de flatteur dans l'élévation, ah ! ce n'est pas les vaines distinctions que l'usage y attache ; c'est d'y pouvoir devenir en servant Dieu la source des biens publics, le soutien

de la Religion, la consolation de l'Eglise, & les principaux instrumens dont Dieu se sert pour l'accomplissement de ses desseins de miséricorde sur les hommes.

Que vous perdez donc, mes Frères, en ne vivant pas selon Dieu! que l'Eglise perd en vous perdant! que nous perdons nous-mêmes lorsque vous nous manquez! de combien d'avantages privez-vous les Fidéles! quelles consolations vous ôtez-vous à vous-mêmes! quelle joie dans le Ciel pour la conversion d'un seul pécheur élevé dans le siécle! Que vous êtes coupables, mes Frères, quand vous ne vivez pas selon Dieu! Vous ne pouvez ni vous perdre, ni vous sauver tout seuls: vous ressemblez ou à ce dragon de l'Apocalypse, qui en tombant du Ciel où il étoit élevé, entraîne par sa chûte la plupart des étoiles dans l'abîme; ou à ce serpent mystérieux, dont parle Jesus-Christ, qui étant élevé sur la terre, attire heureusement tout après lui: vous êtes établis pour la perte ou pour le salut de plusieurs, des plaies ou des ressources publi-

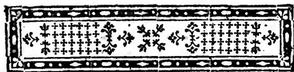
ques. Puissiez - vous, mes Frères, connoître vos véritables intérêts ; sentir ce que vous êtes dans les desseins de Dieu, ce que vous pouvez pour sa gloire, ce qu'il attend de vous, ce qu'en attend l'Eglise, ce que nous en attendons nous - mêmes ! ah ! vous avez une si grande idée de votre rang & de vos places par rapport au monde !

Mais, mes Frères, permettez-moi de vous le dire : vous n'en connoissez pas encore toute la grandeur ; vous ne voyez qu'à demi ce que vous êtes ; vous êtes encore bien plus grands par rapport à la piété ; & les priviléges de votre vertu sont bien plus brillans & plus singuliers que ceux de vos titres. Puissiez-vous, mes Frères, remplir toute votre destinée ! Et vous, ô mon Dieu ! touchez durant ces jours de salut, par la force de la vérité que vous mettez dans nos bouches, les Grands & les Puissans ; attirez à vous des cœurs, dont la conquête vous assure celle du reste des Fidéles ; ayez pitié de vos peuples, en sanctifiant ceux que votre Providence a mis à leur tête ; sauvez Israel,

en ſauvant ceux qui le régiſſent ; donnez à votre Egliſe de grands éxemples qui perpétuent la vertu d'âge en âge, & qui aident jusqu'à la fin à former cette aſſemblée immortelle de Juſtes, qui vous bénira dans tous les ſiécles.

Ainſi ſoit-il.





DISCOURS

PRONONCÉ

A UNE BENEDICTION

Des Drapeaux du Régiment de CATINAT.

Posuerunt signa sua, signa; & non cognoverunt sicut in exitu super summum.

Ils ont mis leurs Drapeaux dans le Temple comme un présage de leur victoire; & ils n'ont pas connu quelle étoit la fin de cette pieuse solemnité. Pf. 73. 4. 5.

CE n'est pas pour vous rappeller ici des idées de feu & de sang, & par le souvenir de vos victoires passées, vous animer à de nouvelles, que je viens dans le Sanctuaire de la paix, mêler un discours Evangélique à une cérémonie sainte. La parole dont j'ai l'honneur d'être le Ministre, est une parole de réconciliation & de vie, destinée à réunir les Grecs & les Barbares;

Barbares ; à faire habiter ensemble, selon l'expression d'un Prophéte, les lions, les aigles & les agneaux ; à rassembler sous un même chef toute langue, toute tribu, & toute nation ; à calmer les passions des Princes & des peuples, confondre leurs intérêts, anéantir leurs jalousies, borner leur ambition, inspirer les mêmes desirs à ceux qui doivent avoir la même espérance ; & si elle propose quelquefois des guerres & des combats, ce sont des guerres qui se terminent toutes dans le cœur, & des combats de la grace.

D'ailleurs, je me souviens que je parle sous l'autel même de l'Agneau, qui est venu pacifier le ciel & la terre : dans un Temple consacré au Chef d'une Légion sainte qui sut préférer le culte de Jesus-Christ, à celui des statues de l'Empereur, & laisser fièrement les Aigles de l'Empire pour suivre l'étendart de la Croix : & enfin, que je parle à une Troupe illustre, qui ne connoît les périls que pour les affronter ; que mille actions distinguent plus que le nom du fameux Général qu'elle a l'honneur d'avoir à

ſa tête, & le mérite de celui qui la commande ; & qui attend plutôt de moi des leçons de piété que de valeur, & des avis pour faire la guerre ſaintement, que des exhortations pour la bien faire.

Souffrez donc, Meſſieurs, que laiſſant là le corps, pour ainſi dire, & les dehors de cette cérémonie, je vous en développe l'eſprit ; que ſans approfondir ce qu'elle a d'antique & de curieux, je m'arrête à ce qu'elle peut avoir d'utile : & que loin de vous entretenir de la gloire des armes, & du cas que tous les peuples en ont toujours fait ; je vous parle des périls de cet état, & des moyens d'y acquérir une gloire immortelle & ſolide.

Pourquoi croyez-vous en effet que les nations les plus barbares ayent toutes eu une eſpéce de religion militaire, & que le culte ſe ſoit toujours trouvé mêlé parmi les armes ? Pourquoi croyez-vous que les Romains fuſſent ſi jaloux de mettre leurs aigles & leurs Dieux à la tête de leurs Légions, & que les autres peuples affectaſſent de prendre ce qu'il y avoit

de plus sacré dans leurs superstitions, & en traçassent les figures & les symboles sur leurs étendarts; sinon pour empêcher que le tumulte & l'agitation des guerres ne fît oublier ce qu'on doit aux Dieux qui y président, & afin qu'à force de les avoir sans cesse devant les yeux, on fût comme dans une heureuse impuissance de les perdre de vûe? Pourquoi croyez-vous que les Israélites dans leurs marches & dans leurs combats fussent toujours précédés du Serpent d'airain; que Constantin devenu la conquête de la Croix, fît élever ce signal de toutes les nations au milieu de ses armées; que nos Rois, dans leurs entreprises contre les infidéles, allassent recevoir l'étendart sacré aux pieds des autels; & qu'enfin encore aujourd'hui l'Eglise consacre par des prières de paix & de charité, ces signes déplorables de la guerre & de la dissension: sinon pour vous faire souvenir que la guerre même est une manière de culte religieux; que c'est le Dieu des armées, qui préside aux victoires & aux batailles; que les Conquérans ne sont bien souvent entre ses mains

que des instrumens de colère dont il se sert pour châtier les péchés des peuples ; qu'il n'est point de véritable valeur que celle qui prend sa source dans la Religion & dans la piété ; & qu'après tout, les guerres & les révolutions des Etats, ne sont que des jeux aux yeux de Dieu, & un changement de scène dans l'univers ; que lui seul ne change point, & seul a dequoi fixer les agitations & les desirs insatiables du cœur humain.

Il est vrai, Messieurs, que la piété si pénible, même dans les Cloîtres, où tout l'inspire, si rare dans le siécle, où les devoirs communs de la Religion la soutiennent, trouve dans les dissipations & la licence des armes, des obstacles & des écueils, où les plus belles espérances de l'éducation, les plus heureux présages du naturel, les plus tendres précautions de la grace viennent tous les jours tristement échouer.

C'est là qu'on voit quelquefois le peuple de Dieu sous les yeux même d'un Josué, d'un Général sage & religieux, donner dans tous les excès & les crimes des nations. C'est là

que des Chrétiens mettent tous les jours leur gloire dans leur confusion, & se font un mérite de leur ignominie. C'est là que l'impiété est un bon air, la Foi une foiblesse, la Religion un songe; les vérités du salut, le partage des ames oiseuses; les terreurs de l'éternité, une vaine frayeur; & la sainteté de nos mystéres, souvent l'assaisonnement des débauches. C'est là que le Dieu que nous adorons n'est nommé que pour être insulté; que le crime est une bienséance, la volupté un mérite, la fureur une distinction. C'est là que ceux que la politesse, le rang ou l'intérêt même, sous un Prince qui ne compte pour rien la valeur lorsqu'elle est toute seule, éloignent de ces excès, bornent toute leur régularité à l'ambition, la gloire & la vengeance; & ne se relâchent, ce semble, sur les autres passions, que pour être plus vifs sur celles-ci. C'est là que les plus sages sont ceux qui ne sont occupés que de leur fortune & de leur avancement; qui sacrifient tout, bien, repos, conscience à leur gloire; qui insensibles sur la félicité des Saints & sur les biens solides de l'é-

ternité, ne sont occupés qu'à saisir un phantôme qui leur échappe avant qu'ils le tiennent, & à se ménager des établissemens qui sont fondés sur le sable, & dans une cité qui n'est pas permanente. C'est là, en un mot, que Dieu n'est pas plus connu qu'au milieu des peuples infidéles, & que la plus haute vertu n'est pas de n'avoir point de passions, mais de n'en avoir que de nobles & de brillantes.

Sont-ce là, ô mon Dieu, des hommes armés pour votre querelle & pour la défense de vos autels ? vous qui ne voulez pas que le pécheur raconte vos justices & devienne le protecteur de votre alliance, pourriez-vous confier à des bras sacriléges le soin de rétablir votre culte & la majesté de vos Temples ? Et qu'importe que vous soyez deshonoré par les crimes des Fidéles, ou par l'infidélité de vos ennemis ? qu'importe que votre royaume s'aggrandisse, si vous ne devez pas régner sur les cœurs ? qu'importe que les dispersions d'Israel se rassemblent, si les Tribus restées à Jérusalem surpassent même les profanations des sujets de Jéroboam.

Ceux qui vivent dans la tranquillité des villes, & loin des dangers de la guerre, peuvent ſe calmer ſur les déſordres de leur vie par l'eſpoir d'une vieilleſſe plus régulière & d'une mort chrétienne. Et en effet, Meſſieurs, le loiſir que l'âge ou une lente infirmité laiſſent aux réflexions ; le long uſage des plaiſirs, & le dégoût ou les déſagrémens qui les ſuivent ; l'expérience du monde & de ſes inutilités, dont un bon eſprit même ſe laſſe & revient tôt ou tard ; les perfidies & les ſupercheries du commerce, qui toutes ſeules ſont capables de dégouter une ame bien faite, & lui faire prendre le parti de la retraite & de la piété ; tout cela aide les opérations de la grace dans le cœur des mondains ; leur fait faire tous les jours mille projets éloignés de converſion ; les arrache peu à peu à leurs foibleſſes, & quelquefois fait que fatigués du monde, ils ſe donnent à Jeſus-Chriſt.

Je ſai que cette eſpérance des pécheurs périt ſouvent ; que ſe flatter d'une converſion tardive, c'eſt inſulter à la grace & à la juſtice d'un Dieu

vengeur; que renvoyer à des années de langueur & d'infirmité l'affaire du salut, c'est la manquer; qu'on ne recueille pendant l'hiver que ce qu'on a semé durant les jours de l'été; que notre Dieu n'est pas un Dieu de tous les jours; que négligé il néglige à son tour; & que la vertu qui vient si tard, n'est d'ordinaire qu'une impuissance du vice, une régularité de l'âge plutôt que du cœur, & une bienséance qu'on doit au monde autant qu'à Jesus-Christ. Cependant la Religion ne veut pas qu'on désespère; & plus d'une fois, ô mon Dieu, vous avez appellé des ouvriers à la onziéme heure du jour, & guéri des paralytiques de trente ans, peut-être pour prévenir par ces prodiges le désespoir des vrais pénitens, & peut-être aussi pour amuser la fausse confiance des pécheurs.

Mais pour vous, Messieurs, qui au milieu des périls & des fureurs de la guerre, pouvez tous les jours dire comme David, que vous n'êtes séparés que d'un seul dégré de la mort:
1. Reg. 20. 3. *Uno tantùm gradu, ego morsque dividimur;* vous qui ne devez compter sur

sur la vie, que comme sur un trésor que vous tenez exposé sur un grand chemin ; qui touchez tous les momens à l'éternité, & qui ne tenez au monde & à ses plaisirs, que par le plus foible de tous les liens : ah ! qu'est-ce qui peut vous rassurer lorsque vous vous livrez à des passions d'ignominie ? & de quel espoir pouvez-vous vous amuser vous-mêmes ? est-ce ces momens que vous accordez à la Religion sur le point d'un combat, qui flattent votre espérance ? est-ce la prière & les bénédictions d'un Ministre ? Mais vous qui êtes de bonne-foi, quelle est alors, je vous prie, la situation de votre cœur ? vous est-il jamais arrivé de repasser en pareille occasion dans l'amertume de votre cœur, toutes les années de votre vie ? avez-vous jamais pensé dans ces circonstances à offrir au Seigneur un cœur contrit & humilié, & à invoquer ses miséricordes sur les misères de votre ame ? la gloire, le devoir, le péril, vous ne voyez que cela. Les retours sur la conscience sont alors moins de saison que jamais ; on éloigne même ces pensées comme dangereuses à la

valeur ; on redouble les plaiſirs & les excès pour faire diverſion, & s'empêcher ſoi-même de s'en occuper ; & l'on paſſe, hélas ! preſque toujours du crime & de la débauche à la mort. Horrible deſtinée, ô mon Dieu ! & ſi commune cependant aux perſonnes à qui je parle ! Vous le ſavez, mes Frères, & mille fois dans la fureur des combats, vous avez vû diſparoître en un inſtant les compagnons de vos excès ; vous les avez vûs ne mettre preſque qu'un intervalle entre une impiété & le dernier ſoupir, & un coup fatal venir les enlever à vos côtés, dans le tems même peut-être qu'ils faiſoient encore avec vous des projets de crime.

Et pourquoi leur infortune ne vous ébranleroit-elle pas ? pourquoi ne vous inſtruiriez-vous pas dans le malheur de leur ſurpriſe ? eſt-ce parceque ces éxemples ſont trop fréquens, que vous n'en êtes plus frappé ? c'eſt-à-dire, que vous vous raſſurez à meſure que le péril augmente. Pourquoi ne vous laiſſeriez-vous pas toucher à la bonté & à la longanimité de votre Dieu, qui ne vous a ſauvés de tant

de périls & conſervés juſqu'à préſent, que pour vous ménager plus de loiſir de vous convertir à lui ? pourquoi changeriez-vous ſes deſſeins de miſéricorde en des deſſeins de colère ; & employeriez-vous des jours qu'il n'a prolongés que pour votre ſalut, à prolonger le cours de vos iniquités ?

Eh ! ſi dans cette action où vous ne dûtes votre délivrance qu'à un prodige, & dont vous-mêmes crûtes ne jamais ſortir, le glaive de la mort vous eût frappé : quelle eût été, mon Frère, votre deſtinée ? quelle ame auriez-vous préſentée au tribunal de Jeſus-Chriſt ? quel monſtre d'ordures, de blaſphêmes, de vengeances ! n'êtes-vous pas effrayé de vous repréſenter alors ſous le foudre d'un Dieu vengeur, tremblant devant ſa face, & les abîmes éternels ouverts à vos pieds. Sa main toute-puiſſante vous délivra ; il vous couvrit de ſon bouclier ; ſon Ange détourna lui-même les coups, qui en décidant de votre vie, auroient décidé de votre éternité : & quel uſage en avez-vous fait depuis ? quelle reconnoiſſance envers votre libérateur ?

quel hommage lui avez-vous fait d'un corps que vous tenez doublement de lui ? vous l'avez fait servir à l'iniquité ; & d'un membre de Jesus-Christ, vous en avez fait un instrument de honte & d'infamie. Ah ! vous avez bien su mettre le danger que vous courûtes alors à profit pour votre fortune ; mais avez-vous su le mettre à profit pour votre salut ? vous l'avez fait valoir auprès du Prince ; mais en a-t-il été question auprès de Dieu ? vous en êtes monté d'un dégré dans le Service ; & vous voilà toujours le même dans la milice de Jesus-Christ. Craignez, craignez, que ce moment fatal ne revienne ; que le Seigneur ne vous livre enfin à votre propre destinée ; qu'il ne vous traite comme l'impie Achab ; & qu'un coup parti de sa main invisible, n'aille à la première occasion terminer enfin vos iniquités & commencer ses vengeances.

Que votre sort est à plaindre, Messieurs ! La voie des armes, où les engagemens de la naissance & le service du Prince vous appellent, est à la vérité brillante aux yeux des sens ; c'est le seul chemin de la gloire ; c'est le

ſeul poſte digne d'un homme qui porte un nom : mais en matière de ſalut, de toutes les voies, c'eſt la plus terrible. Voilà les périls ; voici les moyens de les éviter.

Car enfin, le bras de Dieu n'eſt pas racourci ; le ſalut n'eſt nulle part impoſſible ; le torrent n'entraîne que ceux qui veulent bien s'y prêter ; le Seigneur a ſes Elus par-tout ; & les mêmes dangers qui ſont des écueils pour les réprouvés, deviennent des occaſions de mérite aux Juſtes.

Et pour entrer ici dans un détail qui vous le faſſe ſentir : quels ſont, dites-moi, dans votre état les écueils que la grace ne puiſſe vous faire éviter ? quels ſont les maux qui n'ayent en même-tems leurs remédes ?

Je ſai que l'ambition eſt comme inévitable à un homme de guerre ; que l'Evangile qui fait un vice de cette paſſion, ne ſauroit prévaloir contre l'uſage qui l'a érigée en vertu ; & qu'en fait de mérite militaire, qui ne ſent pas ces nobles mouvemens qui nous font aſpirer aux grands poſtes, ne ſent pas auſſi ceux qui nous font oſer de grandes actions. Mais outre que le

desir de voir vos services récompensés, s'il est modéré, si seul il n'absorbe pas le cœur tout entier, s'il ne vous porte pas à vous frayer des routes d'iniquité pour parvenir à vos fins, & établir votre fortune sur les ruines de celle d'autrui; outre, dis-je, que ce desir environné de toutes ces précautions, n'a rien dont la morale chrétienne puisse être blessée; qu'a-t-il, en vous offrant les espérances humaines, de si séduisant qu'il puisse l'emporter sur l'espoir des Chrétiens & les promesses de la Foi? Des postes, des honneurs, des distinctions, un nom dans l'univers? mais quelle foule de concurrens faut-il percer pour en venir là? que de circonstances faut-il assortir, qui ne se trouvent presque jamais ensemble? & d'ailleurs, est-ce le mérite qui décide toujours de la fortune? le Prince est éclairé, je le sai; mais peut-il tout voir de ses yeux? combien de vertus obscures & négligées? combien de services oubliés ou dissimulés? & d'autre part, combien de favoris de la fortune, sortis tout-à-coup du néant, vont de plein pied saisir les premiers postes? &

de là quelle ſource de déſagrémens & de dégoûts ! on ſe voit paſſer ſur le corps par des ſubalternes, gens qu'on a vû naître dans le ſervice, & qui n'en ſavent pas encore aſſés même pour obéir, tandis qu'on ſe ſent ſoi-même ſur le panchant de l'âge, & qu'on ne rapporte de ſes longs ſervices qu'un corps uſé, des affaires domeſtiques deſeſpérées, & la gloire d'avoir toujours fait la guerre à ſes frais. Eh ! qu'entend-on autre choſe parmi vous, que des réflexions ſur l'abus des prétentions & des eſpérances ? vous-même qui m'écoutez, quelle eſt là-deſſus votre ſituation ? & cependant on ſacrifie l'éternité à des chimères ; on ſe flatte toujours qu'on ſera du nombre des heureux ; & on ne s'apperçoit pas que la Providence ne ſemble laiſſer au hazard & au caprice des hommes le partage des poſtes & des emplois, que pour nous faire regarder avec des yeux chrétiens les titres & les honneurs ; & nous faire rapporter au Roi du ciel, aux yeux de qui rien n'échappe, & qui nous tiendra compte de nos plus petits ſoins, des ſervices que nous

rendons aux Rois de la terre, qui ſouvent ou ne peuvent les voir, ou ne ſauroient les récompenſer.

Mais quand même votre bonheur répondroit à vos eſpérances ; quand même les douces erreurs & les ſonges ſur leſquels votre eſprit s'endort deviendroient un jour des réalités ; quand même par un de ces coups du hazard qui entre toujours pour beaucoup dans la fortune des armes, vous vous verriez élevé à des poſtes auxquels vous n'oſeriez même aſpirer, & que vous n'auriez plus rien à ſouhaiter du côté des prétentions humaines : que ſont les félicités d'ici-bas, & quelle eſt leur fragilité & leur rapide durée ? que nous reſte-t-il de ces grands noms qui ont autrefois joué un rôle ſi brillant dans l'univers ? ils ont paru un ſeul inſtant, & diſparu pour toujours aux yeux des hommes : on ſait ce qu'ils ont été pendant ce petit intervalle qu'a duré leur éclat ; mais qui ſait ce qu'ils ſont dans la région éternelle des morts ? les chimères de la gloire & de l'immortalité ne ſont là d'aucun ſecours : le Dieu vengeur, qui du haut de ſon tribunal

pése leurs actions & discerne leur mérite, n'en juge pas sur ce que nous disons, & sur ce que nous pensons d'eux d'ici-bas; & tous ces grands traits qui font tant d'honneur à leur mémoire & qui enrichissent nos annales, sont peut-être les principaux chefs de leur condamnation, & les traits les plus honteux de leur ame aux yeux de Dieu.

Hélas! Messieurs, que sont les hommes sur la terre? des personnages de théâtre: tout y roule sur le faux; ce n'est par-tout que représentations; & tout ce qu'on y voit de plus pompeux & de mieux établi, n'est l'affaire que d'une scène: qui ne le dit tous les jours dans le siécle? Une fatale révolution, une rapidité que rien n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éternité; les siécles, les générations, les Empires, tout va se perdre dans ce gouffre; tout y entre & rien n'en sort: nos ancêtres nous en ont frayé le chemin, & nous allons le frayer dans un moment à ceux qui viennent après nous: ainsi les âges se renouvellent; ainsi la figure du monde change sans cesse; ainsi les

morts & les vivans se succédent & se remplacent continuellement : rien ne demeure, tout s'use, tout s'éteint ; Dieu seul est toujours le même, & ses années ne finissent point : le torrent des âges & des siécles coule devant ses yeux ; & il voit avec un air de vengeance & de fureur, de foibles mortels, dans le tems même qu'ils sont entraînés par le cours fatal, l'insulter en passant, profiter de ce seul moment pour deshonorer son nom, & tomber au sortir de-là entre les mains éternelles de sa colère & de sa justice.

Eh ! faisons après cela des projets de fortune & d'élévation : nourrissons notre cœur de mille espérances flatteuses : prenons à grands frais des mesures infinies pour nous ménager un instant de bonheur ; & ne faisons jamais une seule démarche pour atteindre à une félicité qui ne finit point. C'est une fureur dont on ne croiroit pas l'homme capable, si l'expérience de tous les jours n'y étoit.

Et d'ailleurs cet instant même de bonheur est-il tranquille ? les soupçons, les jalousies, les craintes, les

agitations éternelles & inévitables aux grands emplois, le ſort journalier des armes, la faveur des concurrens, la fatigue des ménagemens & des intrigues, les caprices de ceux de qui on dépend, & tant de revers à eſſuyer, le vuide même des proſpérités temporelles qui de loin piquent & attirent le cœur, mais qui touchées de près ne peuvent ni le fixer ni le ſatisfaire; eſt-il de félicité que tout cela ne trouble & n'altère, & ceux que vous regardez comme les heureux du ſiécle, ſont-ils toujours tels à leurs propres yeux? O Seigneur, à qui ſeul appartient la gloire & la grandeur, l'homme ne comprendra-t-il jamais qu'il n'eſt point pour lui de félicité durable & tranquille hors de vous? que tout ce qui plaît ici-bas peut amuſer le cœur, mais ne ſauroit le ſatisfaire; que la gloire & les plaiſirs ne piquent preſque que dans le moment qui les précéde; que les inquiétudes & les dégoûts qui les ſuivent, ſont des voix ſecrettes qui nous appellent à vous; & que quand même on pourroit ſe promettre une fortune paiſible, ce ne ſeroit qu'une

vapeur dont un instant décide, & qu'on voit naître, s'épaissir, monter, s'étendre, s'évanouir dans un moment.

Et ce qu'il y a ici de plus déplorable pour vous, Messieurs, c'est que dans une vie rude & pénible, dans des emplois dont les devoirs passent quelquefois la rigueur & les travaux des Cloîtres les plus austères; vous souffrez toujours en vain pour l'autre vie & très-souvent pour celle-ci. Ah! du moins le Solitaire dans sa retraite, obligé de mortifier sa chair & de la soumettre à l'esprit, est soutenu par l'espoir d'une récompense assurée, & par l'onction secrette de la grace qui adoucit le joug du Seigneur. Mais vous au lit de la mort, oserez-vous présenter à Jesus-Christ vos fatigues & les désagrémens journaliers de votre emploi? oserez-vous le solliciter d'une récompense? & qu'a-t-il dû mettre sur son compte dans toutes les violences que vous vous êtes faites? Cependant les plus beaux jours de votre vie, vous les avez sacrifiés à votre profession; dix ans de services ont plus usé votre corps qu'une vie entière de pénitence: eh! mon Frère,

un seul jour de ces souffrances consacré au Seigneur, vous auroit peut-être valu un bonheur éternel ; une seule action pénible à la nature & offerte à Jesus-Christ, vous auroit peut-être assuré l'héritage des Saints ; & vous en avez tant fait en vain pour le monde !

Ah ! la mollesse & l'inutilité damneront ceux qui habitent les villes ; mais pour vous, Messieurs, ce sera le méchant usage que vous faites de vos peines & de vos fatigues. Eh ! quoi, vous prenez sur votre repos, sur vos plaisirs, sur vos besoins mêmes, quand il s'agit de votre devoir ; eh ! voilà le plus difficile fait, ce qui vous reste à faire pour le salut ne coûte plus rien : soutenez ces travaux avec une foi chrétienne ; offrez-les au Dieu juste comme le prix de vos iniquités ; & puisqu'il faut les souffrir, ne les souffrez pas sans mérite : si le Prince vous manque, Dieu du moins ne vous manquera pas : c'est une ressource que vous vous assurez dans la mauvaise fortune : vos services ne seront, comme cela, jamais perdus ; & les fruits de la guerre se-

ront pour vous des fruits de paix & d'éternité. Mais encore une fois vous souffrez tout ce qu'il faut souffrir pour le salut ; & vous ne savez pas vous en faire honneur auprès du Père céleste.

C'est ainsi, Seigneur, que votre loi se justifie devant les hommes ; que vous paroissez vous-même juste dans vos jugemens ; & qu'au jour terrible de vos vengeances, vous vous servirez de la vie rude & laborieuse d'un homme de guerre pour confondre la lâcheté du mondain & ses excuses sur la difficulté de vos préceptes ; & que d'autre part l'amour du mondain pour les plaisirs, condamnera le peu d'usage que l'homme de guerre a fait de ses souffrances. Voilà donc, Messieurs, comme l'ambition peut devenir elle-même une ressource de grace.

Mais cette réputation de valeur si essentielle à votre état, comment l'ajuster, me direz-vous, avec la douceur & l'humilité chrétienne ? Mais qu'est-ce que la valeur, Messieurs ? est-ce une fierté de tempérament, un caprice de cœur, une fougue qui ne soit que dans le sang, une avidité mal-

entendue de gloire, un emportement de mauvais goût, une petitesse d'esprit qui se fait des dangers de gaieté de cœur, seulement pour avoir la gloire d'en être sorti ? Quel siécle fut jamais plus corrigé là-dessus que le nôtre ? quel est le goût des honnêtes gens sur ce qui fait la véritable valeur ? la sagesse, la circonspection, la maturité n'y entrent-elles pour rien ? quel a été le caractère des grands hommes que vous avez vû dans ce siécle à la tête de nos armées, & dont les noms vous sont encore si chers ? les Turenne, les Condé, les Crequy, par quelle voie sont-ils montés à ce dernier point de gloire & de réputation au-delà duquel il est défendu de prétendre ? Le sage & le vaillant Général à qui cette Province doit sa sûreté, & le reste du Royaume sa paix & son abondance ; lui dont vous recevez les ordres de plus près comme de votre propre chef, & sous le nom & les étendarts de qui vous avez l'honneur de combattre, s'est-il frayé un chemin à l'élévation où le choix du Prince & le bonheur de l'Etat l'ont placé, par une valeur indiscrette ? &

la sagesse qui est comme née avec lui, a-t-elle jamais rien gâté, ou à son mérite, ou à sa fortune ?

Mais c'est que nous nous faisons de fausses idées des choses. La valeur, lorsqu'elle n'est pas à sa place, n'est plus une vertu ; & cette noble ardeur, qui au milieu des combats est générosité & grandeur d'ame, n'est plus hors de là que rusticité, jeunesse de cœur, ou défaut d'esprit. Mais quelle idée, me direz-vous encore, a-t-on, dans les Troupes, d'un homme qui passe pour avoir quelque commerce avec la dévotion ? Eh quoi, Seigneur ! il y auroit donc de la gloire à servir les Rois de la terre ; & ce seroit bassesse & lâcheté que de vous être fidéle ? & qu'y avoit-il autrefois dans les armées des Empereurs Payens de plus intrépide dans les périls que les soldats Chrétiens ? cependant, Messieurs, c'étoient des gens, qui au milieu de la licence des Troupes, avoient leurs heures marquées pour la prière, passoient quelquefois les nuits à bénir tous ensemble le Seigneur, & qui au sortir d'une action, savoient fort bien courir à l'échafaut

& y répandre ſans murmure leur ſang pour la défenſe de la Foi.

Il eſt vrai qu'on ne doit pas éxiger de vous cette piété craintive & tendre, ni toute l'attention & la ferveur des perſonnes retirées, qui libres de tout engagement avec le monde, ne s'occupent que du ſoin des choſes du Seigneur. Mais cette droiture d'ame ; ce noble reſpect pour votre Dieu ; ce fond ſolide de Foi & de Religion ; cette exactitude de ſi bon goût aux devoirs eſſentiels du Chriſtianiſme ; cette probité inaltérable & ſi chère à l'eſtime des honnêtes gens ; cette ſupériorité d'eſprit & de cœur, qui fait mépriſer la licence & les excès comme peu dignes même de la raiſon ; qui peut vous diſpenſer de l'avoir, & au jugement de qui eſt-il honteux d'en être accuſé ?

Croyez-moi, Meſſieurs ; la Religion raſſure l'ame, bien loin de l'amollir : on craint bien moins la mort, quand on eſt tranquille ſur les ſuites. Une conſcience que rien n'allarme, voit le péril de ſang froid, & l'affronte courageuſement, dès que le devoir l'y appelle. Non, rien

n'approche de la ſainte fierté d'un cœur qui combat ſous les yeux de Dieu, & qui en vengeant la querelle du Prince honore le Seigneur; & reſpecte ſa puiſſance dans celle de ſon Souverain.

Et en effet, la piété eſt déja elle-même une grandeur d'ame : rien ne me paroît ſi héroïque ni ſi digne du cœur, que cet empire qu'a l'homme de bien ſur toutes ſes paſſions. Quoi de plus grand que de le voir tenir, pour ainſi dire, ſans ceſſe ſon ame entre ſes mains, régler ſes démarches, meſurer ſes mouvemens, ne ſe permettre rien d'indigne du cœur, maîtriſer ſes ſens, les ramener au joug de la loi, arrêter la pente d'une nature toujours rapide vers le mal, étouffer mille deſirs qui flattent, mille eſpérances qui amuſent; tenir contre les ſéductions du commerce, & la force des exemples; & toujours maître de ſoi-même, ne ſouffrir à ſon cœur aucune baſſeſſe capable de deshonorer un héritier du Ciel! ah! il faut n'être pas né médiocre pour cela: la grace a ſes héros qui ne doivent rien à ceux que les ſiécles paſſés ont

admiré ; & aſſurément celui qui ſait vaincre ſes ennemis domeſtiques, & qui dès long-tems s'eſt aguerri à mépriſer tout ce que les ſens offrent de plus cher, ne craindra pas les ennemis de l'Etat, & aura bien moins de peine à expoſer avec intrépidité ſa propre vie.

Et d'ailleurs, Meſſieurs, parut-on jamais plus détrompé qu'on l'eſt dans ce ſiécle, de cette vieille erreur qui faiſoit conſiſter le courage à mépriſer ſa religion & ſon Dieu ? C'eſt là aujourd'hui le partage des malheureux : les devoirs du Chriſtianiſme entrent dans les bienſéances du monde poli ; & l'on donne au moins les dehors de la Religion à l'uſage.

Enfin, les Moïſe, les Joſué, les David, les Ezéchias, ont été de grands hommes de guerre & de grands Saints, des Héros du ſiécle & de la Religion : les ſiécles chrétiens ont eu leurs Conſtantins & leurs Théodoſes, terribles à la tête de leurs armées, humbles & religieux aux pieds des autels. Nous vivons ſous un Prince qui n'ayant plus rien à ſouhaiter du côté de la gloire, a cru que la piété

devoit en être comme le dernier trait; qui tous les jours va humilier ſous le joug de Jeſus-Chriſt, une tête chargée des marques de ſa grandeur & de ſes victoires; & qui dans le tems que tout retentit de ſon nom & du bruit de ſes conquêtes, ſait répandre ſon ame devant le Seigneur, & gémir en ſecret ſur le malheur des peuples & les triſtes ſuites d'une guerre ſi glorieuſe pour lui aux yeux de l'univers.

Répandez donc, ô Dieu des armées, ſous un Prince ſi religieux, des eſprits de foi & de piété ſur ces guerriers armés pour ſa querelle. Béniſſez vous-même ces étendarts ſacrés; laiſſez-y des traces de ſainteté, qui au milieu des batailles aillent aider la foi des mourans, & réveiller l'ardeur de ceux qui combattent; faites-en des ſignes aſſurés de la victoire: couvrez, couvrez de votre aîle cette Troupe illuſtre qui vous les offre dans ce Temple; détournez avec votre main tous les traits de l'ennemi; ſervez-lui de bouclier dans les divers événemens de la guerre; environnez-la de votre force; mettez à ſa tête

cet Ange redoutable dont vous vous ſervîtes autrefois pour exterminer les Aſſyriens ; faites-la toujours précéder de la victoire & de la mort ; répandez ſur ſes ennemis des eſprits de terreur & de vertige ; & faites ſentir ſa valeur aux nations jalouſes de notre gloire.

Mais non, Seigneur, pacifiez plutôt les Empires & les Royaumes ; appaiſez les eſprits des Princes & des peuples ; laiſſez-vous toucher au pitoyable ſpectacle que les guerres offrent à vos yeux. Que les cris & les plaintes des peuples montent juſqu'à vous : que la déſolation des villes & des Provinces aille attendrir votre clémence : que le péril & la perte de tant d'ames déſarment votre bras depuis ſi long-tems levé ſur nous : que tant de profanations que les armes traînent toujours après ſoi, vous faſſent enfin jetter des yeux de pitié ſur votre Egliſe. Ecoutez les gémiſſemens des Juſtes, qui touchés des calamités d'Iſrael, vous diſent tous les jours avec le Prophéte : Seigneur, nous avons attendu la paix, & ce bien n'eſt pas encore venu ; nous

croyions toucher au tems de consolation, & voilà encore des troubles.

Ce sont nos iniquités, Chrétiens, souffrez que je vous le dise en finissant, qui ont attiré sur nous ces fléaux du Ciel. Les guerres, les maladies, les autres calamités dont nous sommes frappés, sont des marques sûres de la colère de Dieu sur nos déréglemens : en vain nous gémissons sur les malheurs du tems & sur l'accablement de nos familles ; eh ! gémissons sur nous-mêmes ; appaisons le Seigneur par le changement de nos mœurs ; rétablissons la paix de Jesus-Christ dans nos cœurs ; calmons nos passions & nos ennemis domestiques : & nous verrons bientôt l'Europe calmée, les ennemis de la France appaisés, la paix rétablie par-tout, & un repos éternel succéder à celui d'ici-bas.

Ainsi soit-il.



PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé le Sieur JOSEPH MASSILLON, Prêtre de l'Oratoire, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public ; *Les Œuvres de feu Sieur Jean-Baptiste Massillon, Evêque de Clermont, son Oncle,* contenant, *ses Sermons pour l'Avent & le Carême, Mystères & Panégyriques, Oraisons funèbres, Vêtures & Professions Religieuses, Discours Synodaux & Mandemens, Conférences Ecclésiastiques, Paraphrases sur les Pseaumes, & quelques Discours détachés sur différens sujets ;* s'il Nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit sieur Exposant, & reconnoître son zèle à procurer au Public une Edition éxacte des Sermons dudit feu Sieur Massillon, Evêque de Clermont, *dont jusqu'à présent il n'avoit paru que des impressions étrangères, renfermant des piéces tronquées, ou faussement attribuées à cet Auteur* : Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages, en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *vingt années* consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes : Faisons défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, & débiter *à l'avenir aucune Edition desdits Ouvrages faite jusqu'à présent sans notre autorité*, ni de contrefaire lesdits Ouvrages, & d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changemens ou autres, sans la permission expresse & par écrit, dudit Sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Sieur Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & interêts : A la char-

ge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date desdites Présentes, que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle sous le contre-scel desdites Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 : qu'avant de les exposer en vente, les manuscrits qui auront servi de copies à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France; le tout à peine de nullité desdites Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant & ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires; CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le douziéme jour du mois d'Octobre l'an de grace mil sept cent quarante quatre, & de notre Régne le trentiéme. Par le Roy en son Conseil, SAINSON.

Je soussigné, reconnois avoir cédé à Messieurs la Veuve Estienne & Fils, & Jean-Thomas Hérissant, Libraires à Paris, mon droit au présent Privilége, suivant les conventions faites entre nous. A Paris ce 16. Octobre 1744.

MASSILLON, Prêtre de l'Oratoire.

Registré, ensemble la présente Cession, sur le Registre XI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 376. fol. 317. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris, ce 5. Novembre 1744.

VINCENT, *Syndic.*





